











# POÉSIES FRANÇOISES

DES XV<sup>e</sup> ET XVI<sup>e</sup> SIÈCLES



---

Paris. — Impr. Guiraudet et Jonaust, 338, rue S.-Honoré.

RECUEIL  
DE  
POÉSIES FRANÇOISES

DES XV<sup>e</sup> ET XVI<sup>e</sup> SIÈCLES

*Morales , facétieuses , historiques*

RÉUNIES ET ANNOTÉES

PAR M. ANATOLE DE MONTAIGLON

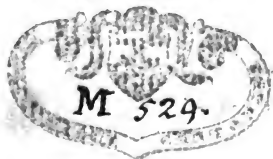
Ancien élève de l'école des Chartes  
Membre résident de la Société des Antiquaires de France

TOME VI



A PARIS  
Chez P. JANNET, Libraire

—  
MDCCCLVII







*La grand et vraye Pronostication generale  
pour tous climatz et nations , nouvellement  
translatée d'arabien en langue françoise,  
et jadis subtilement calculée sur le temps  
passé, present et advenir, par le grand  
Haly Habenragel.*

*On les vend à Callicuth , cheux le seignour  
de Senegua , à l'enseigne dalz Canibales.  
Cum privilegio.*

**C**ette pièce, qui se trouve dans le cabinet de M. Cigongne, est un in-4 gothique de 16 feuillets, sous les signatures A-Diiii. Sur le recto du premier feuillet, on voit, entre le titre et l'indication de l'éditeur supposé, un bois représentant à droite le soleil et la lune, et dans le coin gauche inférieur le globe du monde, dont la croix se trouve tournée en bas par l'effet du souffle des deux astres, que le graveur représente comme soufflant sur cette boule; dans le coin supérieur gauche, un moine tient un rouleau sur lequel on lit, en deux lignes et en caractères d'impression, le vers

*Hæc duo fallacem pervertunt lumina mundum.*

Le distique suivant, imprimé en caractères ronds, comme le vers précédent, se lit en hauteur le long de chaque côté de ce bois :

Hoc duce mortales ignota discrimina cernent  
Quo proprio scelerum sunt cumulata lacu.

Le premier vers est faux, le cinquième pied de l'hexamètre se trouvant composé d'une brève entre deux longues; mais cette faute est corrigée dans l'errata : il faut lire, à la place de *discrimina*, *pericula*, qui fait la mesure. Un autre bois se voit au verso de ce premier feuillet : une femme de-

à droite, parle à un homme assis sous un arbre, en bonnet, en longue robe et avec un livre ouvert sur ses genoux. Au dessus de leur tête, deux cartels offrent les noms *Habenragel* et *Astrologie*, imprimés en caractères gothiques; on lit au dessous une belle et noble devise : *Virescit vulnere virtus*. Le verso du dernier feuillet est décoré d'un troisième bois, représentant une sphère armillaire tenue par un bras vêtu d'une manche juste et interrompue par un crevé qui commence à la saignée et s'évase sur le coude.

Les caractères gothiques sont un peu ronds, et la présence sur le titre de lettres rondes, employées avec les gothiques, met l'impression de cette pièce vers la fin du premier tiers du XVI<sup>e</sup> siècle, et la date approximative de 1530 donnée par M. Brunet (*Manuel*, II, 499) est tout à fait admissible. Il la croit sortie des presses lyonnaises; cela est moins probable : une longue allusion qui se trouve à la fin sur une bataille des bourgeois

de Paris avec les écoliers de l'Université montre que la pièce est tout à fait parisienne et de circonstance ; par là, il y a lieu de croire qu'elle est parisienne aussi d'impression.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle est l'œuvre d'un écolier se raillant des choses de l'Université. J'attirerai d'abord l'attention sur une strophe du chapitre des *gens de lettres*, c'est-à-dire des clercs :

Leur sçavoir gist en choses sophistiques,  
En distinctions et autres cas nouveaulx,  
Et soustenir opinions fantastiques,  
L'un des reaulx, l'autre des nominaux.

Quand on commence la lecture de cette pièce, le tour de la satire rappelle le Testament de Jean de Meung ; mais, outre l'emploi des rimes croisées dans les quatrains, et leur enchaînement d'une strophe à l'autre, caractères extérieurs qui conviennent mieux au XV<sup>e</sup> siècle qu'à tout autre, la mention de l'imprimerie prouve que la pièce ne peut pas être antérieure à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. L'allusion à la querelle des réalistes et des nominalistes le montreroit à elle seule. En effet, long-temps après que sembloit apaisée la vieille querelle soulevée par Guillaume d'Hockham, le chef des nominalistes, elle se réveilla dans l'Université de Paris, sous le règne de Louis XI. Les réalistes, mieux en cour que leurs adversaires, obtinrent du roi une ordonnance, en date du 1<sup>er</sup> mars 1474, par laquelle l'enseignement des doctrines des nominalistes étoit absolument dé-

fendu; la lecture même de leurs livres fut interdite, et, pour assurer l'exécution de cette défense, les livres des auteurs nominalistes durent être apportés au premier président, pour être conservés par lui et retirés ainsi de la circulation. Six ans plus tard, les partisans de ce système réussirent à obtenir la levée de cette défense, et une lettre du prévôt de Paris en date du 29 avril 1481 rendit la liberté aux prisonniers. Les manuscrits des couvents, enchaînés et cadennassés pendant tout ce temps, furent délivrés tout de suite; mais les livres confiés à la garde du premier président ne furent remis à l'Université par son fils qu'un an après, le 17 mai 1482. Du Boulay, dans sa belle histoire latine de l'Université de Paris (V. 705-11, 739-41, 747), a donné toutes les pièces relatives à cette curieuse affaire, qui a été ensuite bien exposée dans l'excellent résumé de Crevier (*Histoire de l'Université de Paris*, Paris, 1761, in-12, tome 4, p. 360 et suivantes).

Du moment où il est impossible d'admettre que notre pièce soit du moyen âge, il est certain que ce passage fait allusion à cette dernière reprise de la querelle. Comme on dut continuer à discuter, la pièce peut être un peu postérieure; elle auroit été faite au moment même, si la date plaisante de 6480, mise dans l'*explicit*, équivaloit à 1480. Cela ne seroit pas impossible, et ce ne seroit pas à la façon des dates de certains livres du XVIII<sup>e</sup> siècle, où le premier chiffre est seul changé; l'explication seroit beaucoup plus dans le sens du XV<sup>e</sup>. En effet, cette date de 6480 est donnée



comme celle de l'an du déluge; l'opinion du moyen âge sur le nombre d'années écoulées entre la création du monde et la naissance du Christ étoit de les fixer à 5500 ans; or, en retranchant 500 ans pour la période antérieure au déluge, on a 5000 ans avant le Christ et 1480 après, ce qui donne 9480. Mais je ne fais qu'indiquer cette supposition; y tenir, et croire à une explication positive pour un détail d'une souscription, où les mentions burlesques sont accumulées à plaisir, seroit en méconnoître l'esprit.

Dans l'errata, il est question d'une augmentation du droit d'assistance des professeurs aux examens, porté de vingt francs à vingt-quatre; mais ces variations ont été trop nombreuses pour donner les éléments d'une date. Un instant j'ai espéré pouvoir arriver à quelque chose de tout à fait positif. Lorsque notre écolier-poète termine son œuvre, il parle d'une bataille entre les bourgeois et les écoliers; il dit que cette journée a été désignée par le nom de *Quem queritis*. Sans doute quelqu'un de ses pareils, peut-être de ses amis, avoit mis à mal une fille, assommé un ou deux bourgeois, fait une franche repue au détriment de quelque marchand, et aux menaces des bourgeois qui réclamoient le coupable, sans savoir son nom, on répondoit en raillant : Qui cherchez-vous ? Malheureusement les peccadilles de ce genre, et les conflits qui s'ensuivoient, étoient trop fréquents, du Boulay en est plein et en a encore plus négligé qu'il n'en a mis, pour que celui de notre pièce pût être identifié, si l'on ne trouvoit

dans le récit le mot même *Quem queritis*, et nous ne voyons rien de tel dans du Boulay.

Un dernier mot sur une particularité de langage. Outre l'habitude d'élider toujours dans la prononciation le *qui* suivi d'une voyelle (*qui aura* doit être prononcé *qu'aura*, pour avoir la mesure du vers), il faut remarquer surtout que le *ne*, employé d'abord dans son acception négative, l'est aussi avec le sens, peu usité, du pronom *en*, comme dans le vers

Que nonobstant qu'ils n'hayent abondance,  
dont le sens est évidemment : *nonobstant qu'ils en aient abondance*. Ceci prouve que l'auteur étoit du nord de la France, car cette forme est particulière aux Picards et aux Normands, qui, par exemple, pour : *Tu vas en avoir*, disent encore : *T'vas nn'avoir*.

---

### LE PROLOGUE.

**L** y ha long-temps que j'avoys proposé  
Mettre en escript pour le temps ad-  
venir  
L'estat ou quel le monde est exposé,  
Et les grandz mauix que veois de loing venir.

Dont à la fin ne me suis peu tenir  
Quoy qu'il en soit, dire mon intention,  
Scelon qu'ay peu des saiges retenir,  
Qui de telz cas ont fait ample mention.

Plusieurs ont fait mainte revolution  
Du temps futur, qui n'ont pas heu l'hardiesse  
D'interpreter sans aulcune fiction  
L'estat present qui les vertueux blesse.

Par quoy seroit à moy grande simplesse  
De me mesler après eux de ce cas,  
Si ne faisois de tout mention expresse,  
Ou pour le moins des plus notables pas.

Par my mes dictz se trouveront grand tas  
De gens divers de leurs propres las pris ;  
Mais, non obstant, si ne prétens-je pas  
Dire ung seul mot digne d'estre repris.

Puis qu'ainsi est que j'ay donc entrepris  
Pronostiquer ce que veois clerement<sup>1</sup>,  
Si vous requiers, esveillez vous espritz,  
Et ne glosez mes dictz que saigement.

J'ay de propos à parler rondement,  
Prestz à narrer si très grand habondance  
Qui me troublent le cerveau tellement  
Que je ne sçay à quel bout je commence.

1. Bonne façon de ne pas se tromper.

*Cy fine le prologue.*

---

*De la letre dominicale*<sup>1</sup>. Cap. I.

**P**our ensuyvir des antiens l'ordonnance  
 Qui ont traicté de science astrologalle,  
 Premier je veulx donner la cognois-  
 sance

De la letre qu'on dit dominicale.

Elle n'est pas ny fust jamais esgalle  
 Entre les gens qui furent et sont nez,  
 Car les ung n'ont ny letre ny intervalle,  
 Vivans ainsi que gros beufz estonnez.

Les aultres sont esté mieulx ordonnez,  
 Qui, dès le temps qu'il ont peu concepvoir,  
 Du tout se sont aux lettres adonnez

Mais d'en user n'eurent oncques vouloir,

Comme à present on peult l'exemple veoir  
 D'aulcuns docteurs et gens ecclesiastiques,  
 Lesquelz montrent qu'assez est de sçavoir  
 Sans practiquer les lettres dominiques.

Dont, si plusieurs en leurs faictz sont iniques  
 L'on ne doibt pas havoïr admiration,  
 Veü que les clercz preschans en lieux plubliques  
 Font au rebours de leur predication.

1. Avec la donnée de notre auteur, qui ne prend le comput pour thème que pour jouer sur les mots et arriver à la satire, il n'y a pas lieu d'annoter son texte au point de vue de l'explication du calendrier. J'ai publié, il y a trois ans, dans l'*Annuaire de la Société des Antiquaires de France* (1853, p. ), des poésies inédites du moyen âge sur le comput, et cette fois sérieuses, qui ont été tirées à part, à 50 exemplaires.

Et, qui pis est, je crois que à perdition  
Viendra bien tost la letre dominique,  
Car peu de gens hont en elle affection ;  
A biens ravir tout le monde s'applique.

Qui mieulx sçaura demener sa pratique ,  
Son pathelin entendre caultement ,  
On le tiendra pour sçavant authentique ,  
Pour bien letré et non point aultrement.

Amassez donc de tous biens amplement,  
Et vous monstrez très puissans en tout lieu,  
Et vous aurez non point tant seulement  
La letre , mais les epistres de Dieu.

*Du bissextle. Cap. II.*

**S**ans rien gloser ensuyvant le vray texte  
Pour declairer tout plus apertement ;  
Dire je veulx du grand cours du bis-  
sextle

Que nous havons et harons consequemment.

Le bissextle survient communement  
Quant il y a de letre mutation ;  
Mais à propos le prendrons largement  
Tant qu'on pourra l'appliquer sans fiction.

Premierement, touchant son invention  
Je ne sçauroys bonnement que n'en dire ,  
Car de long temps règne la variation  
De ce mond cy et de pis en pis tire.

Touchant son cours, qui le voudroit descripre  
De mot à mot ce seroit trop penible,  
Veu que le mond de jour en jour empire  
Et vient chétif, qu'est une chose horrible.



Les unz verront tout le cours de la Bible ,  
Faignans aymer la très saincte Escripture ;  
Mais c'est affin qu'un jour leur soit possible  
Tirer à eulx quelque grosse adventure.

D'aultres y a, qui, par tort ou droicture ,  
Des superieurs veulent havoir l'office ,  
Et toutesfois de justice n'ont cure  
Mais d'atrappier la main tousjour propice.

Aulcuns prelatz aymans le court service  
En lieu d'ayder aux pòvres indigens  
Ne serviront , tant sont remplis de vice ,  
Fors de monstrier mauvais exemple aux gens.

Plusieurs aussi des maistres et regens,  
En lieu d'avoir bonnes meurs et doctrines ,  
Seront rassis tout ainsi que sergens  
Et abrevez des letres de cuysine.

Bref, j'ay grand peur que tost le monde fine  
Tant est rompu , tant hors de raison mis ,  
Tant sont de gens qui soubz leur faulsc mine  
Ne sont que loups et contrefaictz amis.

Dont, puisque tous à tous maulx sont commis,  
Puisque les gens vivent ainsi que bestes ,  
Puisque tous sont de bien faire remis ,  
L'on ne veist onc courrir tant de bissextes.

### *Du nombre d'or. Cap. III.*



e n'ay traicté, comme je veois, encor  
Chose qui soit de si grand importance,  
Qu'est l'invention et l'art du nombre d'or,  
Duquel fait bon havoir la cognoissance.

Venant au point, j'ay trop grande doubtaunce  
Que les aspectz attractifz saturniens  
Le nombre d'or retirent hors de France  
Par le moyen de ces caultz Italiens.

Mais un point est qu'un tas de gros terriens,  
Chiches bourgeois, et meschans covoyteux,  
Gros tresoriers, trouveront les moyens  
D'en retirer la plus grand part cheux eulx.

Et d'aulture part plusieurs ambitieux,  
Gens qui manger n'osent ung bon morceau,  
Au nombre d'or haront toujours les yeulx  
Prenans plaisir le veoir en ung monceau.

Puis il y hara tousjours quelque gros veau  
Par faulx moyens obtenant quelque office,  
Qui nuyt et jour lassera son cerveau  
A n'attraper contre droit et justice.

Gens eslevez souvent par fol service  
Et sans droit mis depuis n'a guères hault,  
A le garder n'haront pas le cueur nice  
De la grand peur qu'ilz haront de deffault.

A maintz prelates s'on veult livrer l'assault,  
L'on trouvera qu'ilz sont le plus souvent  
Si pertroublez que de rien ne leur chault,  
Fors d'havoir l'or qui s'en va comme vent.

Si vous entrez aussi dans un couvent,  
Soit d'Augustins, Carmes ou Cordeliers,  
Vous trouverez que pour l'or on y vent  
Tout ce qu'on peult songer en leurs monstiers.

Consequemment, ung tas de vieux rotiers,  
Gens despourveux et tous desfaçonnez,  
Pour avoir l'or par voyes et sentiers  
Prendront les gens bien souvent par le nez.

Mais aucuns sont de si malheure nez ,  
Que, non obstant qu'ilz n'hayent habondance,  
Contens ne sont , tant sont desordonnez ,  
Et deslongnez de dame Souffisance.

D'aultres y ha, quant de bien près je y pense ,  
Qui, nonobstant leur labeur vertueux ,  
D'or ou d'argent n'heurent jamais finance ,  
Je le sçay bien , car suis nombre d'iceulx.

Bref , les meschans sont à ce plus heureux  
Que gens de bien et de très sainte vie ,  
Et, qui pis est , chacun est curieux  
De n'habuser en lieu qu'il fructifie.

Pour l'or on fait toute meschanterie ,  
Pour l'or on vend le plomb et cire à Romme ,  
Pour l'or chacun use de tromperie ,  
Pour l'or on ha souvent la mort de l'homme.

Pour abreger et dire tout en somme ,  
Il n'est vivant qui pour l'or ne desvoye ,  
Il n'est mesfaict que l'or tost ne consomme ,  
Tant est de l'or à tous plaisant la proye.

Ung bien y ha que pour l'or et monnoye  
Plusieurs se sont plongez en l'Escripture ,  
Et malgré eux venus à bonne voye ,  
Qui aultrement n'eussent jamais heu cure.

Finablement, je veulx doncques conclure  
Qu'il fault trouver la façon et manière  
D'avoir de l'or et faire tant qu'il dure ;  
Car autrement l'on sera mis arriere.



*Des Fêtes mobiles. Cap. IIII.*

**P**our ce qu'il est commande aux Evan-  
giles, [ment,  
Conformement au grand vieulx Testa-  
A tous garder les grandz festes mobiles

Et celles que hont leurs jours expressement,

Appliquer veulx mon dur entendement

A racompter ce que bon il m'en semble ;

Mais je n'y veois bout ny commencement ,

Tant est confus leur ordre et mis ensemble.

Il n'est celluy à qui le cueur ne tremble ,

S'il veult penser comment plusieurs ont feste ,

De jour en jour vivans comme il leur semble ,

Sans faire rien, tout ainsi qu'une beste.

Les aultres ont le diable dans la teste

Qui les confit en leur folle avarice ,

Tant qu'ilz vivent, malgré la court celeste

Sans observer ny feste ny service.

Plusieurs aussi, qui n'est pas moindre vice ,

Travailleront les bons jours seulement ,

Et puis le temps qui est à ce propice

Consummeront vivans oysivement.

Combien n'y ha il despourveux tellement

De sens rassis qui ne sçavent s'ilz sont

En jour ouvrier ou de commandement ,

Et qui jamais ne sceurent qu'ilz se font ?

Ung aultre point nostre esglise confond ,

C'est qu'on transmue les grandz festes en dances ,

C'est que aux bons jours de jouer l'on se morfond ,

C'est qu'on ne veoist que remplir ces grandz panses.

Ha ! qui en vouldra faire les remonstrances

L'on trouvera maint estre plus habile  
 A perpetrer tant plus grosses offences  
 Qu'il cognoistra la feste plus mobile.

Mais on verra trop mieulx que l'Evangile  
 A tous garder la feste saint Panssart,  
 De saint Trotet et de sainte Babilie,  
 Desquelz viendra maint passe-temps à part.

Et qui pis est, soit matin ou soit tard,  
 Chacun hara du dyable remembrance  
 En luy offrant de leurs corps la pluspart,  
 Comme si Dieu n'havoit plus de puissance.

Ceux qui craindront que trop grand habon-  
 Tout à un cop vienne de jour ouvriers, [dance  
 Des mendiens leur fault tenir l'usance,  
 Soyent Augustins, Carmes ou Cordeliers.

Ils sont de cueur envers Dieu si entiers,  
 Et si rempliz de bonne devotion  
 Que tous les jours l'on n'oist que leurs clochiers,  
 De nouveaulx saintz tousjour quelque invention.

Bref, il fauldra faire reparation  
 Du kalendier, tant est desordonné,  
 Tant est remply chacun d'imperfection,  
 Tant est le trein de l'esglise tourné.

*De la nouvelle et pleine lune et de ses  
 quartiers. Cap. V.*

**E**n ensuyvant l'ordonnance commune  
 Du grand Zahel Haly Haben Rhodan,  
 Ruminer veulx le vray cours de la lune  
 Et l'appliquer à tout le temps de l'an.

L'on est après depuis la mort Adam  
 A speculer tout ce que j'en veulx dire,

Ou pour le moins depuis le grand Abraham,  
Qui les haultz cours premier a sçeu descripre.

Mais je ne sçay si pleurer ou m'en rire,  
Tant suis troublé, à cause que je veois  
Que tout le mond à la lune retire  
Et se regist par elle maintes fois.

Dont me seroit trop importable pois  
S'il me falloit dire en particulier  
Tout ce qui en est ou ce que j'en congnois ;  
Il souffrira toucher le plus entier.

Premièrement veulx narrer un millier  
De gens nouveaulx qui, pleuve, neige ou gresle,  
Soit en printemps ou quelque autre mestier  
Haront cheux eulx tousjour lune nouvelle.

Tous ceulx qui hont l'entendement rebelle  
A faire bien ou sçavoir quelque chose  
Sont des premiers, et puis de leur sequelle  
Sont ces baboins usans tousjour de glose,

Jeunes prelatz desquels le cueur ne pose  
De souhaiter tousjour degré plus hault ,  
Nouveaulx regens desquelz chascun suppose  
Qu'ilz ne fairont jamais un seul deffault ;

Nouveaulx mariez qui tousjour ont trop chault,  
Tous advocas et nouveaulx officiers ,  
Gens sans arrest à qui de rien ne chault ,  
Tous inventeurs et nouveaulx espiciers ;

Oblier ne veulx ces gentilastres frères,  
Gens bigarrez , gens ennobliz à haste ,  
Carmes nouveaulx , Augustins , Cordeliers ,  
Tous Jacopins et qui sont de leur paste ;

Et, puis qu'il fault que de plusieurs on taste ,  
Gens curieux , gens pleins de fascherie ,  
Nouveaulx plaideurs , desquelz le bien se gaste ,

Pourront tenir aux aultres compaignie.

Pour abreger, tous gens de bonne vie  
Deliberez, tant aux villes que aux champs,  
Comme sont ceulx de l'art d'imprimerie,  
La lune haront nouvelle tout le temps.

Consequemment ainsi comme j'entens,  
Plusieurs haront toujours la lune pleine,  
Ne fust qu'un tas de villains malcontens  
Du bien d'aultruy et de leur bon demaine.

Gens qui n'ont point de parolle certaine,  
Gens sans propoz, gens inconsiderz,  
Povres chetifz de volonté haultaine,  
Vieulx papelartz à tout vice donnez;

Tristres, pensifz, de trop malheure nez,  
Villains ingratz chargez de benefices,  
Faulx envieulx, tousjour habandonnez  
Contre chascun inventer malefices;

Un tas de veaulx trop paresseux et nices,  
Un tas de gens rempliz de deception,  
Gens qui d'aultruy voyent plus tost les vices,  
Gens qui d'aultruy hont tousjour suspicion;

Gens abrevez de sophistication,  
Gens aveuglez en leur sotte doctrine  
Presbtres plongez en trop folle ambition,  
Bigotz infectz dessoubz leur faulse mine;

Gens habusans de la grace divine,  
Tous ces souffleurs et faiseurs d'arquemie,  
Mignons bragars portans la robe fine,  
Qui sont contrainctz tenir très povre vie;

Tous gens usans de quelque sotterie,  
Tous gens pervers et très hors de raison,  
Tous ces bavars qui n'hont que mocquerie,  
La lune haront pleine toute saison.

Puis il y hara d'aultres gens à foison ,  
Comme sont ceulx qui contrefont le saige ,  
Qui n'haront plus toute la lunaïson  
Fors qu'un quartier, ou bien peu davantaige ;

Vieulx theologiens qui de prescher font raige ,  
Vieulx medecins aprins par experience ,  
Tous religieux estans reduictz en caige ,  
Gens qui des loix font mauvaïse despence ;

Tous ces bigotz qui crachent la prudence ,  
Et la pluspart du commun populaire ,  
Gens qui chascun reprenent sans offence ,  
Gens desprisans ce qu'ilz ne sçavent faire.

Je ne veulx pas du nombre me soubtraire ,  
A bref parler , car je suis trop entier ;  
Qui se voudra doncques vers moy retraire ,  
L'on trouvera que j'en tiens un quartier.

Finallement, puis que j'ay du papier ,  
Oblier ne veulx les plus grandz lunatiques ,  
Ceulx qui tousjour de rêver font mestier ,  
Ceulx qui jamais ne furent sans replices.

Pour abreger, ce sont gens fantasiques ,  
Gens contrefaictz , gens de la quinte essence ,  
Gens ensuyvans les voyes plus obliques  
Et qui tout bien n'estiment que meschance ;

Escervellez remplis d'oultrecuydance  
Et qui cinq piedz veulent en un mouton<sup>1</sup> ,  
Gens qui tousjour augmentent leur chevance  
Sans en user la value d'un boton ;

Tous ceulx aussi qui du bon valeton  
Font à chascun sans faire aucun service ,  
Ceulx qui hont tousjour la grand barbeau menton ,

1. Cf. t. 4, p. 155.

Ceulx qui aveuglez sont en fait de justice ;

Un tas de folz qui ne voyent leur vice ,  
Et toutesfois veulent conseil donner ,  
Gens qui en lieu d'aultruy font edifice ,  
Folz eslevez pour aultruy dominer .

Adjouster veulx avant que terminer ,  
Ceulx qui souvent mangent leur bled en verd ,  
Ceulx qui tousjour veulent très bien disner ,  
Sans rien faire dessoubz quelque couvert .

Tous ces jaloux qui ont l'oïel trop ouvert  
Dessus les gens qui vont en leur maison ,  
Chantres legiers hors de tout bon gouvert ,  
Tous ceulx haront toute la lunaïson .

Dont il appert qu'en tout temps et saison ,  
Nonobstant ce que la lune descroist ,  
De lunaticz sera grande foïson ,  
Veu que par tout le nombre d'iceulx croist .

*Des eclipses et de leurs effectz. Cap. VI.*

**V**enant tousjours aux plus haultains secreetz  
Pour declairer les choses plus propices ,  
Il est jà temps d'exposer les effectz  
Qui surviendront à cause des eclipses .

Premierement gens ayman les services  
Et observans les mandemens divins  
Eclipsent jà , dont croissent les malices  
Des faulx chrestiens pires que Sarrasins ,  
Vertu s'en veult monter aux celestins ,  
Dont les humains habonderont en vice ;  
Bonté fauldra <sup>1</sup> , laissant plusieurs mutins  
Hayans le cueur à tout meffaict propice .

1. Impr. : fraudra.

Consequemment loyaulte, aussi justice,  
Ne luyront plus, mais toute tromperie;  
De bons prelatz harons souvent eclipse  
Qui engendera prebstres d'estrange vie.

Noblesse est jà quasi de tout faillie,  
Fors entre aucuns François, ses vrayz subietz ;  
Bons officiers ont jà perdu la vie,  
Dont plusieurs gens seront bas et dejectz.

Bons theologiens demonstrans par effectz  
Le droit chemin de nostre salvation  
Sont jà eclipsez, dont viennent les objectz  
Tirans plusieurs à vraye perdition.

Bons medecins sont en leur defection,  
Qui engendrera de plusieurs gens la mort ;  
De juristes n'harons point mention,  
Car tout le mond jure à droict ou à tort.

Les bons curez sont desjà sus le bort  
De leur deffault, dont maintz seront damnez ;  
Bref tous bons chiefz d'eclipses haront l'assault,  
Dont les membres seront mal gouvernez.

Bons relligieux, à Dieu servir donnez,  
S'on n'y pourveoit, de tout eclipseront,  
Et nous larront bigotz deffaçonnez,  
Force apostacz qui le mond gasteront.

Bons principaulx et bons regens seront  
Si obscurciz qu'on ne les pourra veoir ;  
Bons escoliers leur eclipse suyvront  
Qui fera en bref les collièges descheoir.

Bonnes femmes n'haront plus le pouvoir  
De se monstrier, tant seront ecliptiques,  
Dont l'on verra force maulx concevoir,  
Force babil, argumens et repliques.

Finallement, tous loyaulx mecaniques,  
Bons serviteurs, tous gens de bon affaire,  
Eclypseront et deviendront obliques,  
Qui destruira le commun populaire.

Pour plus à plain la matière parfaire,  
D'or et d'argent plusieurs eclypse haront,  
Ne fust que moy, qui n'hay<sup>1</sup> tousjours affaire,  
Dont il n'y hara qui en souffreteront.

D'aultres divers eclypses surviendront,  
Comme deffault, et bon ordre, et police,  
Dont sans l'argent maintz havoir ne porront  
En lieux publicz ce qui leur est propice.

On le peult veoir de la grand injustice  
Qu'est à Paris touchant le faict du bois,  
Qui n'est vendu fors selon l'avarice  
D'aulecuns rog[n]eurs violeurs de bonnes loix.

Qui sçaura donc entendre son patois  
Et veoir de loing des aultres les malices  
Craindre ne doit toutes et quantesfois  
Verra venir quelqu'un de ces eclypses.

*Des douze signes et leur domination.*

Capitulum VII.

**D**escripre après je veulx les douze signes  
Du grand zodiac estant au firmament,  
Et leurs aspectz tant benings que mali-  
gnes

Qu'ils font sur nous exposer clerement.

*Aries*<sup>2</sup> est selon tous droictement

1. Pour qui en ay.

2. Les signes sent dans l'ordre de l'année pascale.



Au premier lieu, lequel nous admoneste  
Qu'il ha tousjours le droit gouvernement  
Dessus tous ceulx qui hont mauvaïse teste.

Après s'ensuyt l'aultre signe celeste  
Vulgairement appelé le Thoreau,  
Dominateur de toute grosse beste  
De dur engin et trop rude cerveau.

En *Gemini*, qui tout en un monceau  
S'ensuyt après, sont tous ces bons suppoz  
Et ces bragars faisans du damoiseau,  
Ceulx qui souvent font la beste à deux doz <sup>1</sup>.

*Cancer*, auquel le soleil prend repoz  
Le temps d'esté en faisant son decours,  
Regist tous ceulx qui sans aucun propoz  
Comme cordiers proffitent à rebours.

Tous ces gros veaulx orgueilleux comme un  
Seront logez au fier signe du Lyon, [ours  
Tous ceulx aussi qui contrefont les sours  
*Totiens quotiens* <sup>2</sup> de bien faire est question.

*Virgo* n'ha pas trop grand domination;  
Encor ce n'est que dessus le[s] enfans,  
Gar tout le monde use de corruption,  
Et la pluspart avant qu'il en soit temps.

Mais le pis est que ny petis ny grandz

1. C'est ici le cas, comme toujours, de citer Rabelais : « En son eage virile, Grandgousier espousa Gargamelle, fille du roy des Parpaillos, belle gouge et de bonne troigne, et faisoient eux deux souvent ensemble la beste à deux dos, et joyeusement se frottans leur lard, tant qu'elle engroïssa d'un beau filz, et le porta jusqu'à l'unziesme mois. » (Livre 1, ch. 3.)

2. Toutes les fois que.

De *Libra* n'ont jamais heu cognoissance ,  
 Dont il s'ensuyt , ainsi comme j'entens ,  
 Que d'aller droit n'heurent oncques influence.

D'autre part ceux qui, soubz faulse semblance,  
 Usent tousjour de quelque deception  
 Ont heu l'aspect en leur prime naisçance  
 Du venimeux signe de l'Escorpion.

Ceux qui souvent prennent delectation  
 De leur voisin le bon renom soubstraire ,  
 Ou qui d'aultruy parlent sans discretion ,  
 Sont gouvernez du triste Sagittaire.

Marchans trop loing poursuyvans leur affaire,  
 Et qui au Palais assister sont tenus ,  
 Tous ceulx qui hont femmes de bon attraire ,  
 Sont des subjectz du grand *Capricornus*.

Consequemment, ces petis vins menus  
 Qu'on baille à ceulx qui sont mis en portion ,  
 Et ses povres à Montaignu reclus<sup>1</sup>  
 D'*Aquarius* sentiront l'infection.

1. Pauvres étoient les écoliers de Montaignu, les plus pauvres, les plus durement nourris et les plus sagement logés de toute l'Université de Paris. Le souvenir de leur régime, qui semble maintenant une fable, tant il est loin de nos mœurs, nous a été conservé entre autres par l'invective de Rabelais (l. 1, p. 37), par les railleries d'Erasmus, par l'érudition de Dubreuil, qui ont spirituellement été mises en œuvre dans l'article que M. Ed. Fournier a consacré dans son *Paris démolé* (1853, p. 71-85) au vieux collège de Montaignu, dont nous nous rappelons les épaisses murailles noires et les étroites fenêtres en tiers-point, à l'endroit où s'élève maintenant la bibliothèque Saint-Geneviève.

*Pisces* haront tousjours domination ,  
 Ne fust qu'un tas de villains maquercaulx  
 Par le moyen desquelz et tentation  
 De jour en jour se font coquus nouveaulx.

Je laisse un tas d'aultres signes très beaulx  
 Dont les effectz ne sont encore seurs ;  
 Les dessusditz sont trouvez plus feaulx  
 En ce qu'ay dit selon nous grandz docteurs.

*Les XII mois et IIII saisons de l'année.*  
 Capit. VIII.

**T**ant plus j'escripz, tant plus de choses  
 vois  
 Dignes d'entrer en ma pronostication ,  
 Comme l'estat et cours des douze mois,  
 Des quatre temps, et leur disposition.

Ensuyvant donc l'antique ordination<sup>1</sup>,  
 Mars, Apvril, May, du temps vernal seront,  
 Auquel tous fructz prendront renovation,  
 Mais peu de gens en vertu fleuriront.

Force poissons en ce temps regneront,  
 Fraiz et salez, vieulx, pourris et nouveaulx,  
 Dont ceulx d'apvril le bruit emporteront  
 Principalement entre ces juvenceaulx.

1. L'on voit par cette remarque que, tout en continuant de commencer l'année légale à Pâques, on se reprenoit dans l'usage à la considérer comme commencée au mois de janvier; aussi l'ordonnance de Charles IX, comme toutes les bonnes lois, n'a fait que suivre et consacrer l'opinion, sans la forcer.

Il seroit bon qu'un tas de ganiveaux  
Et ceulx qui sont de trop mal heure nez  
Bien replantez fussent comme poireaux  
Pour revenir plus bons et façonnez.

Juing, Juillet, Aoust sont trois mois ordonnez  
Pour estre mis au joly temps d'esté,  
Au quel tous fruicts sont meurs et saisonnez,  
Mais les humains trop verdz en leur bonté.

Plusieurs haront le foie si gasté  
Et le cueur mat du grand chauld qu'il fera  
Que de vertu sera tout desgouté  
Tant que pour rien meilleur ne sçaura.

Il est certain qu'en ce temps tonnera  
Et surviendra sur terre maint encombre,  
Car le vouloir d'aucuns trop chauld fera, [bre.  
D'autres y hara plus froidz qu'un vieulx cocum-

Septembre, après Octobre. aussi Novembre,  
Autumne font, le vray temps de vendange,  
Dont maintz seront par voyes à grand nombre  
Illuminés comme beaulx petis anges.

Mais aucuns poinctz je trouve trop estranges :  
L'un est que tous deviennent orgueilleux  
Quand en ce temps ont bien remply leurs gran-  
Comme si tout estoit venu par eulx; [ges,

L'autre point est, qui me rend trop peineux,  
Qu'on apperçoit tomber en ce quartier  
Feuilles et fruictz denotant qu'après eulx  
Tomber fauldra dedans un cimentier.

Decembre vient avec Janvier, Febvrier,  
Le temps d'iver faisans, comme j'entens,  
Trop froid et sec pour gens qui fructifier  
N'ont point volu quant il faisoit beau temps.

Ces maschefoins, rongeurs de pauvres gens,  
 Après du feu fairont leur bon debvoir  
 De jouer, riffler, et perdre tout le temps  
 Cuydans chascun mieulx qu'eulx encore havoïr.

Force neige l'on verra souvent cheoir,  
 Dont plusieurs gens, desquelz le nom je tais,  
 Le droit chemin ne sçauront oncques veoir,  
 Soit à Paris, Rouen, Bordeaux ou Aix.

D'autres effectz surviendront à grandz fais,  
 Ne fust qu'un tas de folles oppressions,  
 Dont plusieurs gens en seront mal refais,  
 Scelon qu'ay veu par mes revolutions.

*De l'estat des gens en general selon les sept  
 planètes. Cap. IX.*

**P**lusieurs ont dit que les haultz sept pla-  
 nètes [ment ;  
 Hont dessus nous special gouverne-  
 Qui voudra donc si chausse ses lunettes,  
 Car je n'en veulx parler qu'obscurément.

Les Saturniens, trop près du firmament,  
 Comme gens solz, terrestres, envieux,  
 Faulx et pensifz et de vil traictement,  
 Ne furent onc ny seront point heureux.

Les Joviaulx, comme gens glorieux  
 Et ceulx qu'on dit nobles et grandz seigneurs,  
 Seroient heureux s'ilz estoient curieux  
 A leurs subjectz demonstrier bonnes meurs.

Les Martiaulx, trop grandz espovanteurs,  
 Gens estourdiz, regis par leur colère,  
 N'espargneront cousins, frères ne seurs,

Dont maintes fois la fin en sera amère.

Tous ceulx après que le Soleil modère,  
Comme sont roys de haulte seigneurie,  
Sont inclinez havoïr estat prospère  
S'ils n'havoyent tant au tour de flaterie.

Les Veneriens, tous gens de bonne vie  
Et inclinez au sexe féminin,  
Haront bon temps, pourveu qu'ilz n'hayent mie  
Faulte d'argent ; mais garde le venin !

Tous Mercuriaux qui ont subtil engin,  
Indifferens et prestz à tout propoz,  
Haront l'aspect d'envie trop maling,  
Mais ilz vaincront s'ilz luy torment le doz.

Lunatiques, comme gens sans repos,  
Et ceulx qui hont etheroclit cerveau,  
Pour abreger, tous ces legiers suppoz,  
Haront tousjour quelque cy de nouveau.

Ceulx qui ne sont de feu, terre, ny d'eau,  
Ny d'air aussi<sup>1</sup>, mais de la quinte essence,  
Particuliers, groingneurs comme un porceau,  
Vouldront sus tous cracher de la prudence.

1. Ces vieux distiques, qui se trouvent dans un très grand nombre d'anciens livres d'Heures, expliquent à merveille cette allusion :

Le colérique tient du feu et du lyon,  
Il a perilieux vin, male complexion ;  
De l'eau et de l'aïgnel tient le flumatique ;  
Il est simple et doux, entendant à pratique.  
Du singe et de l'air tient le sanguin,  
Qui est franc et plaisant et a joyeux (le) vin.  
Melancolique tien du pourceau et de terre ;  
Il est pesant et ort ; d'honneur ne lui chaut guère.

On en peult veoir clerement l'experience  
 D'aulcuns lourdaultz qui leurs frères chrestiens,  
 Principalement gens rempliz de prudence,  
 Tachent blasmer et mordre comme chiens.

C'est un des pointz, selon nous theologiens  
 Qui vient d'orgueil, envie, aussi sottise;  
 Mieulx se vouldroit tenir entre ses biens  
 Que de l'aultruy mesdire à sa devise.

*Des gens d'esglise. Capit. X.*

**U**e n'ose pas exposer à ma guise  
 Le troublement et grand adversité  
 Que j'apperçois tous les jours en eglise  
 De peur de ceulx qui craignent verité.

En delaissant la grand auctorité  
 Du père saint, pour toutes adventures,  
 Ruminer veulx un peu la dignité  
 De ses prelatz et nouvelles creatures.

L'on a trouvé des inventions trop dures  
 Pour augmenter le trein des cardinaulx,  
 Dont les curés en ont heu trop de cures,  
 Pour les curer ainsi que les oyseaulx.

Ilz ont vendu et vendent cher leurs seaulx;  
 On n'ha qu'un peu de vieulx plomb ou de cire  
 Dont nuyt et jour atrappent à monceaux  
 Force ducatz, encor ne peult souffire,

Aulcuns d'iceulx à peine sçavent lire  
 Ny entendre aux pointz que Dieu leur commanda;  
 Malheureux est quiconques, au vray dire,  
 Telz ignorans aultrement prebenda.

Ce ne sont pas de ceulx que Dieu manda  
Parmy le mond pour la foy soustenir ;  
Oncques vivant par telz ne s'amenda ,  
Ny sçeut jamais ung bon mot retenir .

Consequemment , s'il vous plaist de venir  
A nous , prieurs , evesques et abbez ,  
Et ceulx qui hont le bruit d'entretenir  
Trop grand estat comme sont prebendez ,

Vous trouverez les ungs tous desreiglez  
Les aultres sotz , la pluspart ignorans ,  
Dont , si de bref ne sont mieulx amendez ,  
Ilz rongeront<sup>1</sup> entr'eulx tout le bon temps .

C'est un des pointz qui contrainct les enfans  
Souventes fois tenir le lieu des saiges ;  
C'est un des pointz qui incite les plus grans  
Eslever hault leurs serviteurs et paiges .

Lesquelz mittrez , à dire à brefz langaiges ,  
Sont inclinéz auprès le cul des dames ,  
Rire , braver , banqueter , faire raiges ,  
En lieu de prier Jesuchrist pour noz ames .

Par quoy souvent en choses très infames  
Est employé l'argent du crucifix ;  
Velà comment sont deménées nous ames ,  
Velà l'estat de noz ecclesiasticz .

Aulecuns prelatz toutefois sont hatifz  
D'entretenir de bonté la lumière ,  
En soublevant les povres et chetifz ,  
Mais ilz sont clers comme grain de fougrière .

1. Impr. : rougeront. Sur Bon Temps, voyez notre  
4<sup>e</sup> volume, p. 122, et une note postérieure de M. Four-  
nier dans ses *Variétés littéraires*, t. 6, p. 57.



*De l'estat de noblesse. Cap. XI.*

**J'**ay entrepris, comme veois, grand ma-  
 tière  
 Et si dur fais que j'en suis en destresse,  
 Veullant parler de l'estat et manière  
 De ceulx qu'on dit protecteurs de noblesse.

Entre lesquelz ceulx de plus grand haultesse,  
 Comme sont roys, princes et grandz seigneurs,  
 Seroyent heureux, s'ilz n'avoient si grand presse,  
 A l'entour d'eux, d'ignorans et flateurs.

Car la pluspart de tous ces serviteurs,  
 Tant à la court comme ès aultres quartiers,  
 Ne tachent fors tirer les royaulx cueurs  
 A leur voloir, pour estre plus gorriers.

Ceulx qui doib[v]royent à chascun estre entiers  
 Et procurer tousjour le bien publique,  
 Comme plusieurs des royaulx offeciers,  
 Sont inclinez suyvre la voye oblique.

Dont s'il advient quelque cas trop inique,  
 Soit contre Dieu ou contre leur prochain,  
 S'ilz ont conceu en havoir quelque practique,  
 Dangier sera qu'il ensuyve son trein.

Et, si ainsi advient, il est à tous certain  
 Qu'ilz gasteront le povre populaire,  
 Dont bien souvent plusieurs mourront de fain  
 Pour ces rongeurs eslever et refaire.

L'autre point est, qui est dur et austère,  
 Qu'un tas de gens qui en hont la cognoissance,  
 De peur qu'il hont à verité complaire,  
 Ne font aux chiefz la vraye remonstrance.

C'est un des pointz qui desgastaroyt France  
 Si les seigneurs n'avyent subtil engin  
 De se regir selon droit et prudence  
 Et d'eviter de leurs serfz le venin.

Consequemment , pour faire tort la fin ,  
 Plusieurs verront abourder à milliers  
 Gentillastres hayans en un butin  
 Tout sus le doz pour soy monstrar gorriers.

Les ungs sont prestz courir comme levriers ,  
 Les aultres sotz , effeminez , bragars ,  
 Et pour tourner à tout vent trop legiers ;  
 Mais aucuns sont des aultres trop bavars.

Leur refection prenent en plusieurs pars  
 Dessus le doz de plus grandz qu'ilz ne sont ;  
 Mais , s'il advient qu'ilz arrivent trop tardz ,  
 Morans de fain , le disné contrefont.

Aucuns d'iceulx de vice vertu font ,  
 De villainie font aujourd'huy noblesse ,  
 Et par ainsi chascun d'eux se morfond  
 A vilz effectz. Velà leur gentillesse.

*Des gens de lettres. Capit. XII.*

**A**près il faut faire mention expresse  
 Des gens letrez , au moins qui en hont  
 le bruit ;  
 Car si de bref leur estat ne s'adresse ,  
 Leur estude ne fera pas grand fruit.

La pluspart d'eux prend tout son fol deduit  
 A poursuyvir les sciences plus obliques ,  
 Scelon lesquelz l'on n'est jamais instruiet  
 S'on n'ha tousjour argumens et repliques.

Leur sçavoir gist en choses sophistiques ,  
En distinctions et mettre cas nouveaulx ,  
Et soustenir opinions fantastiques ,  
L'un des *reaulx* , l'autre des *nominaulx* <sup>1</sup>.

Et, qui pis est, il n'y a ha de si lourdaulx ,  
Si hebetez , de si lourd jugement  
Qu'ilz cuydent tous du tout leur estre egaulx ,  
Sans que savoir puissent plus amplement.

Mais il viendra que gens d'entendement ,  
Gens vertueux à vray sçavoir donnez ,  
Haront le bruit sus eulx certainement ,  
Qui leur fera souvent tordre le nez.

Car, s'il advient que vous entreprenez  
De quelque bien faire vraye ouverture ,  
Incontinent par eulx serés blasmez ,  
Qui clerement leur revient à injure.

Bref, ce sont gens qui n'hont point d'aulture cure  
Fors de picquer et mordre leur prochain ,  
Ou d'atrappier quelque grosse aventure  
Pour devenir en estat plus haultain.

Si vous suyvez quelque estude certain  
Ou surmontant leur dur entendement ,  
Ilz vous diront : « Las ! vous mourrez de fain ;  
Si me croyez, vous ferés aultrement. »

Dont, pour parler sans flater, rondement ,  
Plusieurs enfans , de bonne condition ,  
Sont destournez par leur exhortement  
Qui parviendroyent à grande perfection.

Les orateurs ont leur revolution

1. Cette allusion a été expliquée dans notre première note.

Parachevée, et tous aultres bons clerchez;  
Poëtes haront sur eulx domination,  
Veu que le mond se faict jà tout<sup>1</sup> par vers.

Bref, gens letrez sont aujourd'huy divers :  
Les ungs mordent leur prochain comme chiens  
Et toutesfois leur cas va de travers,  
Sans onc avoir beaulx faictz, diz ny moyens.

Plusieurs gastent la voye des anciens  
Et bons docteurs par leur gloire et folie ;  
L'on n'ha garde de veoir nouveaulx chrestiens  
Comme jadis par gens de sainte vie.

Dont il s'ensuyt que, si on n'y remédie,  
S'on n'abolist ces gloseurs de sentences,  
Tous ces auteurs de sottie artillerie<sup>2</sup>,  
L'on ne tiendra plus conte des sciences.

*Du commun populaire. Capitulum decimum  
tertium.*

**I**nablement veulx toucher des influences  
Et affections du commun populaire,  
Lequel n'est pas ny sera sans grevances,  
Sans oppressions ou quelque dur af-  
Il sera enclin et de trop bon attraire [faire.  
A concevoir tousjour nouveaulx propoz ;

1. La pièce donne ici *ja une*, qu'on pouvoit lire *jaune* ; nous suivons dans le texte l'errata qu'on lira plus loin.

2. Notre écolier donne ici à ce mot un sens dérivé de *ars*, son origine étymologique ; mais il l'emploie précisément parcequ'il est consacré dans le sens de canons, que lui a donné le XV<sup>e</sup> siècle.

Mais beaucoup mieulx seroit de se retraire  
Et faire à part son mesnaige en repoz.

Les plus petis se gardent bien des groz ,  
Surtout de cheoir en leur faulx contreponts ;  
Car aultrement seront jusques aux os  
Mangéz , rifléz de ces gros masche-foins ,

Qui ne pourroyent vivre s'ilz n'estoyent oinctz  
Et soustenuz du labeur des petis ,  
Par quoy suyvront tant de voyes et coingz  
Qu'ilz tacheront saouller leurs appetis.

Dont plusieurs gens , miserables , chetifz ,  
A leur prochain serchans tousjour debatz ,  
Seront repris de ces gens attractifz ,  
Et longuement tenus entre leurs las.

Par ce moyen , de jeunes advocas  
Se faict tousjour inutile creation ,  
En esperant par noises et durs cas  
Du bien d'aultruy gripper quelque portion.

Mais ceulx qui hont sur eulx domination ,  
Veu qu'encor sont au point de leur jeunesse ,  
Bien replanter les doib[v]royent sans fiction  
Pour veoir si d'eulx souldroit quelque saigesse.

Un aultre point le commun trop oppresse :  
C'est le deffault de bon droit et justice ,  
Dont bien souvent les plus vertueux on blesse ,  
Qui les mauvais confit en leur malice.

L'on ne fait plus l'un à l'aultre service  
S'on ne pretend n'havoir bon poyement ;  
L'on n'ayme plus se rejouyr sans vice  
Ou sans penser en mal aulcunement.


Plusieurs aussi prenent esbatement  
A dire mal de leur voisin prochain ,

Qui toutesfois vivent meschamment,  
Et à leurs enfans monstrent un lasche trein.

Dont, si telz gens meurent souvent de fain  
Et sont tousjour povres et malheureux,  
Ce leur advient de ce que, soir et main,  
Serchent ailleurs ce qu'il hont trop cheux eulx.

Monstrez-vous donc fermes et vertueux  
Entre vous, gens du commun populaire,  
Et de l'aultruy ne soyés curieux:  
L'on est assez chargé de son affaire.

*Des maladies. Capit. XIII.*

 neques ne fust qu'en ceste courte vie  
Ne dominast en tout temps et saison  
Quelque frimat et dure maladie  
De dur support et forte guerison.

Premierement n'eschappera maison  
Où n'ait tousjour quelque mauvaïse teste  
Pour faire bruit à tort et sans raison,  
Pour engendrer tonnoirres et tempeste.

Maintes femmes, allans en quelque feste  
A saint Trotet<sup>1</sup>, ou jouer à my les bois,  
Seront picquées d'une scorpieuse beste,  
Dont enfleront l'espace de neuf mois.

1. Un poète que nous ne connoissons que sous le nom de Maximien a écrit vers ces époques *l'Advocat des dames de Paris touchant les pardons de Saint-Trotet*, qui sera réimprimé dans notre recueil de pièces en vers sur Paris.

La plus grand part des marchans et bourgeois  
Seront frappez d'orgueil et d'avarice ;  
Je crains aussi que ces suppoz des loix  
Hayent les yeulx aveuglez en justice.

Envie sera tousjour en sa malice,  
Principalment entre gens de rudesse ;  
Les relligieux, quant au divin service  
Fauldra marcher, seront prins de paresse.

Et, d'aultre part, le mal sainte Simplesse  
Tiendra plusieurs atachéz de son lien ;  
Aulcuns haront la gorge en tel destresse  
Qu'il n'y pourra jamais demeurer rien.

Plusieurs haront la langue en tel maintien  
Qu'il n'en pourra sortir que de venin ;  
D'aultres y hara enraigez comme un chien  
A trouver mal contre leur bon voisin.

Tous ces suppoz de l'ordre saint Babouyn  
Haront tousjour pertroublé le cerveau ,  
Les ungs d'iceulx par trop boire de vin,  
Et la plus part pour ne boire point d'eau.

Aulcuns seront vestiz de belle peau  
Qui toutesfois dedans seront pourris ;  
Gens mariéz et conjointz de nouveau  
De jalousie seront follement pris.

D'aultres y hara de folle amour surpris  
Et si aveuglez en leur gloire et folie  
Qu'ilz tacheront quelque femme de pris  
Du premier sault faire leur sotte amye.

Je laysse ceulx qui jamais en leur vie  
Ne sçeurent veoir ny verront bien cheulx eulx,  
Et ceulx aussi qui creveront d'envie  
Quant ilz verront leur prochain estre heureux.

Pour abreger, plusieurs maulx dangereux  
Viendront à gens de basse condition,  
A ces meschans qui sont trop curieux  
De meilleurs qu'eulx sercher l'imperfection.

*De la fertilité et sterilité d'aulcunes choses.*

Capit. XV.



Consequemment, touchant la production  
Des biens terriens, je treuve qu'en  
tout temps  
N'harions assez pour nostre refection,  
Pourveu qu'il fust assez de bonnes gens.

D'or et d'argent, ainsi comme j'entens,  
Ne sera pas assez grande foison  
Pour contenter l'appetit des meschans  
Et aultres gens qui l'ayment sans raison.

Quant au gibbier et fresche venaison,  
Depuis que tous à prendre sont trop fins,  
L'on n'hara peu ; mais tout temps [en] saison  
Ne fauldront point becasses et tarins.

De faulx regnars <sup>1</sup> et ravissans mastins,  
D'asnes confitz en leur sotte ignorance,  
De venimeux et trop meschans voisins,  
Est et sera tousjour grand habundance.

L'on hara assez de froumaiges en France,  
Veu qu'on y veoist tant de femmes au laict ;

1. Je verrois ici une preuve de plus que cette pièce est  
de la fin du XV<sup>e</sup> siècle ou du commencement du XVI<sup>e</sup> ;  
*Les regnars traversant les voies perilleuses des folles flances*  
*du monde*, par Jean Bouchet, étoient alors fort à la mode.



Soussiez, pensiez regneront à oultrance,  
Mais la mente le bruit hara en tout faict<sup>1</sup>.

Force noises, dont maint sera deffaict,  
Croistront par gens de maulvais entretien;  
Un mal y ha que nul sera refaict  
Du fruiet qu'on dit poires de bon chrestien.

Les escoliers n'haront pas trop de bien  
Par le deffaut de chandelles d'estude,  
Car s'ilz n'usoyent, ce leur seroit moyen  
De n'havoir plus l'entendement si rude.

Faulte sera de foy et certitude,  
Fors entre aucuns rares et loyaulx cueurs;  
Il sera assez de faulse ingratitude  
Dont maintz seront frustrez de leurs labeurs.

*De la paix et de la guerre. Capitulum XVI.*

**E**inablement soyez trestous asseurs  
Qu'il regnera tousjour quelque bataille  
Entre les gens, tant moindres que grei-  
gneurs

Et bien souvent sans que le cas le vaille.

Les pis assaultz, tant d'estoc que de taille,  
Viendront tousjour de quelque sot bavart,  
Faulses putains et meschante canaille,  
Qui leur venin vuydent en toute part.

1. Voilà une strophe bien malade, et que nous ne nous chargeons ni de rétablir ni de comprendre complètement. Les femmes au lait sont peut-être des nourrices, c'est-à-dire des femmes d'abord grosses; alors *la mente* seroit la *menta* latine, seule capable de ce mal. Les mots *l'amante* ou *la menthe* me paroissent inadmissibles ici,

L'exemple ay veu d'un morveux loricart,  
Trop plus maulvais que ne fust onc Judas,  
Qui à femme, enfans, monstre la voye et l'art  
De rapporter, semer noises, debatz.

Gardez-vous donc de tomber en telz las,  
Car il n'est point de guerre plus cruelle  
Que de gens folz qui prennent leurs esbatz  
A controuver quelque faulse nouvelle.

Ne vous fondez jamais en leur querelle;  
Le plus seur est, les laissant soy retraire;  
Car, si on debvoit gecter hors la cervelle,  
L'on ne sçauroit garder un chien de braire.

Je ne veulx pas une aultre guerre taire,  
Nonobstant ce qu'elle n'est plus à craindre;  
C'est d'aulcuns sotz Parisiens qui deffaire  
Les escoliers ont cuydé sans se faindre.

Tous assemblez, dès le grand jusque au moindre,  
Et bien armez, un jour de là les pons,  
Ont presumé, s'ilz les pouvoient atteindre,  
Dessus leurs corps esprouver leurs bastons.

Dont à la fin par voyes et cantons,  
Comme enraigez, se sont mis à l'assault,  
Devant leurs yeulx treinans les gros canons  
Baissez contre eulx, levans le cul en hault.

Les unz havoyent de peur si très grant chauld  
Qu'ilz se gectoyent dans les caves de gens;  
Plusieurs, si tost qu'un chat faisoit un sault,

et je ne vois pas qu'on puisse tirer meilleur parti de *lamente* en le prenant pour lamentation, plainte, le *lamento* italien, bien qu'il se trouve à la suite de *soucis* et de *pensiers*.

Fourroyent leur bas de fin bran par dedans <sup>1</sup>.

Un tuille vieulx <sup>2</sup> cheut entre ces sergens,  
Qui reculler les fist plus de cent pas;  
Pour abreger, ilz cuydoient que le temps  
Fust advenu de leur dernier repas.

Si vous voulez entendre par quel cas  
Ilz estoyent meus, ou quelle incitation,  
Sachez de vray qu'ilz ne le sçavoyent pas,  
Dont ne sçaurois en faire relation.

Ce leur advint de folle presumption,  
Veu que c'estoit contre leurs bons amis.  
Qui en vouldra faire la description,  
C'est la journée dicte *Quem queritis* <sup>3</sup>.

1. Je remarquerai que, dans les habitudes du moyen âge, *fourrer* n'avoit pas le sens général de *mettre de la fourrure*, mais celui de *doubler de fourrure*. Par la quantité de draperies ou d'hermines qui entroient dans une robe ou dans un manteau, il est évident que le dessous en étoit garni, et la fourrure qui paroissoit extérieurement au collet, au bord des manches et le long des bords de la robe ou du manteau, n'étoit que l'enseigne de celle qui garnissoit le dessous.

2. L'imprimé donne *un tuilleveux*. La phrase comporte forcément le sens d'une vieille tuile qui se détache d'un toit.

3. L'explication que nous avons proposée de cette désignation devient d'autant plus plausible quand on remarque que c'est le mot même du récit de la Passion : « Jesus processit et dixit eis : Quem queritis ? Responderunt ei : Jesum Nazarenum. »

*Epilogation de l'Auteur.*

**I**l est jà temps mettre fin en mes ditz  
En vous suppliant qu'on ne veuille pour  
rien

Havoir despit, eusse dit encor pis,  
Ains extimez que je fais tout pour bien.

Ne vous soit grief si maint point je retien,  
Narrer trestout me seroit trop grant pois;  
En demenant très joyeux entretien  
M'a pleu narrer cecy pour ceste fois.

A l'escart feist ceste œuvre un bon galois<sup>1</sup>,  
Mais peu de gens sçavent en quel maison;  
Il ne faut pas dire tout maintes fois  
Et se monstrar, s'il n'est temps et saison.

Cy fine la grand et vraye pronostication generale, etc., imprimée à Champ-Ro, et prope Pasquerium S. Pancratii par M. R. Arnelhaud, sump-  
tibus G. Planipineti, anno communi vel bissextili,  
collecto vel expanso, ad eram diluvii, Alphonsi,  
Nabuchodonosor aut regis Persarum 6480<sup>2</sup>, mense  
autem Tuth, Almuharaz, Fordimech, Εκατομβαιουμ<sup>3</sup>

1. De galler, rire, se moquer; *galant* vient de là; *goliard*, *goliardois*, qui est antérieur à *galois*, avoit le même sens; *galois*, du reste, étoit déjà une expression commune au XIV<sup>e</sup> siècle, comme le montre le chapitre des Galois et des galoises du chevalier de la Tour-Landry. Cf. notre édition, p. 241.

2. Voir page 36.

3. Le mois de Tuth, doit être le Τυθι, Τωθι ou Τηθι du calendrier Alexandrin, le Tebeth hebreu, qui

vel Januarii, le jour et heure que nous avons beaucoup d'affères, sans les fractions.

*Deo gratias.*

---

*Sequuntur aulcuns erreurs commises par  
la fluxibilité et difficulté de l'art  
d'imprimerie.*

A i. pagina i, lisez *pericula*, au lieu de *discrimina*, car la quantité du mètre le requiert.

C. iij. pagina .ij, lisez *tout* au lieu de *une*, au verset :

Veu que le mond se faict jà tout par vers.

Capitulo xij. l'on a oblié animadvertere bacchalarios Theo. ut se se precavisent durante cursu quum quidem Saturnius aliquorum M.N. aspectus eos vexabit, ob id quia aliqui ipsorum pro una presidentia, etiam muta, non verecundabuntur xxiii

correspond au mois de decembre (voir le tableau des mois et systèmes du calendrier des divers peuples de l'antiquité, par M. Alfred Maury, dans l'Annuaire de la Société des Antiquaires de France, année 1851, in-18, p. 238-40); Almuharaz est peut être le mois de Moharrem du calendrier musulman, qui correspond au mois de juillet, et le mois *Εκατομβαιος* (*ibidem*, p. 242-4) commençoit dans le calendrier athénien le 24 juin, ce qui prouve que notre auteur a employé ces noms au hasard; nous remarquerons qu'il n'a pas employé d'accents, et qu'à la fin du mot il a laissé passer un  $\mu$  à la place d'un  $\nu$ .

#### 46 PRONOSTICATION D'HABENRAGEL.

vel ultra francos exigere. Aliqui vero, quid miror, fragmenta conviviorum petere. Superabunt igitur medicos, legistas, et alios, qui eorum labores benevendere solent.

Item caveant ipsi bacch. Theo. in eandem pestilentiam post magistratum nostratum incidere ne sequaces pari messe metiantur, quia nempe esset processus in infinitum in materia rapacitatis et disturbium in tanta facultatione, etc.

Bene accipe, lector amantissime et vide temporisamentum.





*Cleri Turonensis Hymni duo ad Henricum III, Galliarum et Navarræ regem, unus ante pugnam, alter post victoriam Ibriacam. Addita est vernacula versio. Augustæ Turonum. MDLXXX<sup>1</sup>.*

AD LECTOREM.

**Q**uicumque Cleri nomine  
Nuper faceto carmine  
Risit ducem de Mœnia,  
Quam naris emunctæ fuit  
Nobisque multum profuit  
In hac canenda nœnia.

1. Cette pièce, fort rare, se compose de deux parties in-4. La partie latine a deux feuilles et demie, sous les signatures A-C ; elle est imprimée en italiques et contient quatre strophes à la page. La dernière demi-feuille est signée C et Cijj, mais sans qu'il y ait de lacune, puisque les numéros des strophes se suivent. Par une erreur de mise en pages, l'imprimeur a mis trois strophes seulement sur le recto du dernier feuillet, et sur le verso la quatrième, qui auroit dû se trouver sur le recto. La partie françoise se compose aussi de deux feuilles et demie signées A-C, imprimées en italique et dont les pages sont numérotées de 1 à 20. Quant à la

## 48 CLERI TURONENSIS HYMNI

Clerus licet Turonicus  
Forsan minus sit clericus  
Quam Parisina ecclesia ,

pièce elle-même, elle a été évidemment inspirée par la *Prosa cleri Parisiensis ad ducem de Menâ*, que nos lecteurs ont vue dans notre second volume (p. 296-316); seulement, quoique la ligne politique soit la même, qu'il y règne le même sentiment françois et la même haine vigoureuse de la Ligue et des étrangers, ce n'est pas l'œuvre du même homme. Dans la prose au duc de Mayenne, le mètre n'est établi que sur le nombre des syllabes, comme dans les proses de l'Eglise; ici l'écrivain, plus littéraire, tout en se servant de la rime, — et l'on remarquera que, pour le troisième et le sixième vers de chaque strophe, il a employé d'un bout à l'autre la même rime, — a eu soin de nous avertir qu'il employoit *des vers iambiques de deux mesures de quatre pieds entiers*, et a, de plus, toujours employé l'élision, ainsi que dans la vraie latinité. C'est une barbarie de dire, comme on le fait dans les collèges, et en le faisant admirer sous cette forme :

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum,  
au lieu de :

Monstr' horrend' inform' ingens, cui lumen ademptum.

Le prononcer autrement, c'est le faire trois fois faux de gaîté de cœur. Notre politique ne l'auroit pas fait. Ainsi dans sa pièce, pour avoir la mesure, il faut lire :

Laudemus Henric' optimum  
Reg' et ducem fortissimum

et de même dans tous les cas où il y a lieu à élision. — J'ajouterai que la traduction françoise des deux hymnes a été reproduite dans le volume I du recueil A-Z, mais sans indication bibliographique, et sans même dire qu'ils se trouvoient à la suite de pièces latines.



Non est tamen fanaticus,  
Rebellis aut Hispanicus,  
Nec curat arma Guisia.

---

*Cleri Turonensis Hymnus prior.*

Versus omnes sunt Iambici Dimetri Acatalectici.

I.

**A**udemus Henricum optimum  
Regem et ducem fortissimum;  
Exultet omnis Gallia;  
Grato sonet plebs carmine,  
Et sparsa rubro sanguine  
Tandem nitescant lilia.

II.

Ex Lodoici semine  
Borboniorum sanguine  
Splendet virilis linea;  
Hinc ille Rex quem dicimus  
Illum parentem agnoscimus,  
Nec nos movent extranea.

III.

Post classica et sonos truces,  
Inter feros belli duces  
Et signa militaria,  
Inter cruores et neces,  
Ille audiet nostras preces  
Ad sacra pulvinaria.

P. F. VI.

## IIII.

Cedat scelestæ factio  
Et prava conjuratio  
Cum gente Lotharingia,  
Nam christiana charitas  
Et civium fidelitas  
Procul fugerunt jurgia.

## V.

Non nos movebit amplius  
Dux Mœna spe boni illius  
Cum fraudulenta Hispania;  
Quæcumque textit callide  
Jactatque nobis in fide  
Ostenta sunt inania.

## VI.

Jam scimus ut sese gerat  
Palamque sub nostris ferat  
Bezæ cani psalteria,  
Et conciones publicæ  
Fiuntque lutheranice  
Prophana baptisteria.

## VII.

Non curat ille quo modo  
Ecclesiæ substant, modo  
Regni occupet fastigia;  
Clamet soror, clamet papa,  
Clamet Sabaudus satrapa,  
Imo et cadat Liturgia.

## VIII.

Quid ista sint jam novimus;  
Mentem Unionis vidimus,  
Cum capta sunt suburbia.  
Quis credat ut miles furens,  
Natalem per solum insolens,  
Patrarit hic tam turpia?

## IX.

Templorum abacti cardines,  
Ante ora patrum virgines  
Raptæ manu nefaria;  
Raptis sacerdotum infulis,  
Impune equinis ungulis  
Turbata sunt altaria.

## X.

Pejus patrasset prava mens  
Ni fortis Henricus, premens  
Hostes sua præsentia,  
Huc advolasset protinus,  
Labente fratre, cui minus  
Cœli favebat gratia.

## XI.

Quod cæperat fortissime  
Blæsis peregit pessime  
Inutili clementia;  
Perdenda gens prorsus fuit  
Quæ sola nobis obfuit  
Nimis gravi potentia.

## XII.

Habemus hic parvum ducem,  
Parvum quidem, sed jam trucem,  
Quamvis sit in custodia :  
Corvi mali est ovum malum ;  
Si jactus esset in salum,  
O quanta nobis gaudia !

## XIII.

At Lochiis porcus jacet,  
Qui, jam saginatus, tacet  
Et sacra curat orgia ;  
Sed, pocula <sup>1</sup> inter et scyphos,  
Plærumque consulit sophos  
Super corona regia.

## XIII.

Num vos pudet vestri mali ,  
Dux Mercuri, dux Aumali,  
Qui somniastis talia ?  
Quæ portio tot regulis ?  
Non ipsa certe singulis  
Satis fuisset Gallia.

## XV.

At cardinalis Carolus ,  
In quo nec est fraus nec dolus,  
Regnabit in Fontania ,  
Dum Mæna, castrorum potens,  
Et mentis et vis impotens,  
Corpus gravat vesania.

1. Impr. paucula.

## XVI.

Laudabilis Vindocinus,  
Qui dignitate non minus  
Quam nobili constantia  
Gentis decus præaspicit,  
Regemque lætus suspicit,  
Cui paret hæc provincia.

## XVII.

Hic præsules doctissimi  
Et nobiles fortissimi  
Sua exequuntur munia ;  
Hic jam senatus eminet  
Decusque regni sustinet  
Et liliorum insignia.

## XVIII.

Harlæus ille præsidens,  
In vinculis nuper sedens,  
Præsto mori pro patria,  
Novus Cato, res temperat,  
Pacemque cunctis imperat  
Ad instituta patria.

## XIX.

Hic Fayus, omnium sciens,  
Virtutis alte conscius,  
Consulte pandit fortia ,  
Guesla procurante acriter,  
Ut dissipent viriliter  
Rebellium consortia.

## XX.

Non ille Picto callidus,  
Ad lucra semper fervidus,  
Sacra inquinat sedilia,  
Qui, dum sibi uni consulit,  
Edicta nuper protulit  
Tam vana quam subtilia.

XXI<sup>1</sup>.

Non hinc procul sit nullius  
Frendens furensque Nullius,  
Tenetur arca Ambrosia,  
Amans ubi Spinacius  
Per vinculum potentius  
Dabat sorori basia.

## XXII.

Non hic Pigenatus furit,  
Hic nullus incestus parit  
Priculosa insomnia;  
Nec cocles ille Lanio<sup>2</sup>  
Bacchatur, e triclinio  
Insaniens solemnia.

## XXIII.

Nil hic Rolandus fecerit,  
Non si Capella venerit,  
Superbiens facundia,  
Cum sexdecim latronibus

1. Impr. XVI.

2. Equivoque sur le nom du curé Boucher.

Qui languidis mucronibus  
Plebis movent incendia.

## XXIIII.

Non hic Luchardus aut Cruce,  
Aut Bussius, dignus cruce,  
Bonis parent ludibria,  
Nec Ruta, nec Morlerius,  
Nec Hatta, nec Olivarius,  
Lutetiana opprobria.

## XXV.

Hispanus ille num sapit,  
Qui per viros tales capit  
Spem de lucranda Gallia?  
Quid censet Allobrox gener,  
Vel cui pudor valde est tener,  
Amata patri filia?

## XXVI.

Tun' nos, Philippe, proteges  
Et sacros Gallorum reges,  
Sacra ipse sectans impia?  
Regnum pudenter flagitas;  
Sanare strumas cogitas.  
Quarum est apud te copia.

## XXVII.

Iberiscisne fastibus  
Galli exigentur finibus  
Partis avorum audacia?  
Rasum monachi sinciput  
In liberum inquireret caput  
Hispanica ferocia?

## XXVIII.

An illa virtus corrui  
Quam totus orbis horruit  
In occidente et India?  
O millies præstat mori  
Quam Gallus hostis barbari  
Ferat superba tœdia.

## XXIX.

Henrice, jam te commove;  
Ipsos tumultus amove  
Qua tutior detur via;  
Nil asperum te detinet;  
Hiberna non nix attinet,  
Et nulla sunt tibi invia.

## XXX.

Te patruelles principes  
Atq; ut statim pugnam occupes,  
Movet dolens provincia;  
Habes bonarum partium  
Bironem et Altimontium,  
Mira duces prudentia.

## XXXI.

Post hæc triumphator redi  
Bellumque nobis expedi  
Solerte diligentia;  
Jam civitas ludos parat  
Tibique festa præparat  
Mirabili affluentia.



XXXII<sup>1</sup>.

Jamque omnis ordo te vocat  
Divumque numen invocat  
Pro pace cum victoria ;  
Ob ista vota nos , licet  
Legatus excommunicet,  
Major sequetur gloria.

## XXXIII.

In pace bos terras colet  
Et litigator, ut volet ,  
Recurrent ad prætoria ;  
Commercium instaurabitur,  
Mercator hospitabitur  
Per nota diversoria.

## XXXIV.

Henrice, victor hostium ,  
Reclude pacis ostium <sup>2</sup>,  
Include bella Martia;  
Rex magne, præstans robore,  
Tuo quieti tempore  
Concede nobis otia.

*Amen.*

*Canebat psaltes Sammartinius Augustæ Tu-  
ronum nonis Martiis CIO. IO. LXXXX.*

1. Impr. XXII.

2. Impr. hostium.

*Cleri Turonensis Hymnus alter post victoriam  
Ibriacam <sup>1</sup>.*

## I.

**H**enrice, regum maxime,  
Bellator invictissime,  
Cui dura cedunt omnia,  
Eversor ingens urbium,  
Cui nil latens, nil invium,  
Nulla et resistunt mœnia;

## II.

Pervenit ad nos cœlitus  
Fœlix tuæ pugnæ exitus  
Adversus arma immania,  
Quapropter exultavimus  
Et *Te Deum* cantavimus  
In organo et symphonia.

## III.

Audimus hic ut omnium  
Quæ gesta sunt ad Ibrium,  
Danda est tibi uni gloria,  
Dum vim tuorum contines  
Turmasque Iberas sustines  
Nutante adhuc victoria ;

1. Nous n'avons rien à dire ici sur la bataille d'Ivry.  
Il nous suffira de renvoyer au Père Lelong et au nouveau  
catalogue de l'histoire de France.

## IIII.

Ut insidens equo horrido,  
Cono coruscans candido,  
Per ordinum primordia  
Ibas, tuos exasperans,  
Pugnæ tenorem temperans  
Et velitum præludia.

## V.

Hinc inde dextra Contius,  
Lævaque Monpenseriis,  
Adstans feroce audacia;  
Uterque, regibus satius,  
Circumdabat tuum latus  
Mira agminum fiducia.

## VI.

Biro pater cum filio,  
Hic Nestori, hic Achilleo  
Pares, obibant munia;  
At fortis Altimontius  
Causam dedit qua promptius  
Victoriæ strata est via.

## VII.

Mox, instar atri turbinis  
Aut albicantis fulminis,  
Ruens in arma hostilia,  
Campos replesti sanguine,  
Hostes fuga et formidine,  
Nec obfuere hastilia.

## VIII.

Hic te premente cominus  
Vertere terga prolinus  
Hispania et Germania,  
Eques pedesque diffluit,  
Horæque momento effluit  
Tot hostium vesania.

## IX.

At dextra victrix fortiter  
Victis pepercit molliter,  
Sueta tibi clementia,  
Et persequente milite  
Verno et Medunta deditæ  
Tua fruuntur gratia.

## X.

Mirabilem o tuam fidem  
Pectusque permanens idem  
Inter tubas et prælia,  
Dum fortis, audax et vigil,  
Laboris invicti ut pugil,  
Ad pura tendis lilia!

## XI.

Nunc fas erit te agnoscere  
Regem patremque dicere,  
Re, nomine et potentia;  
Dabat tibi hoc jus sanguinis,  
Sed plurimum adfert luminis  
Virtutis hæc præstantia.

## XII.

Tandem serenasti polos,  
Istos Hiidalgos subdolos  
Longe fugans à Francia;  
Post hac, tuam clementiam  
Vel militum ferociam  
Fac sentiat Lutetia.

## XIII.

Hæc summa belli civici,  
Illinc furores publici  
Sumpsere prima exordia;  
Si fulmen huc tuum jasis,  
Et quid quid est vis conjicis,  
Restinxeris incendia.

## XIIII.

At nos habet major metus,  
Ne fiat in teipsum impetus  
Dum tam tui fit copia;  
Certa hæc tibi sit cautio  
Frater tuus, quem homuncio  
Dextra necavit impia.

## XV.

Erinnys illa claudicans,  
Pro dote regnum vindicans,  
Regina jam per somnia,  
Adhuc sacerdotes habet  
Quos excitat sicut lubet  
Aut quos emit pecunia.

## XVI.

Ordo vetus, funem gerens,  
Ægre illius cultri ferens  
Dominici præconia,  
Ut se quoque ad cælum ferat  
Et te tuis sic auferat,  
Tentabit audax omnia.

## XVII.

Si quid precando possumus,  
Attende ad ista, quæsumus,  
Sagace providentia,  
Atque a cucullatis cave  
Vel cum tibi dicent *Ave*  
Audace confidentia.

## XVIII.

Tutare vitam charius,  
Nec, miles ut gregarius,  
Pericula inter vilia  
Expone corpus obvium,  
Ne, te cadente, civium  
Cadant simul tot millia.

## XIX.

Heu, cogita tecum catus  
Qualis foret rerum status  
Tot regulorum insania!  
Te mortuo, regnum inclytum,  
In frustra mille dissitum,  
Parens foret colonia.

## XX.

Jam magna spes multos tenet,  
Nam non tibi pectus manet  
Cautes velut Marpesia <sup>1</sup>,  
Fore ut sine ullius metu,  
Sed spiritus sancti impetu,  
Decreta linques Bezia <sup>2</sup>.

## XXI.

Sed, si sit a Republica  
Ferantque fata Gallica  
Perstes ut in sententia,  
Quisquis rei sit terminus,  
Non obstat omnis quominus  
Præstetur observantia.

## XXII.

Nos christianis legibus  
Parere scimus regibus,  
Ut sacra mandant biblia;  
In principes sectæ Arriæ,  
Multum licet contrariæ,  
Exempla sunt fidelia.

## XXIII.

Quid pluribus nobis opus  
Si te sinente missæ opus  
Passim fit absque injuria,  
Si cuique adesse est liberum,

1. Ton cœur n'est pas dur comme les rochers de Paros.

2. Les décrets de Théodore de Bèze.

64 CLERI TURONENSIS HYMNI

Si nil novum, nil exterum,  
Nostra inficit mysteria?

XXIII.

Tu das sinisque largiter  
Ut curio solemniter  
Solito habeat compendia;  
Fas est vetustis vitibus  
Nefas malignis artibus  
Sacra occupare prædia.

XXV.

Quid plura præstet Unio?  
Nil tale jam quinquennio  
Dedere castra Guisia;  
Non arma, non hastas truces,  
Sed vota, jejuna et preces  
Fert militans ecclesia.

XXVI.

Ibunt tuæ res prospere  
Si nunc severe et aspere  
Monstra hæc domas nascentia;  
Hoc te penetret altius  
Nil principi nocentius  
Quam criminum indulgentia.

XXVII.

Dum mitiorem te geris  
Ex prælio bellum seris,  
Nec finem habent negotia;  
Æquando partes partibus,



Nascuntur hostes hostibus  
Qui parta turbent otia.

## XXVIII.

Te rege, prædones tremant,  
Pœnæ malos statim premant,  
Boni reportent præmia,  
Civis quietus dormiat  
Et pax labores finiat  
Quos bella dant deformia.

## XXIX.

Non est tibi mater tenax  
Fraterve turbarum ferax  
Non exoleti incuria,  
Non mens tributorum exigens  
Non dextra cuncta porrigens  
Quæ te opprimant penuria.

## XXX.

Faxit Deus rerum potens  
Ut spiritus sensim latens  
Tangat tibi precordia;  
Interque cives dissitos,  
Quos lex tibi dat subditos,  
Te rege, sit concordia.

## XXXI.

Tunc fata terminaveris  
Quibus diu promitteris  
Post bella tot civilia,  
Orbis monarcham destinet

66 CLERI TURONENSIS HYMNI.

Cum Cantaber Gallus canet  
Et vacca pascet lilia<sup>1</sup>.

*Amen.*

*Hæc canebat psaltes Sangatianus Augustæ  
Turonum IX. calen. apriles ann.*

CID. ID. LXXXX.

1. Pour comprendre ce que cette allusion a au premier abord d'énigmatique, il suffit de se souvenir que les armes de Bearn étoient d'or, à deux vaches de gueules accolées et clarinées d'azur.





*Deux Hymnes du clergé de Tours, l'une auparavant la bataille et l'autre après la victoire de Saint-André d'Ivry, au roy Henry III, roy de France et de Navarre, tournez du latin.*

#### AU LECTEUR.

**Q**uiconque d'une gaillardise  
N'a guerres, au nom de l'Eglise  
La Prose au duc de Maine fit,  
Certes il eut fort bonne grace,  
Et le premier rompit la glace  
Dont plusieurs ont fait bon profit.

Bien que les prestres de Touraine  
Ne soient en la science humaine  
Si grands clercs que ceux de Paris,  
Pourtant ils ne sont heretiques,  
Ni espagnols, ni frenetiques,  
Et de la Ligue ils sont gueris.


---

*Premier Hymne du clergé de Tours, devant  
la bataille d'Ivry, tourné du latin.*

Les vers sont tous iambiques de deux mesures  
et quatre pieds entiers <sup>1</sup>.

*Hymne.*

I.

 hantons Henry notre grand prin-  
Tout le clergé de la province [ce ;  
Chante son nom de banc en banc ;  
Prions que la paix il apporte,  
Afin que les trois lys qu'il porte  
Ne soient plus entachez de sang.

II.

D'être roi il est le plus digne,  
Comme aîné de la mâle ligne  
Qui se rapporte à saint Louis ;  
C'est lui que devons reconnoître  
Pour notre père, pour notre maître,  
Né en notre propre pays.

III.

Après les horribles allarmes  
Et l'effroyable son des armes,  
Retourné vainqueur des assauts,  
Parmi le sang et le carnage,  
Il ne meprisera l'hommage  
Que lui font ses humbles vassaux.

1. Il est bizarre qu'on ne se soit pas aperçu de l'inutilité de traduire ici la phrase latine.

## IV.

Meure donc , meure donc la Ligue !  
Meure cette lorraine brigade  
Qui epuisoit tous nos moyens ,  
Puisque la charité chrétienne  
Et la prud'homie ancienne  
Renait entre les citoyens !

## V.

Plus ne faut que le duc du Maine  
Les etrangers en France amaine,  
Pour accroistre encor nos malheurs.  
Ce qu'il dit faire pour l'Eglise  
N'est qu'un manteau dont il deguise  
Les saffraniers et les voleurs.

## VI.

Nous sçavons bien de quelle sorte  
En son armée il se comporte ,  
Quand il souffre publiquement  
Manger de la chair en caresme,  
Faire la cène et le baptesme  
Et prêcher huguenotement.

## VII.

Pourvu qu'à son but il parvienne ,  
Peu lui chault que la foi devienne ;  
La messe est tout son dernier soin,  
Pour parvenir à la couronne,  
Il etranglera la Sorbonne,  
Voire le pape en un besoin.

## VIII.

Il nous fut aisé de comprendre  
A quoi l'Union vouloit tendre,  
Lorsque nos fauxbourgs furent pris.  
Qui croiroit qu'un soldat de France  
Dans le pays de sa naissance  
Si vilain cas eût entrepris ?

## IX.

Des temples les portes rompues,  
Filles et femmes corrompues  
Aux yeux des pères desolez,  
Les chevaux au chœur de l'église,  
La croix et la chasuble prise  
Et les prestres pris et volez.

## X.

Ils eussent bien fait davantage  
Si ce prince de grand courage  
N'eust volé à nostre secours  
Pour delivrer le roi son frère,  
A qui la fortune prospère  
Ne donnoit un si heureux cours.

## XI.

Pauvre roi , tu fis une faute  
Quand ta devotion peu caute  
A Blois te rendit trop humain ;  
Tu devois toute cette race,  
Insupportable en son audace,  
Achever d'une même main.

## XII.

Nous en tenons l'ainé de Guise,  
 Jeune d'ans<sup>1</sup>, mais plein de faintise  
 Et déjà bouffi de fierté;  
 Toujours le fils au père semble;  
 Si on les eût noyez ensemble,  
 O quel bien ce nous eût été !

## XIII.

A Loches un pourceau<sup>2</sup> repose  
 Qui de graisse a la bouche close,  
 Semblant n'avoir soin que de soi;  
 Toutesfois, entre les bouteilles,  
 Quelques fois il conte merveilles,  
 Disputant qui doit être roi.

## XIV.

Vous, duc de Mercure<sup>3</sup> et d'Aumale<sup>4</sup>,

1. Charles de Lorraine étoit né le 20 août 1571; il mourut le 30 septembre 1640.

2. Charles, duc d'Elbeuf, petit-fils de Claude de Guise, né en 1556 et mort en 1605, fut arrêté à l'issue des Etats de Blois et conduit à Loches, où il resta sous la garde du duc d'Epemon, qui en étoit gouverneur, jusqu'en 1561. Il passoit pour aimer fort la bonne chair, et les satiristes du temps ne se sont pas fait faute d'en parler.

3. Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, né le 9 septembre 1558, mort à Nuremberg le 19 fév. 1602. Louise de Lorraine, femme de Henri III, étoit sa sœur du premier lit.

4. Charles de Lorraine, duc d'Aumale, né le 25 janvier 1555, mort à Bruxelles en 1631.

Qui de cette grandeur royalle  
 Avez aussi le cœur espoint,  
 Si le morceau si doux vous semble,  
 A tant de roitelets ensemble  
 Six Frances ne suffiroient point,

## XV.

Mais le cardinal sans malice  
 A Fontenai fait la police,  
 Roi contre son intention<sup>1</sup>,  
 Cependant que le duc de Maine,  
 Gros et gras et la pance plaine,  
 Se perd en son ambition,

## XVI.

Le neveu, cardinal et prince,  
 Qui gouverne notre province<sup>2</sup>,  
 Se sçait mieux tenir en son rang;  
 Quelque chose qu'on puisse faire,

1. Le cardinal de Bourbon, nommé roi de France de par la grâce du duc de Mayenne, étoit prisonnier, d'abord à Tours, et ensuite à Fontenai-le-Comte, en Poitou, depuis l'assassinat des Guises, à la suite duquel Henri III avoit cru devoir s'assurer de sa personne. Il mourut à Fontenai, et toujours prisonnier, le 9 mai 1590. ce qui prouveroit que ce premier hymne a été écrit pendant sa vie, et, par là, qu'il est bien antérieur au second.

2. Charles, fils de Louis I<sup>er</sup>, prince de Condé, et de sa première femme Eléonore de Roye, cardinal en 1583 avec le titre de cardinal de Vendôme, étoit bien en effet neveu du cardinal de Bourbon, nommé dans la strophe précédente, et à sa mort, en 1590, il prit le titre de cardinal de Bourbon; il étoit d'ailleurs grand partisan



Au monde l'église il préfère,  
Et soutient l'honneur de son sang.

## XVII.

Maints grands prelatz sçavans et sages  
Et maints autres grands personnages  
Auprès de lui nous ont resté.  
Dejà le Parlement commence  
A retablir l'honneur de France  
Et son antique majesté.

## XVIII.

De Harlay, president très digne,  
De la mort mepriseur insigne,  
Sorti n'a guères de prison <sup>1</sup>,  
Comme un nouveau Caton tempère,  
Tout ainsi que faisoit son père,  
La rigueur avec la raison.

## XIX.

Ici le tout sçavant d'Espaisse <sup>2</sup>,

de Henri IV, puisque c'est entre ses mains que celui-ci fit son abjuration. (*Gallia Purpurata*, de Pierre Frizon, Paris, Le Moine, 1638, in-fol., p. 651-3). Mais je ne sais comment on peut dire de lui qu'il gouvernoit la province de Touraine.

1. Achille de Harlay, qui, mis à la Bastille le 16 janvier 1589, n'en sortit que quelques jours après la mort de Henri III, et encore au prix d'une rançon de 10,000 écus.

2. Il ne faut pas voir ici le fameux jurisconsulte Antoine Despeisses, qui ne naquit qu'en 1594, mais M. D'Espesses, l'avocat général du Parlement de Paris.

De qui la vertu ne s'abaisse  
 Pour crainte des seditieux,  
 Montre en ses arrêts sa constance,  
 Desquels La Guesle <sup>1</sup> fait instance  
 Contre les desseins factieux.

## XX.

Ce Poitevin, plein d'avarice,  
 Plus droit au gain qu'à la justice,  
 Ne corrompt point notre cité ;  
 Il fait à Paris ses affaires,  
 Où il a publié n'a guères  
 Maints edits pleins de vanité.

## XXI.

Près de nous, au château d'Amboise,  
 Nully<sup>2</sup>, plein de fiel et de noise,

1. Le président de la Guesle fut celui qui présenta Jacques Clément à Henri III, et qui, après le coup, lui envoya un coup d'épée. Les deux choses furent interprétées contre lui, comme on peut voir dans l'art. 13 des remarques sur la *Ménippée* de l'édition de Ratisbonne, t. 2, p. 461. Il y a dans l'édition du journal de Henri III, 1720, t. 1, p. 124-31, une lettre de La Guesle lui-même sur cet événement.

2. Etienne de Nully ou de Nuilly étoit premier président à la Cour des aides depuis la Saint-Barthélemy (Cf. une note de la *Ménippée* de Ratisbonne, t. 2, 133-34). Dans la *Remontrance* de Jean Gosselin sur la bibliothèque du Roi, publiée par M. Fournier dans ses *Variétés littéraires*, t. 1, p. 2, il est question de la façon dont il força les portes de la bibliothèque et dont il s'empara d'une partie des livres.

Fait un étroit et long séjour  
 Au même lieu où l'Espinace,  
 Archevesque de la Primace  
 Avec sa sœur faisoit l'amour<sup>1</sup>.

## X XII.

Nous n'avons point ici ces pestes  
 De Pigenat<sup>2</sup> et de L'Incestes<sup>3</sup>  
 Et de Feuillantins<sup>4</sup> furieux.  
 Ici Boucher<sup>5</sup>, ce borgne infâme,  
 Tout yvre et tout saoul, ne declamé  
 Ses libelles injurieux.

1. Epinac, archevêque de Lyon, et par conséquent primat des Gaules, fut arrêté aux Etats de Blois et enfermé au château d'Amboise.

2. François Pigenat étoit curé de Notre Dame-des-Champs. (Cf. notre tome 2, p. 304.) Son frère, Odon Pigenat, provincial des jésuites, n'étoit pas moins ligueur que lui.

3. Lincestre, Vincestre, ou mieux Guincestre, qui est la façon dont il signoit, dut la cure de Saint-Gervais à sa *liguerie*. Cf. une note de la Menippée, t. 1, p. 55.

4. Allusion au père Bernard de Montgaillard, connu sous le nom du Petit-Feuillant. *Ibidem*, p. 57-67.

5. Jean Boucher, docteur de Sorbonne et curé de Saint-Benoît. Il ne mourut qu'en 1646, à Tournai, où il vivoit depuis 1594, date de son départ de France. *Ibid.*, p. 49-55. On se souvenoit si bien de sa haine contre la France que, sous Louis XIII, on lui attribua le fameux libelle : *Admonitio ad regem Ludovicum XIII*, d'une façon tellement positive qu'il fut forcé d'en faire un désaveu public. Cf. Labitte, *Démocratie de la ligue*, p. 258, et la curieuse thèse latine de M. Gustave Hubault, *De politicis in Richelium latina lingua libellis*, Paris, 1856, in-8, p. 46.

## XXIII.

Roland<sup>1</sup> y perdrait son escrime,  
 Et La Chapelle<sup>2</sup>, qui s'estime  
 Cauteleux et fin harangueur,  
 Avec les seize coupe-gorges  
 Qui, comme des soufflets aux forges,  
 Allument le peuple ligueur.

## XXIV.

Ici on ne voit par la rue  
 Ni Bussy Le Clerc<sup>3</sup> ni La Rue<sup>4</sup>  
 Pour outrager les gens de bien,  
 Ni Louchart<sup>5</sup>, ni La Mortelière<sup>6</sup>,

1. Roland l'aîné, échevin et fort dans les bonnes grâces du duc de Mayenne, et son frère, qui étoit élu, furent tous deux compris, en 1594, dans la liste des ligueurs endurcis que Henri IV renvoya de Paris.

2. La Chapelle-Marteau, prévôt des marchands.

3. D'abord tireur d'armes, puis procureur au Parlement, l'un des seize, et de plus gouverneur de la Bastille jusqu'en 1591. Il ne s'appeloit d'abord que Jean Le Clerc; mais il prit le nom de Bussi, pour rappeler celui de Bussi d'Amboise. (*Ménippée*, t. 2, p. 102-5.)

4. Tailleur d'habits et émissaire des seize. (*Ibid.*, p. 70-322.)

5. Anselme Louchard, l'un des seize, que le duc de Mayenne fit pendre avec trois autres, le 15 décembre 1591, pour avoir écrit directement au roi d'Espagne, pour lui demander un roi de sa main. (*Ibidem*, p. 93-96.)

6. La Morlière, d'abord notaire, puis l'un des seize, et lieutenant criminel de robe courte. (*Ibid.*, p. 205-321.)

Ni Crucé<sup>1</sup>, ni telle manière  
De pendants qui ne valent rien.

## XXV.

Que diroit-on du roi d'Espagne<sup>2</sup>,  
Qui de telles gens s'accompagne,  
Et par eux la France pretend ?  
Qu'en peut penser le Duc son gendre<sup>3</sup>,  
Et cette fille à l'honneur tendre,  
Fille que le père aime tant.

## XXVI.

Quoi ! nous souffrirons qu'un Marrane  
Soit de l'église gallicane  
Protecteur et chef volontiers !  
Nous entendons trop ses cautelles :  
Il veut guérir des escrouelles  
Qui abondent en ses quartiers<sup>4</sup>.

## XXVII.

Faut-il qu'une payenne race  
A coups d'etrivières nous chasse  
Hors de nostre possession,  
Ainsi qu'il a fait dom Anthoine<sup>5</sup> ?

1. Procureur et capitaine en l'Université. (*Ibid.*, p. 188.)

2. Philippe II.

3. Charles Emmanuel, duc de Savoie, qui avoit épousé, en 1585, Catherine, fille d'Elisabeth de France, la troisième femme de Philippe II.

4. Comme le roi de France passoit pour avoir la vertu de guérir les écrouelles, le roi d'Espagne, devenant roi de France, devoit compter sur cette prérogative.

5. Dom Anthoine, prieur de Crato. La politique de la

Voudroit-il qu'un orgueilleux moine  
Nous mist à l'inquisition ?

## XXVIII.

Mourons, mourons de mort cruelle,  
Plustost qu'endurer force telle  
D'un vieillaque rempli de vent ;  
La noblesse n'est pas esteinte  
Qui parut en la terre sainte  
Du ponant jusques au levant.

## XXIX.

Emeu-toi , grand roi capitaine ;  
Delivre-nous de cette peine  
Par le plus droit et seur chemin ;  
Puisqu'un grand hiver ne t'arreste,  
Rien ne bornera ta conquête  
Que le ciel, qui n'a point de fin.

## XXX.

Tu as près de toi tous les princes,  
Et la pitié de tes provinces

France et de l'Angleterre se donna l'air de soutenir ses prétentions à la couronne de Portugal , mais seulement dans la mesure nécessaire pour entretenir les inquiétudes de Philippe II, sans jamais penser à donner au prétendant des secours assez efficaces pour que les espérances qu'on lui faisoit concevoir ne fussent pas toujours déçues. Le livre publié par M. Ed. Fournier en 1851, *Un prétendant portugais au XVI<sup>e</sup> siècle*, est consacré à l'histoire de ce curieux personnage, qui mourut enfin à Paris en 1595, et fut enterré aux Célestins , laissant deux fils, dont les prétentions furent aussi malheureuses que les siennes.

A venir aux mains te semond ;  
Tu as, pour te faire assistance,  
Deux vaillans marechaux de France,  
Messieurs de Biron et d'Aumont.

## XXXI.

Puis, après une grand' victoire,  
Couvert de lauriers et de gloire,  
En triomphe revien nous voir ;  
Dejà nostre ville se pare  
Et mil et mil trophées prepare  
Pour dignement te recevoir.

## XXXII.

Le peuple prie Dieu sans cesse ;  
Les prestres célèbrent la messe  
Pour te rendre victorieux ;  
Si pour ceste prière unie  
Le legat nous excommunie ,  
Nous en serons plus glorieux.

## XXXIII.

Quand tu auras fini la guerre,  
Le bœuf ira fendre la terre,  
Le marchand ira voyager,  
L'artisan ouvrira boutique,  
Le procureur aura pratique  
A chaque tour de messenger.

## XXXIV.

O Henry, prince des gens d'armes,  
Fay pendre aux rasteliers les armes,



Donne la paix en ta saison :  
 Fay, durant ton règne paisible,  
 Qu'aux gens de bien il soit loisible  
 Vivre en repos en leur maison.

*Amen.*

*Le choriste Saint-Martin chanloit cet hymne  
 à Tours le xvii. mars cld.[ld.]lxxxx*

---

*Second Hymne du clergé de Tours,  
 après la victoire d'Ivry.*

I.

**H**enry, premier roi de la terre,  
 Invincible chef à la guerre,  
 A qui rien ne peut résister,  
 Preneur de villes admirable,  
 Contre qui nul fort n'est tenable  
 Et nul mur ne peut subsister.

II.

Au bruit de ta belle victoire,  
 Pleine de bonheur et de gloire,  
 Tel aise nous avons senti  
 Que de nous et nos voisins proches  
 Les voix, les orgues et les cloches  
 Jusques au ciel ont retenti.

III.

On nous conte ici par merveille  
 Qu'à ta vaillance non pareille



L'honneur de la victoire est dû,  
Et que toi seul soustins la charge  
Qui déjà repoussoit au large  
Ton bataillon presque perdu ;

## IV.

Que toi seul au champ de bataille,  
Sur un coursier de riche taille,  
Ombragé d'un panache blanc,  
A tes gens haulsant le courage,  
Non apprentif à tel usage,  
Ordonnois à chacun son rang ;

## V.

Que deux grands princes de ta race,  
S'avancant d'une brave audace,  
Tenøient ferme à tes deux costez,  
Et que leur force avec toi jointe  
Plus vivement soutint la pointe  
Des Espagnols epouvantez ;

## VI.

Que Biron, marechal de France,  
Et son fils, d'une grant prudence,  
Conduisoient l'œuvre auprès de toi ;  
Mais [que] d'Aumont, vaillant et sage,  
Le premier ouvrit le passage  
Pour te faire vainqueur et roi ;

## VII.

Puis, te meslant parmi la presse,  
Dedans la foule plus epaisse,

Comme un foudre qu'on voit venir,  
Tu fus premier cause sans doute  
Que tout leur gros se mit en route<sup>1</sup>,  
Ne pouvant tes coups soutenir;

## VIII.

Qu'ayant par ta force et conduite  
Réduit tes ennemis en fuite  
En moins d'une heure le matin  
Et défait leur infanterie,  
Et gagné leur artillerie,  
Et mis leur bagage au butin,

## IX.

Toutefois ton cœur debonnaire  
Montre sa clémence ordinaire,  
Prenant les vaincus à merci,  
Et, poursuivant jusques à Mante  
Ta victoire bien peu sanglante,  
Tu pris Vermont et Mante aussi.

## X.

O que tu nous es admirable,  
Grand roi, toujours à toi semblable,  
Sans cesse aux hazards travaillant,  
Indomptable entre tant de peines,  
Pour avoir les fleurs de lys pleines<sup>2</sup>,  
Tousjours veillant, tousjours vaillant.

1. En déroute.

2. Ses armes de famille étoient de France à la bande de gueules, qui est Bourbon.

## XI.

Enfin il te faut reconnoître  
Pour roi legitime et pour maître,  
Roi tout à fait de ce coup-ci :  
L'aïnesse de la mâle ligne  
T'en rendoit assez le plus digne,  
Mais ta vaillance y sert aussi.

## XII.

Tu as calmé toutes les vagues  
En chassant bien loin ces hydalgues,  
De nos sœurs destinez maris.  
Maintenant avance tes armes  
Et la chaleur de tes gens d'armes  
Jusques aux portes de Paris.

## XIII.

C'est la source et la pepinière,  
C'est la retraite et la tanière  
Des plus seditieux voleurs ;  
C'est le sommaire de la guerre,  
C'est où doit tomber le tonnerre  
Pour mettre fin à nos malheurs.

## XIV.

Une crainte nous donne peine  
Que sur ta vie on entreprenne  
Et que par dol nous sois osté ;  
Ton frère donc te face sage ,  
Qu'un petit moine plein de rage  
Traîtreusement a sagmenté.

## XV.

De France l'Erine boiteuse <sup>1</sup>,  
 D'un sceptre dotal convoiteuse,  
 Qui se pense roine en songeant,  
 Tient tousjours des prestres à poste <sup>2</sup>  
 Que par voluptez elle accoste,  
 Ou qu'elle corrompt par argent.

## XVI.

Les cordeliers, toujours en pique  
 Contre l'ordre Saint-Dominique,  
 Jaloux de ce couteau fatal <sup>3</sup>,  
 S'efforceront, en quelque sorte,  
 Pour faire un acte qui apporte  
 A la France encor plus de mal.

## XVII.

Quel songe, quel cahos etrange,  
 Quel desordre et cruel melange,  
 Toi mourant, par tout adviendrait !  
 La France, en cent pièces tirée,

1. La fameuse duchesse de Montpensier, qui étoit boiteuse. Cf. une note de la *Prosa cleri Parisiensis*, t. 2, p. 311. On faisoit allusion à cette infirmité jusque sur les titres, comme dans celui-ci : *Lettre d'un gentilhomme françois à dame Jaquette Clement, princesse boiteuse de la Ligue, de Saint-Denis en France, le 25 d'août 1590.* — Sur le mot *Erine*, la réimpression du Recueil A-Z met en note *Furie*. Toutes les autres notes sont de ce genre, et c'est la seule pièce qui soit annotée.

2. Imp. : apostes. — 3. Le couteau de Jacques Clément.

Par cent roitelets déchirée,  
Son nom à peine retiendrait.

## XVIII.

Tu te mets aux harquebuzades,  
Aux brèches et aux escalades,  
Comme les simples soldats font ;  
Songe qu'en te perdant , sans doute  
Tu perds, avec la France toute,  
Tous ceux qui serviteurs te sont.

## XIX.

Si nos vœux peuvent quelque chose,  
Que ta Majesté se compose  
Avec moins de facilité ;  
Mais surtout garde-toi des moines :  
Il n'y a pas gens plus ydoines  
A faire une mechanceté.

## XX.

Beaucoup de gens ont esperance  
Qu'après avoir réduit la France  
Sous une meilleure union ,  
Sans nulle force et sans contrainte,  
Mais de la seule grace sainte,  
Tu lairras ton opinion.

## XXI.

Toutesfois , si tant il importe,  
Et le destin de France porte  
Que tu y demeures constant,  
Quelques cours que tu pourras prendre,

Nous ne lairons pas de te rendre  
Toute obéissance pourtant.

## XXII.

Instruits par la Bible ancienne  
Et nourris sous la loi chretienne,  
Aux rois nous devons corps et biens ;  
Même la catholique Eglise  
S'est toujours humblement soumise  
Au joug des princes Arriens.

## XXIII.

Que nous faut-il , puisqu'on nous laisse  
En liberté chanter la messe  
Et tout le service amplement ?  
Un chacun qui veut y assiste,  
Et personne ne nous resiste  
En portant le Saint-Sacrement <sup>1</sup>.

## XXIV.

Nous jouissons de nos prébendes,  
De nos baise-mains <sup>2</sup> et offrandes ;

1. Le refus des protestants de se découvrir devant le saint Sacrement étoit , au XVI<sup>e</sup> siècle , une des grandes occasions de querelles et de désordres graves. Mais de toute la tolérance exprimée dans les strophes précédentes il faut conclure que les auteurs de ces pièces ne sont ni un chantre de Saint-Martin , ni un chantre de Saint-Gatien. Pas un prêtre au XVI<sup>e</sup> siècle ne pouvoit ni dire ni même avoir cette indifférence raisonnable. Un politique seul en étoit capable.

2. Anciennement, le prêtre faisoit baiser sa main sim-

Nul n'empêche nos revenus ;  
 Les edits de ta sauve-garde ,  
 En ce que l'Eglise regarde ,  
 Sont saintement entretenus.

## XXV.

Tout au contraire par la Ligue  
 Nous n'avons que peine et fatigue  
 Et que ruine en nos maisons ;  
 Les armes ecclesiastiques  
 Ne sont d'arquebuses et de piques,  
 Mais sont de jeûnes et d'oraisons.

## XXVI.

Si tu veux que Dieu te benisse,  
 Fais autoriser ta justice  
 Avec plus de severité ;  
 C'est un secret de monarchie,  
 Qui se rompt quand elle est flechie  
 Par la moiteur d'impunité.

plement aux gens qui alloient à l'offrande, ce que l'on appeloit, au XIII<sup>e</sup> siècle, offrir la main. Voyez les miracles de saint Louis à la suite du Joinville nouveau. (Note du Recueil A-Z.)— Voici le passage : « Et quant ele venoit à l'eglise pour offrir à la main de son prestre en tens que l'on offroit, il n'aparoit pas que ele véist sa main pour besier la, si com il est acostumé, ainçois tastoit ausi come suélent fère autres avugles pour ce que ele trovast la main du prestre ; més quant li prestres véoit ce, il li tendoit la main en estendant son braz jusques à sa bouche. » (Miracles de saint Louis, à la suite du Joinville de 1761, in-fol., p. 495.)

## XXVII.

Affectant par trop de clemence,  
 Tu entretiens la guerre en France,  
 Et n'en verras jamais le bout ;  
 Tes sujets à toi se comparent ,  
 Et, leur pardonnant, ils preparent  
 Nouveaux moyens pour troubler tout.

## XXVIII.

Il faut que sous ton heureux règne  
 Le mechant à t'offenser craigne  
 Et le bon soit recompensé,  
 Que le citoyen ait relâche,  
 Et de la garnison qui fâche  
 Que nul ne soit plus offensé<sup>1</sup>.

## XXIX.

Tu n'as point d'importune mère,  
 Tu n'as point de turbulent frère,  
 Ni de mignons auprès de toi ;  
 Tu n'es pas amateur de daces<sup>2</sup> ;

1. Cette nécessité de loger les gens de guerre étoit une des plus dures souffrances de ces temps. Dans ses curieux mémoires, M<sup>me</sup> de la Guette nous montre au vif ce qu'elle étoit encore au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.

2. Faut-il voir dans Daces un équivalent des mignons, parceque la Dacie étant habitée par les Bulgares, on a pu faire de Daces le synonyme de Bulgares, bientôt changés en bougres dans le langage populaire ? Faut-il y voir seulement le sens de taxe, d'impôt, du latin *datio*, donné à ce mot par Nicot, Cotgrave, Furetière et Richelieu ? Je pencherois pour le dernier.



Aussi ne fais-tu dons ni graces  
Que tu ne sçaches bien pourquoi.

## XXX.

Dieu veuille que cette victoire  
Face la paix avec la gloire,  
Et qu'avec les mieux avisez,  
Toi regnant, ton peuple s'accorde,  
Chassant cette horrible discorde  
Qui tient tes sujets divisez.

## XXXI.

Lors en toi seront terminées  
Toutes les vieilles destinées  
Qui te designent par ces vers :  
*Quand sur les vaches bearnaises  
Naîtront les fleurs de lys françoises,  
Un grand nez vaincra l'univers.*

*Amen.*

*Le chantre S. Gatian chantoit cet hymne à Tours  
le xxiiii mars clc. [lc] lxxxx.*

---



*S'ensuyt le traicté de la paix faicte et jurée  
et promise à tout jamais entre le Très Cres-  
tien Roy de France Loys, douziesme de ce  
nom, et la Illustrissime Seigneurie de Ve-  
nise, cryée et publiée à Paris le vendredy  
troisiesme jour de juing mil cinq cens et  
treze, avec une belle Ballade et le Regrect  
que faict un Angloys de millort Havart<sup>1</sup>.*

**B**onne, vraye, seure et loyalle paix,  
amytié, confederation, ligue et al-  
liance est faicte, conclute et jurée en-  
tre le très crestien Roy de France,  
nostre souverain seigneur, Loys, douziesme de ce  
nom, duc de Millan, seigneur de Gennes, et la

1. In-8 gothique de 4 feuillets, de 20 lignes à la page. Au titre un bois de deux hommes debout près d'un coffre-fort ouvert; au dernier verso le bois, si souvent signalé dans les indications bibliographiques de ce recueil, de l'homme en manteau à manches parlant à des soldats armés et rangés en bataille.

## S'ENSUYT LE TRAICTÉ DE LA PAIX. 91

illustrissime Seigneurie de Venise, pour eulx et leurs successeurs, de l'une partie et de l'autre, perpetuellement et à jamais, à l'honneur et service de Dieu nostre createur, bien desdictes parties et de leurs estatz, repos, union et tranquillité de la chose publique et à la chrestienté. Et est en la dicte ligue, confederation et alliance expressement reservé lieu très honorable à nostre très saint Père le pape Léon, dixiesme de ce nom, pour la devotion et observance que toutes les deux parties ont à Sa Sainteté et au saint Siège apostol[i]cque <sup>1</sup>.

Et vive le Roy et saint Marc !

---

**L**'an de grace mil cinq cens et treze, et le vendredy troysiesme jour de juing, fut cryée et publiée la paix, à cry publique et à son de trompe, en la bonne ville, cité et Université de Paris, de par messire Jehan de Fontanet, seigneur Daulhac <sup>2</sup>, conseiller, chambellam et prevost de l'hostel du Roy

1. On trouve le texte même du traité dans l'Histoire de Louis XII, etc., mise en lumière par Théodore Godefroy; Paris, 1615, in-4, p. 384-93. Il est daté de Blois, le 23 mars, et n'a pas été recueilli dans la grande collection du corps diplomatique de Dumont.

2. Sans doute Aulhat (Puy-de-Dôme), à 2 lieues d'Issoire.

nostre sire. Et estoient en icelle ville le Roy nostre sire, la Royne, monseigneur le Daulphin <sup>1</sup>, et plusieurs princes du noble sang royal, tant pers <sup>2</sup> de France que ducz, contes, prelatz, barons, chevaliers et gentilzhommes; et fut faicte ladicte publication à grant triumphe et solennité au pallays Royal du Roy nostre sire <sup>3</sup>, sur la pierre de marbre <sup>4</sup>, et par les carrefours et lieux accoustumez à faire crys et publ[i]cation en ladicte ville, et le soir furent faictz feuz de joye par toute ladicte ville, où petis et grans desmenoyent grant joye, en chantant :

Vive saint Marc, saint Denis,  
Et le très crestien Roy Loys.

1. François Ier.

2. Imp. père.

3. Non pas les Tournelles, mais le Palais de Justice.

4. Guillebert de Metz, dans sa Description de Paris, est le seul qui nous apprenne que la fameuse table de marbre étoit de neuf pièces. (Ed. de M. Le Roux de Lincy; Paris, Aubry, 1855, p. 53.) En 1618 elle fut, par la violence du feu, réduite en petits morceaux, et ne fut pas remplacée. Cf. la pièce sur l'incendie du palais, dans les *Variétés littéraires* de M. Fournier, t. 2, p. 161.

*S'ensuyt la Balade<sup>1</sup>.*

**L'**an de grace mil cinq cens et treze,  
 Le III jour du mois de juing,  
 A Paris chascun fut bien aise :  
 De tous quartiers, de près et loing,  
 La paix publiée en chascun coing  
 Fut par ung heraulx du roy Loys;  
 Tout le monde en est hors de soing,  
 Petis et grans en sont resjouys.

Nostre saint père le pape Leon  
 Et le très crestien roy de France  
 Sont en bonne paix et union;  
 Les Veniciens et leur alliance,  
 Dieu vueille par sa grant puissance,  
 Les préserver de leurs ennemys;  
 Prions la dame de clemence,  
 Saint Pierre, saint Marc et saint Denys<sup>2</sup>.

Ledit saint pape, qui, selon la loy,  
 Doit mettre paix où est discorde,  
 A voulu, pour l'honneur de la foy,  
 Au roy Loys avoir concorde,

1. Elle est certainement d'un vrai poète populaire, car les vers faux y abondent.

2. Saint Pierre est là pour l'Eglise, saint Marc pour les Vénitiens et saint Denis pour la France; mais il est curieux que la victoire de Prégent, dont il sera question dans la dernière strophe, ait eu lieu précisément le jour de Saint-Marc (25 avril).

Aussi retirer à sa corde  
 Plusieurs princes et les Venitiens ;  
 Il est plain de misericorde  
 Et ne veult que guerre aux mescreans.

Le Roy si est prince et maistre,  
 Et par sus tous les roys crestiens ;  
 Là bas en ce mont terrestre  
 Dieu si l'a commis son lieutenant  
 Pour estre sur le peuple régent  
 Et le deffendre des ennemys ;  
 Chascun dit : Vive le roy Loys <sup>1</sup>!

La seigneurie de Venise ;  
 Leurs prochains voisins et alliez ,  
 Sont maintenant par bonne guise  
 Avec Rommains et François ralliez ;  
 Mais aucuns traistres desvoyez  
 Seront par les dessus dictz pugniz  
 Par grant puissance dannés , tuez  
 Ou noyez , chantant *De profundis*.

Or, Anglois pervers et maulditz ,  
 Esveillé avez le chat qui dort  
 De faire guerre au roy Loys ;  
 Arrivez estes à mauvais port ;  
 Pregent <sup>2</sup>, sur la mer puissant et fort ,  
 Vous a monstre son personnage ,  
 Vostre admiral il a mis à mort ;  
 En fin n'aurés pas l'avantage.

1. Il manque un vers à cette strophe.

2. Je parlerai de Prégent et de milord Havart dans une note spéciale à la suite des deux ballades.

*Ballade en manière de deploration que fait  
ung Angloys sur la mort de milort Havart*<sup>1</sup>.

**P**lory, plory, plory, d' par tout dyabl,  
Plory binfort; veny goutte à vos yeulx;  
Tout Angleter plory, point n'a ti fable,  
Car, by saint Georg, tout l'a ty malheu-  
Ha, King Henry, fa ty bin le piteux, [reux.  
Car ton morel où ton fians avy<sup>2</sup>,  
Milort Havart, capitain courageux,  
Il fout mouru : velà faict de son vy.

Com ly chaval capy<sup>3</sup> de son establ,  
En dyablery, tant il esty foureux<sup>4</sup>,  
Il sailly hors de son grant barcq notabl,  
Bouty dedens ung galet<sup>5</sup> tout erreux<sup>6</sup>;  
Il cuydery fary de l'outrageux  
Et gaigny tout, mais sa mestre trouvy;  
Car, by my fé<sup>7</sup>, pour la trestous ses jeux,  
Il fout mouru : velà faict de son vy.

Il cuydy bien qui fout insuperabl  
Quant il preny la plus cheval rongneulx

1. Imp. Haurat. Toute la ballade est écrite en françois baragouiné à l'angloise. Sous ce rapport il est curieux de la rapprocher des ballades en langage écossois qui se trouvent dans le Jardin de plaisance et fleur de rhétorique.

2. Où tu avois ta confiance.

3. Echappé. — 4. Peut-être pour furieux.

4. Une galère; *galet* pour *galée*.

5. Du premier coup, très vite, de grant arre.

6. Par ma foi, *by my faith*.

Dens son gallet , affin que tout acabl  
 Et que hapy Pistrigon <sup>1</sup> vertueux ,  
 Au galiack <sup>2</sup> tout sailly comme preux  
 Et batailly, bi God , bin fort hardy ;  
 Mais tout frelor <sup>3</sup>, et Havart , semidieux <sup>4</sup>,  
 Il fout mouru : c'est y faict de son vy.

*Envoy.*

Prince Henry, tu n'a ty point joyeux ,  
 Je savré bin que tu arragery ;  
 Pry por son am , car tu ne sçaurez mieux ;  
 Il fout mouru : velà faict de son vy.

*Explicit.*

1. Je ne vois pas pour quoi ce mot peut être, à moins qu'il ne soit pour *Prégent*.

2. Il veut dire soit la galère, la galiasse, soit peut-être le gaillard, nom d'une partie d'un vaisseau.

3. Tout est perdu, de l'allemand *verloren*. Sa présence dans notre ballade montre que, lorsqu'on s'en est servi dans la fameuse chanson de Jannequin sur la bataille de Marignan (Le Roux de Lincy, *Chants historiques français*, I, 67), le mot étoit déjà populaire. Au 17<sup>e</sup> siècle, ou en avoit fait un substantif injurieux :

Allez , petite frelaure ,  
 Cajoller la Beaussant.

(Tallemand, éd. de M. Paulin Paris, t. 5, p. 354.)

4. L'origine de ce juron, bientôt corrompu en un seul mot, est la phrase *se m'aist Dieux*, si Dieu m'aide.



Prégent de Bidoux, gentilhomme gascon et chevalier de Rhodes, est l'un des plus vaillants capitaines de mer que la France ait eus à cette époque. M. Jal lui a consacré, dans sa belle étude historique sur la perte du vaisseau *Marie-la-Cordelière* (*Annales maritimes*, numéro de décembre 1844; tiré à part, 1845, in-8 de 80 pages), une longue note (p. 55-58) où il a rassemblé sur lui tous les témoignages de Jean d'Auton, de Belcarius, de Bosio dans l'*Istoria della sacra religione*, de Baudouin dans l'*Histoire de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem*. Nous y renvoyons le lecteur, en remarquant que ces témoignages vont de 1501 à 1528, et que Prégent paroît être mort à Nice, à l'âge de soixante ans, des suites d'une dernière blessure. Nous n'avons à parler ici que de son combat avec l'amiral anglois. On en a beaucoup parlé, mais souvent avec des confusions, soit en ne faisant qu'un de ce combat avec celui où perit *la Cordelière*, soit en faisant figurer à ce dernier combat, qui est postérieur de quatre mois, l'amiral anglois tué dans l'affaire qui nous occupe. Il est inutile de consulter d'Argentré, *Histoire de Bretagne*, liv. 13, ch. 66, 1588, in-fol., p. 814; Dom Lobineau, *Histoire de Bretagne*, 2, 241; Boismelé, *Histoire de la marine*, 1, 1746, in-4, p. 347-48; Poncet de la Grave, *Précis historique de la marine de France*, 1780, in-12, t. 1, p. 40; Chasseriau, *Precis historique de la marine française*, 1845, in-8, 1, 43, qui ne font que se répéter: il vaut mieux recourir à des sources contemporaines, par exemple aux Mémoires de Mar-

tin du Bellay : « Ce mesme temps, ayant le roy  
 « faict passer par le detroit de Gibraltar quatre  
 « galères<sup>1</sup>, sous la charge du capitaine Prégent,  
 « pour résister aux incursions que faisoient les  
 « Anglois sur la mer de Ponant, le long des  
 « costes de Normandie et Bretaigne, l'admiral  
 « d'Angleterre, lequel avoit donné la chasse aux  
 « galères dudit Prégent jusques près de Brest,  
 « feut combatu par les dites galères, et feut blessé  
 « ledit admiral, qui mourut peu de jours après. »  
 (Collection Michaud et Poujoulat, 1<sup>re</sup> série,  
 t. 5, p. 117.) Mais la source la plus précieuse  
 est sans contredit le récit d'Alain Bouchard dans  
 les *Grandes croniques de Bretagne*, éd. de Paris,  
 1532, in-fol. gothique, f<sup>o</sup> 240, recto ; c'est la meil-  
 leure explication des deux ballades :

« Durant le temps de ceste guerre, peu avant  
 la descente d'iceulx [Anglois] au siège de The-  
 rouenne, se fist ung combat sur mer, le XXII et  
 XXV jours d'apvril, entre Prégent, capitaine  
 françoys, et milort Havart, admiral d'Angleter-  
 re : car ledit Prégent, le vendredy vigille Saint-  
 George, cuidant venir à Brest se joindre avecques  
 l'armée françoise qui là estoit, rencontré fut  
 d'une route de XL à L navires, et fut assailly et  
 invadé de deux galiasses et quatre ou cinq na-  
 vires d'icelle route Anglesche, et tellement que, à

1. On a dit aussi que ce fut la première fois qu'on  
 employa des galères sur l'Océan. M. Jal (*Marie-la-Cor-  
 delière*, p. 74, à la note, et *Archeologie navale*, t. 2, p. 294)  
 a prouvé surabondamment la fausseté de cette asser-  
 tion.

l'approcher l'ung de l'autre , par l'espace de deux heures, y eut merveilleux combat d'artillerie, d'arbalestres et d'arcs, ce qui ne fut pas faict sans grande occision d'une part et d'autre; mais finalement les Angloys [furent] contrains de eulx lever et retraire, et allèrent deux de leurs navires en fons. Semblablement, le lundi ensuivant, qui fut le jour Saint-Marc, ledit Prégent et sa suite fut de rechef assailly d'iceulx Anglois, lesquelz estoient en nombre XXX navires et XXV ou XXX basteaulx, duquel nombre la galée dudit Prégent fut assaillie de deux galiasses et trois navires, dont ledit Prégent se delivra en telle sorte, avecques l'aide des Bretons par terre, qui luy firent ung grant secours, que tous ceulx qui estoient dedans la première galeasse furent tuez à coups de picques de traict que le commun du pays tiroit, et les aultres gettez en la mer, exceptez deux prisonniers seullement, dont l'ung fut envoyé au fons de la mer, et mesmement ledit milort Havart, admiral d'Angleterre, lequel fut pesché et le corps d'iceluy embasmé pour mettre en sepulture. En cest assaut et bataille y avoit grand défaut du capitaine Primoguet, car entre tous les aultres il estoit craint et redoubté sur la mer, tant des Anglois que des Espaignols, et aussi il a bien monstré durant son règne. De laquelle mort dudit Havart lesdits Anglois ont esté fort espoventez, et non sans cause, car ce estoit le chef de leur armée; et peuvent bien dire lesdits Anglois que les Bretons leur ont joué d'une mauvaise luytte, et, ce voyant, lesdits Anglois ont reprins

leur chemin aval la mer, retournans vers leur païs et contree et avecques leur butin, lequel a este facile à departir entre eulx. »

Pour l'amiral anglois, nous n'avons pas ici à le poursuivre de même dans les documents originaux de son pays. Il suffira de dire, ce qui étoit déjà assez visible de soi, que la forme Havart est une corruption : il s'appeloit Edouard Howard, fils puiné de Thomas Howard, comte de Surrey, et avoit été nommé grand amiral d'Angleterre le 8 mars 1512 (Rapin de Thoiras, *Histoire d'Angleterre*, de l'édition avec la traduction des notes de Tindall, La Haye, 1749, in-4, t. 6, p. 69). Ce fut son frère Thomas Howard qui recueillit la succession de sa charge. — Quant au capitaine Primauguet, dont les chroniques de Bretagne regrettent l'absence à ce combat, c'est Henri Porstmoguer, le brave capitaine de *la Cordelière*, qui périt avec son vaisseau le 10 août suivant. J'ajouterai, à ce propos, que si M. Jal, dans *Marie-la-Cordelière*, a publié pour la première fois la traduction en vers françois faite par Pierre Choque, héraut d'armes de Bretagne et de France, on a depuis republié l'original latin, ouvrage de Germain Brice ou de Brie, secrétaire d'Anne de Bretagne, d'après l'édition originale de 1513 (*Nouvelles annales de la marine et des colonies*, mars 1855, tiré à part, in-8 d'une feuille). Le titre en est *Germani Brixii Herveus, sive Chordigera flagrans*. Il existe sur le même sujet une ode latine, intitulée *Herveus Portzmogherus*, publiée en 1852 par M. Guichon de Grand-Pont, et

imprimée à la suite de la nouvelle édition du poème de Brice, et aussi une pièce à prétentions épiques, une *Herveis*, ouvrage de Humbert de Montmoret, indiqué par le Manuel de Brunet, et qu'il seroit utile aussi de réimprimer; on ne sauroit trop remettre sous les yeux le souvenir des gens de cœur. — Enfin, je remarquerai que notre pièce donne une raison nouvelle pour rejeter la date de 1512, quelquefois attribuée au combat de la *Cordelière* (Cf. Jal, p. 60-1), et pour adopter celle de 1513, donnée d'ailleurs d'une façon positive par le meilleur récit de cette affaire, celui d'Alain Bouchard : « Et ce fut faict le jour de Saint-Laurens, au mois d'aoust mil cinq cens et treze. » En effet, à propos de la paix avec les Vénitiens, publiée à Paris — la date est incontestable — le 23 juin 1513, on parle du combat de l'régent et de milord Havart. Ce combat ayant eu lieu le 25 avril, la nature de notre pièce, vrai canard qui n'avoit pour la vente d'autre valeur que l'actualité, ne permet pas de croire que le fait ne fût pas tout récent : il seroit inadmissible qu'il fût antérieur de toute une année. Si donc ce combat est de 1513, celui de la *Cordelière* ne peut être que de la même année, et non de 1512, puisqu'il est constant que ce dernier est postérieur. On ne peut changer ni l'ordre des deux combats, ni la date du combat de Prégent : donc, mettre avant celui-ci l'affaire de la *Cordelière*, ce seroit aller contre tous les témoignages.

---



*Le Testament de Monseigneur des Barres,  
capitaine des Bretons, et la Prinse de  
Fougières en Bretagne.*

*S'ensuit le Codicille et Testament de Monsei-  
gneur des Barres, et la Prinse de Fou-  
gières en Bretagne<sup>1</sup>.*

**L'**an mil IIII cens IIII vings,  
Nombre qui court avecques huit,  
Loys des Barres si fut prins  
En juillet ainsi que l'on dit <sup>2</sup>,  
Lequel, sans terme ne respit,

1. Il existe trois éditions gothiques de cette pièce. L'une, conservée à la Bibliothèque de la ville de Nantes, a été imprimée par M. Grégoire dans la *Revue des provinces de l'ouest*, Nantes, Armand Guéraud, année 1853, numéro de décembre, p. 60-70. Elle a pour titre : *Le codicille et testament de monseigneur des Barres*. Elle a en plus une ballade de la prophétie de Bretagne, mais il lui manque un rondeau. M. Brunet en indique deux autres éditions, dont l'une seroit terminée par les mots : *Dieu le roy*. Quant à l'autre, qui a de moins que l'édi-

## TESTAMENT DE M<sup>sr</sup> DES BARRES. 103

Descapité fut à Saulmur <sup>3</sup>.

Par luy fut fait maint grant delit.

Bon fait tenir le chemin seur.

tion conservée à Nantes la ballade, et de plus un rondeau final, nous l'avons vue chez M. Cigongne et à la Bibliothèque impériale : c'est un petit in-4 de 8 ff., dont un de titre, avec le grand L contourné, déjà indiqué par nous, et le dernier feuillet blanc; les pages imprimées ont 24 lignes en comptant les blancs. Quant à la pièce elle-même, elle est écrite dans l'intérêt du roi, contre la Bretagne et ses partisans, et il n'y a pas à douter qu'elle n'ait été imprimée au moment même et qu'elle n'ait été très répandue. L'existence de trois éditions pour une pièce de ce genre, qui n'avoit d'intérêt que sur le coup, en est la meilleure preuve.

— Dans l'indication des variantes, nous désignons par un N celles qui sont tirées de l'édition conservée à Nantes, et par un P celles qui viennent de l'édition que nous avons vue à Paris.

2. N : qu'il est dit.

3. Nous ne pouvons dire exactement ce qu'étoit ce Louis des Barres. La grande famille des Barres, celle dont M. Grézy a parlé dans le t. 20 des Mémoires de la Société des Antiquaires de France (1850, in-8, p. 220-83), à propos du tombeau de Jean des Barres dans l'église d'Oissery, étoit éteinte depuis long-temps. Je trouve deux Louis des Barres dans le P. Anselme : l'un (t. 6, 345 C) comme mari de Jeanne de Giac, fille de Louis de Giac, mort à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle; mais le mariage a dû avoir lieu vers 1405; l'autre Louis des Barres, dit le Barrois, seigneur de Banegon en Bourbonnois, épousa Isabelle Cholet (t. 8, 159 C). Comme la mère de celle-ci étoit morte en 1416, et que son père ne paroît plus après 1436, il y a encore trop loin de là

Il fut prins moult subtilement  
Des François, qui bien l'ont saisy ;

jusqu'en 1488 pour croire qu'il s'agisse là du nôtre \*. Alain Bouchard n'en dit rien dans ses *Annales de Bretagne*, et tout ce que nous pouvons dire sur lui se trouve dans un *Mémoire des réclamations présentées à Anne de Bretagne et à son conseil par Guillaume de Rosnynven, sieur Du Parc, etc.*; publié, d'après les originaux parmi les titres de M. de Piré, dans le t. 2 des Preuves de dom Lobineau, col. 1488-9.

« Item, dempuius monsieur d'Orléans me escripvit unes lettres durant qu'il estoit à Redon, comment il me envoyoit le sieur des Barres, son conseiller et chambellan, avesques une quantité de gens de sa maison et des archers de son corps, et me prioyt que je les vouldisse recueillir à la dite place de S. Aulbin pour me tenir compagnie et me aider à garder ladite place, et s'il estoit besoing d'en avoir mandement du duc, qu'il me le envoyoit, lequel seigneur des Barres et ceulx qui estoient avec ly furent en garnison quatre ou cinq sepmaines, et jusques au jour devant que le siège vensist devant ladite place, qu'il se en alla courir dehors et emmena tous ses gens et partie de ceulx qui estoient en garnison en ladite place, lesquels seurent la diligence que je y ai fait.. »

« Item, le jour devant que le siège me venist, monsieur des Barres et tous ses gens s'en allèrent, et emmena partie des gens qui estoient en la place et ne revindrent point et aussi ceulx de la ville, quant les François vindrent èz barrières de la ville, faignant y aller pour les defendre, partie se enfuyrent au boys et ne revindrent

\* Le P. Anselme parle ailleurs d'une Jeanne d'Estouteville qui vivoit en 1464 avec Jacques des Barres, son mari, et en étoit veuve en 1499 (VIII, 91 E); mais la différence du prénom s'oppose à l'identité.



Au roy l'ont mené promptement <sup>1</sup>,  
 Dont son cuer <sup>2</sup> fut fort rejouy ;  
 Puis manda venir devant <sup>3</sup> luy  
 Son grant prevost des mareschaux,  
 Disant : « Despeschez moy cestuy,  
 « Car il nous a faict trop de maulx. »

Tantost fut saisy et lyé  
 De cordes . et ses compaignons,  
 Dont le cuer n'eurent pas lyé,  
 Car tels jeux ne leur sembloyent bons ;  
 Puis gens d'armes , vraz champions,  
 Droit à Saulmur les ont menez ,  
 Où <sup>4</sup> illec , pour retributions ,  
 Furent trestous decapitez.

Le lendemain fust l'eschaffaut  
 En plain quarrefourr tantost faict ;  
 Chascun à deux pas et ung sault  
 Fuyoit pour veoir faire l'exploit.

point au chateau pas la moitié. » — Le sort de Louis des Barres fut partagé par d'autres, car nous voyons que, le jour même de la défaite de Saint-Aubin, et devant le logis même où l'on gardoit prisonnier le duc d'Orléans « fut dressé ung hault eschaffault sur lequel furent decollez deux hommes d'armes françoys qui Bretons s'estoient renduz et furent prins à ceste deffaite, dont l'ung avoit nom Jehan le Peu et estoit d'Aulneau, près la Beausse. » (Bouchard, éd. de Galiot-Dupré, f° CXXI, verso.)

1. Sans doute à Angers, où étoit le roi en juin (Itinéraire des rois de France, dans le Recueil du marquis d'Aubais).

2. N : corps. — 3. N : devers. — 4. P : Ont.

Menez furent en grant destroit.  
 Pour d'eux faire l'excecucion.  
 Loys des Barres si disoit  
 Sur le chaffaut<sup>1</sup> un tel sermon :

« Pardon requier à Dieu le père  
 Et au roy mon prince souverain.  
 Je luy ay esté fort contraire,  
 Et en couraige trop inhumain.  
 Justice sur moy a mis la main  
 Pour à mort mon corps enlivrer<sup>2</sup>.  
 Je luy ay fait maint grant mehaing,  
 Parquoy d'onneur suis delivrés.

« A tous cappitaines vassaulx  
 Requier de cueur très humblement  
 Que par eulx se font tant de maulx,  
 Occire et tuer mainte gent.  
 Retournez au roy doucement,  
 Il vous fera à tous merciz;  
 Ou enfin en dueil et tourment  
 Comme moy en serez occis.

« Traître, desloyal et parjure  
 Au roy mon prince j'ay esté,  
 Contre luy faisant bruyt, murmure,  
 Fust en yver ou en esté;  
 Sur son pais n'ay rien conquesté,  
 Ne Bretons dont<sup>3</sup> fuz avec eulx.  
 Mauldit soit l'eure où<sup>4</sup> m'y bouté,  
 Car au piège on prent les lieux<sup>5</sup> !

1. N : l'eschaffault. — 2. P : delivrer. — 3. *De unde*, depuis que. — 4. Les deux éd. : dont. — 5. P : loupz.

« De nuyt, à l'emblée, maint hutin  
Ay fait en Poytou et au Maine,  
Prins, desrobé, mis au butin  
Beufz, moutons, brebiz, blé, avaine ;  
En mal mettoye toute ma paine  
Pour piller le règne françois.  
Dommaige est qu'au fleuve de Saine  
Ne fus neyè des ans a troys <sup>1</sup>.

« Laboureurs, marchans, gentilzhommes,  
Jour et nuyt en ay prins plusieurs  
Et mis à rançon, à grans sommes  
D'or et d'argent et de deniers ;  
Caves, maisons, musses <sup>2</sup>, greniers <sup>3</sup>,  
Ay desrobé pour les Bretons.  
Des maulx ay fait mille milliers ;  
L'on prent à la glu <sup>4</sup> mochetons.

« François, présent duc de Bretagne,  
Faites au roy tost vostre paix,  
Car sur vous il a grant atteigne  
De vous bien fourbir voz harnois.  
Quant est de Loys de Valoys,  
Noble prince, duc d'Orleans,  
Amy sera du roy françois,  
Car bien près sont prochains parens <sup>5</sup>.

1. Ceci se rapporteroit à l'année 1485 ; mais cette date ne nous donne pas le moyen d'éclaircir l'allusion.

2. Cachettes. — 3. P : musces, graniers.

4. N : l'englu.

5. Charles VIII, et le duc d'Orléans, qui lui succéda, étoient cousins par leur auteur commun Charles V.

« Orange <sup>1</sup>, Dunoys <sup>2</sup> et Lescut ,  
Chevaliers preux , doux et courtois ,  
Chascun retourne dont <sup>4</sup> il fust  
Servir le roy à toutes voys <sup>5</sup> ;

1. Jean de Châlons , 2<sup>e</sup> du nom , prince d'Orange , fait prisonnier avec le duc d'Orléans à la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier , et mort en 1502. M. Vallet de Viriville en a parlé dans un article du *Moniteur* du 28 novembre 1855, p. 1319.

2. Le duc d'Orléans s'en al'a à Alençon, où il fut quelque temps , pendant lequel le duc de Longueville , son proche parent il étoit fils du fameux Dunois , bâtard d'Orléans) « practiqua pour sa faction les comte d'Angoulesme , duc de Bourbon et seigneur d'Albert , qui se declairèrent ses amys ; pour laquelle cause furent tous desappointez de leurs estatz et pensions, qui leur donna occasion de tirer à eulx le duc de Lorraine , le comte de Foix et le prince d'Orange. » (Panégyric de la Tremouille, coll. Mich. et Pouj., 1<sup>re</sup> série, IV, p. 428.) Ceci se passoit en 1485, et cette coalition fut suivie d'un accord avec la régente ; mais en 1488, les mêmes intérêts subsistant , nous retrouvons les mêmes personnes liguées ensemble. — Ce fut plus tard ce même Dunois qui conclut le mariage de Louis XII et de Marie d'Angleterre. Cf. Mich. et Pouj., 1<sup>re</sup> série, V, 592.

3. Il ne faut pas penser qu'il faille voir ici le nom de Lescun, porté à la fin du XV<sup>e</sup> et au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle par Odet de Ris et par Odet de Foix , frère de Lautrec. Il y avoit en Anjou une ancienne famille de Lescut, à laquelle devoit appartenir celui qui figure ici. La Chesnaye des Bois et Moreri ne donnent malheureusement de détails sur cette famille que depuis son établissement en Lorraine.

4. N : d'où. — 5. N : par toutes voies.

**DE MONSEIGNEUR DES BARRES. 109**

Des biens vous fera , comme croys ,  
Combien qu'ayez vers luy forfait.  
Exemple à moy prenés tous troys ,  
Qui pour tel cas suis cy deffaict.

« Fougères , rendez vous bientôt <sup>1</sup> ;  
Ne vous fiez en la muraille ;  
Devant vous voiez du roy l'ost  
Qui vous aura , sans nulle faille.  
Resistance qui vaille maille  
N'y povez faire , n'avoir secours ;  
On vous aura d'estoc , de taille ,  
Car François y vont tout le cours.

« Craignez le roy , qui est le chief ;  
Rendez vous à luy doucement ,  
Ou onc à voz vies tel meschief  
Ne souffristes ne tel tourment.  
Il n'y aura petit ne grant  
Que tout ne soit mys à l'espée ,  
Maisons , abbayes , cloistres , convent ,  
Brullez en feu et en fumée.

« Saint-Malo , Dignan , Nantes , Raines ,  
Ne faictes vostre pays destruire ;  
On vous tondra bien près les laines ,  
Et vous gardera l'en de rire ;  
Gensdarmes près vous verrez bruire

1. La prise de Fougères est du 26 juillet : donc monseigneur des Barres fut pris et exécuté avant cette date.

Plus dru que mousches à milliers.  
Rendez vous au roy nostre sire,  
Et vous tiendra ses familiers.

« Vostre duc est fort ancien;  
Confisqué a tout son pays,  
Car du roy le tient sans moyen;  
Chascun le sçait, grans et petiz,  
Vous en serez meschans, chetifz :  
Car vous, ne le duc, n'estes gens  
D'estre si vajllans ne hardiz  
De vous trouver dessus les champs.

« Maintes foiz je m'y suis trouvé  
Tenant vostre part et querelle,  
Mès on m'a si bien retourné  
Que perdu y ay pié et elle.  
Fortune m'a tourné soubz elle;  
Si fait el tous, jennes et vieulx.  
Si l'on vous prent, bille <sup>1</sup> pareille  
On vous fera, barons de Rieux <sup>2</sup>.

1. P : ville. — 2. Jean IV du nom, né en 1447 et mort en 1518. Le chapitre de Bouchard : *Comment le mareschal de Rieux habandonna le party du roy, se tourna pour le duc de Bretagne, et mit en son obediace Chasteaubriand et Ancenis, qui pour le roi le voient*, montre combien le poète a eu raison de mettre dans la bouche de des Barres la crainte de voir de Rieux avoir le même sort que lui. Aussi est-il heureux qu'à la bataille de Saint-Aubin il se soit sauvé ainsi qu'il peut. Il rentra, du reste, en grâce, et ce fut lui qui arrangea le mariage de Charles VIII et d'Anne de Bretagne.

« Vous attendez avoir secours  
Du duc d'Autriche et de son père;  
Mès leur fait s'en va en decours  
Et les tue l'en à vitupère <sup>1</sup>.  
En Flandres est leur cemetière <sup>2</sup>,  
Car des Cordes <sup>3</sup> et les Gantoys  
En ont jà mis à mort amère  
Plus de deux mil, voire de trois.

« Monseigneur d'Albret <sup>4</sup>, si vous prie,  
Faites vostre paix, il est temps :  
Car je sçay que sur vous on crie.  
Ne vous fiez à maintes gens;  
Vostre filz ne ses Navarriens <sup>5</sup>  
Ne vous pourroient garder de mort,  
Car le roy envoie les siens  
En brief sur vous à grant effort <sup>6</sup>.

« Je voy la mort devant mes yeulx  
Que j'ay desservi justement ;  
Pardon requier au Dieu des cieulx  
Et au roy sur tous roys puissant.

1. P : voupère. — 2. N : cimetière. — 3. P : des Quardes.

4. N : d'Alembret. — Alain, sire d'Albret, surnommé le Grand, comte de Gaure, de Périgord et de Castres, vicomte de Limoges et de Tartas. Le fils, auquel on fait allusion quatre vers plus loin, c'est Jean, sire d'Albret, qui fut roi de Navarre et comte de Foix, à cause de sa femme Catherine de Foix; reine de Navarre, qu'il avoit épousée dès 1484. A Saint-Aubin, le père commandoit la bataille de l'armée bretonne. (Panégyric de la Tremouille, coll. Mich. et Pouj, 1<sup>re</sup> série, IV, 429.

5. P : Naurriens. — 6. N : et son effort.

Seigneurs bretons, tous ensuivant,  
 Faites vostre paix ; (vous, tardez trop ;  
 Maint en aura, tant soit-il grant,  
 Qui comme moy en prendra mort. »

---

BALADE.

**B**retons si ont perdu leurs barres ;  
 A ce coup sont ils <sup>1</sup> desbarrés ;  
 Car ilz n'ont nul <sup>2</sup> escu ne barre  
 Qui les gardast (de) desembarrer <sup>3</sup>  
 D'un boys, où s'estoyent embarrés,  
 Cuidant les marchans de leurs barres  
 Tuer et prendre ; mais barrez  
 Se sont François et pris leurs barres <sup>4</sup>.

Bretons, desloyaulx barateurs,  
 Usans en voz faitz de baratz,  
 Es testes on vous fera mains treeuz <sup>5</sup>  
 D'arbalcstes de xx <sup>6</sup> carratz ;  
 Vos Angloys, à tout (leurs) pieulx <sup>7</sup> et arcz  
 Sont demourez pour tenir serres,  
 Tous prinz serez, tuez et ars,  
 Puis que perdu avez voz barres.

Des Barres s'estoit desbarré  
 Du roy, et faulcé son serment ;

1. N : ont esté. — 2. N : eu. — 3. N : d'eux embarrer.

4. N : qui ont prins les barres.

5. Trous. — 6. P : trente. — 7. P : en leurs espieulx.



DE MONSIEUR DES BARRES. 113

Avec Bretons s'estoit barré,  
Dont mort il est villainement;  
Pillé il a maint povre gent  
Et tués de leviers et barres.  
Bretons s'en vont en declinant,  
Puisqu'aincy ont perdu leurs barres.

Des Barres, monseigneur de Montleon <sup>1</sup>,  
Avez Molart IIII cens chevaulx,  
Et maint autre prince breton,  
Qui ne furent subtilz ne caultz,  
En ung bois, pour faire maintz maulx,  
S'enbuschèrent près Plessis Macé <sup>2</sup>,  
Où François, d'espées et couteaulx,  
Les tuaient <sup>3</sup>; *requiescant in pace*.

Prince Jesus <sup>4</sup>, donnés sallaires,  
Sans que plus aultre chose narres,  
A tous ceulx qu'au roy sont contraires,  
Itel qu'a eu Loys des Barres.

*Cy finist le Testament de Monseigneur des Barres* <sup>5</sup>.

1. N : Monléon.

2. Plessis-Macé est une localité à 13 kilom. d'Angers;  
elle conserve encore les ruines de son château fort.

3. N : mirent. — 4. C : je fuz.

5. N : *Explicit*.

*La Prophecie de Bretagne*<sup>1</sup>.

J'ay tant crié avecques Syméon  
 Et lamenté avecques Jheremie,  
 En espérant que l'exaltacion  
 De Gaule en grec sur la terred'Albie<sup>2</sup>  
 Voy aprocher, et que la prophecie  
 Bede, Merlin, et Sebille ensuivant  
 Et de l'abbé Jouachin proprement  
 Aient efferct, que l'asne au pié pourry  
 Destruiz sera et tout son tenement,  
 Tant qu'on dira : Bretaine si fut cy.

L'aigle viendra des marches d'Aquillon  
 Et ses poussins seoir en octobrie<sup>3</sup>;  
 Puis tost après y viendra le lion  
 Avec ses gens plains de forcenerie.  
 Mes deux [. . .] de grande seigneurie  
 Si destruiront le nort cruellement;  
 Aussy le pays, qui anciennement  
 Fut renommé d'aventures, aussi  
 Se tournera à leur destrusement,  
 Tant qu'on dira : Bretaine si fut cy.

Francs y seront et anciens Bretons,  
 Les fils de Brut<sup>4</sup> et toute leur lignie

1. Cette pièce manque dans l'édition possédée par M. Cigongne et par la Bibliothèque.

2. Nous disons encore Albion, d'*albus*, la terre aux côtes blanches. — 3. Octobre.

4. Les Anglois, descendants de Brutus, fils de Priam. Le roman du Brut, qui a mis cette tradition en poème, a été publié par M. Le Roux de Lincy.

En ung conflit feront crier leur noms,  
 Et là sera grand bataille estable ;  
 Du sang des mors de checune partie  
 Fleuves courront [très] veritablement ;  
 Les filz de Bruth là mourront à torment,  
 Car de ce jour n'ont espoir de mercy ;  
 Destruiz seront et tout leur tenement,  
 Tant qu'on dira : Bretagne si fut cy.

Prince, jugez si c'est droit ou raison  
 Qu'ainsi adviengne toute leur destinée :  
 Car, rapineux, convoiteux à foison,  
 Tirans, mauvaiz, deloyaux, pleins d'envie,  
 Tous les devroient destruire sans mercy,  
 Tant qu'on dira : Bretagne si fut cy.

*Explicit.*

*La Prinse de Fougères\*, en Bretagne<sup>1</sup>.*



eppuys le temps de Romus<sup>2</sup>, Romu-  
 De Hanibal et aussi de Pompée, [lus,  
 Du roi Priam, d'Hector, de Troillus,  
 N'i eust si preux, fust de lance ou es-  
 pée,

1. Les mots : *en Bretagne* manquent à Nantes.
2. Sans doute pour *Remus*.

\* Fougères avoit été vendue à la Bretagne par Jean duc d'Alençon, par acte du 6 avril 1429 (cf. la pièce dans l'*Histoire de Bretagne* de Dom Lobineau, *Preuves*, II, coll. 1007-9). Elle fut prise le lundi 24 mars 1448

Que sont François, qui ont teste coupée  
A maint Breton qui tenoient les frontières,

par François l'Aragonnois, tenant le parti des Anglois (Lobineau, *Preuves*, II, coll. 753). Alain Chartier fit là-dessus la *Ballade de Fougères que les Anglois, anciens ennemis de France, prindrent pendant et durant les trefves comme parjures*; édition de Duchesne, 1617, p. 717-21, 866; Chartier en parle aussi dans son *Histoire de Charles VII*, *ibid*, p. 166. Mais la ville fut reprise presque aussitôt, car, le 12 décembre 1449, le duc de Bretagne exempte pour 20 ans les habitants de Fougères de toutes tailles en dédommagement de ce qu'ils ont souffert des Anglois (Lobineau, *Preuves*, I, coll. 1102-3). Quant au siège dont parle notre pièce, voici ce qu'en dit Alain Bouchard dans ses *Chroniques annales des pays d'Angleterre et Bretaigne*, Paris, Galiot Du Pré, 1531, in-f°, à l'année 1488 : « Après que l'armée du roy eust expédié Chateaubriand, ces gens d'armes tirèrent à Foulgères, qui est place de frontière forte et de résistance, et tant et si bien firent les gens du roy leurs approches que la ville fut assiégée..... Finablement, le duc d'Orléans, le seigneur d'Albret, le mareschal de Rieux, le seigneur de Chateaubriand, le comte d'Escolles Anglois, le seigneur de Léon, filz aîné de Rohan, le seigneur du Pont-Labbé, et généralement tous ceulx de l'armée de Bretagne se trouvèrent en ung village appellé Andoille, qui est sur le chemin de Rennes à Foulgères, et y arrivèrent le mercredi 24<sup>e</sup> jour de juillet..... Le samedy matin, 26<sup>e</sup> jour de juillet, ces seigneurs icy, qui encores estoient à Andoille et ès environs, eurent certaines nouvelles que la ville de Foulgères estoit aux François rendue par composition, et que les gens d'armes Bretons qui leurs estoient sortoient hors, leurs bagues saulves, et se reti-

Et, oultre plus, ont toute decopée  
La muraille et de fait prins<sup>1</sup> Fougères.

Tous les Bretons qui estoient en la place  
Si ne craingnoient le roy ne son effort ;  
On a parlé à eulx près face à face ,  
Et a l'en veu qui estoit le plus fort.  
Maint en y a qui ont esté à mort  
Livrez et prins ; par leur outrecuidance,  
Bretons ont eu bien petit reconfort  
Du duc François et de son aliance<sup>2</sup>.

Desobeissance et leurs pensées fières  
Ont fait destruire et tout metre à neant ,  
Prendre de fait et abbattre Fougères ,  
Des gens du roy sur tous autres puissant.  
Dedans avoit maint vaillant combattant  
Qui ont esté trestous prinz et confuz ;

roient par devers l'armée de Bretagne. Conseil fut tenu pour sçavoir si l'on se retireroit, puisque Foulgères estoit prins, où si l'on passeroit oultre. Finalement fut advisé, puisque la compagnie estoit assemblée et aussi que, pour eulx renforcer, les gens d'armes qui à Foulgères estoient se venoient rendre à eulx, qu'ils tireroient plus avant et yroient assiéger la place de S. Aubin du Cormier, que les François tenoient.» (F<sup>os</sup> CXX et CXXI.) La défaite de Saint-Aubin du Cormier, qui décida du sort de la Bretagne, eut lieu le lundi 28 juillet, jour de Saint-Samson. Fougères se rendit à La Tremouille en personne. Cf. *Panegyric du chevalier sans reproche Louis de La Tremouille* (Coll. Michaud et Poujoulat, 1<sup>re</sup> série, IV, p. 428).

1. Cig ; d'assault. — 2, N : alliance.

On aura brief trestous le demeurant ;  
 De vostre fait certes il n'est rien plus.

Les canonniers vous ont bien reveillez  
 En vous donnant aubades jour et nuyt ;  
 Très bien vous ont gardé de sommeiller  
 Après diner<sup>1</sup> x<sup>2</sup> heures ou mynuyt.  
 De fait et force avez eu tel deduyt  
 Que malgré vous il vous a falu rendre ;  
 Du roy vous faut impetrer ung respit,  
 Ou ses vassaulx vous feront trestous pendre.

Prince, Dignan et aussi Saint Malo,  
 Nantes, Vanes et la cité de Raines,  
 Pour toutes choses vous deterimine et lo ;  
 Rendés-vous tous, ou le mal de saint Lo<sup>3</sup>  
 Aurez en bref et les fièvres cartaines.

*Cy finist la prinse de Fougères en Bretagne<sup>4</sup>.*

1. On dnoit alors à midi. — 2. Cig : unze.

3. A Nantes ces deux vers sont transposés. — Le mal Saint-Leu ou Saint-Loupt (*morbus S. Lupi*) est l'épilepsie.

4. Cette souscription manque à l'édition de Nantes, ainsi que le rondeau suivant.

## RONDEAU.

**V**ive le noble roy de France ,  
Et qui de cuer luy servira !  
Bretons ont perdu leur puissance ;  
Vive le noble roy de France !

Jamais ne nous feront nuisance ;

Le roy son plaisir en fera.

Vive le noble roy de France ,

Et qui de cuer luy servira !

*Vive le Roy !*





*L'arrest du roy des Rommains donné au grant  
Conseil de France<sup>1</sup>.*

*A noble et puissant seigneur et chevalier  
monseigneur Du Vigen salut et exuberante  
recommandation<sup>2</sup>.*

**C**es jours passez, très honoré seigneur, aspirant excecuter et satisfaire de mon petit pover à ce qu'il vous pleust me enjoindre et commander à vostre dernier partement de ceste ville de Paris, j'ay assez imprudemment applicqué la petite pointe de ma

1. In-8 gothique de 2 ff. et demie ou 20 feuillets, sous les signatures A.-C., 24 lignes à la page. Au titre un bois de trois personnages tournés à droite : le premier, tenant une cédula scellée de deux sceaux pendants, porte une couronne fleuronée ; le second, qui tient la robe du premier, a un manteau posé sur les épaules et une auréole sur la tête ; le troisième est un homme du commun, en robe longue, cheveux courts et bonnet. Sur l'exemplaire de la Bibliothèque impériale on lit cette note, qu'on nous dit être de la main de Cangé : « Maximilien, roi des Romains, demanda passage aux Vénitiens



plume trop agreste et rurale à ourdir et produire en vue ce tel quel traicté tumultuaire, sans l'avoir, comme il est requis, maturement savouré ne digéré en estomach de profond con-

pour aller se faire sacrer à Rome par le pape. Louis XII se ligua avec les Venitiens pour s'opposer au dessein du roy des Romains, qui, après avoir commencé la guerre au commencement de fevrier, partit brusquement sur la fin du mois. Ses troupes furent battues par Alviane près de Cadore. Maximilien proposa aux Vénitiens une trêve, qui fut signée le 20<sup>e</sup> d'avril 1508. — Par *Maximien*. Voir le huitain de la dernière page. » L'abbé Gouget, qui a analysé cette pièce (Bibliothèque française, X, p. 92-95 et p. 430), ne l'avoit pas remarqué. Nous ajouterons que ce Maximien est l'auteur de l'*Advocat des Dames de Paris*, qui figurera dans notre recueil des poésies sur cette ville. — La complainte de Venise (cf. V, p. 120-26) a été écrite quelques mois après cet Arrêt du roi des Romains.

2. Le seigneur du Vigen, auquel Maximien dédie son œuvre, doit être celui dont parle le P. Anselme, t. 8, p. 704 C : « François du Fou, seigneur du Vigean, de Chantolière, etc., transigea le 3 janvier 1518 avec François de la Beraudière, seigneur de l'Isle-Jourdain. Il avoit servi les rois Charles VIII et Louis XII en leurs guerres d'Italie, où il perdit un œil, et servit le roi François I<sup>er</sup> jusqu'à ce que la gravelle, dont il étoit tourmenté, l'obligea de se retirer chez lui, dix ans avant sa mort, arrivée au Vigean le 8 septembre 1536, à l'âge de 60 ans. » En 1508 il avoit donc trente-deux ans. Vigean est une seigneurie de Poitou, département de la Vienne, arrondissement de Montmorillon, canton de l'Isle-Jourdain. — Brantôme et ses contemporains écrivent *Vigean*. Cf. ses œuvres, éd. du Panthéon, II, 487.

seil. Toutefois, après l'avoir redigé par escript, premeditant à par moy que d'aventure il pourroit par voz mains estre cy après exhibé à la vueue de Monseigneur, dont, pour la rude et creue littérature du petit œuvre que c'est, il seroit, en rigueur d'examen, déclaré du tout indecent, et en pourroye plus reporter de deshonneur et derri-sion cachineuse que de honneur ou loz meritoire, j'ay, par certain intervalle et laps de temps, revolvé et investigué dedans les labilles registres de ma conception mentale se je devoye pour mon honneur le vous transmettre et envoyer, ou par sentence irrevocable l'enfermer et incarcérer en la chartre d'oblivion. Mais, tout solu, nonobstant plusieurs argumens oposites faictz sur ledit enigmat, et afin de vous rafreschir et reduire à memoire le bon et effectueux vouloir que de vostre benigne impulsion de noblesse qu'avez en moy, j'ay decreté le vous offrir et dedier, ayant beaucoup mieulx l'exposer à la censure et reprehension des auditeurs qui le verront que de transgresser vostre vueil et commandement. Si vous prie, mon très honoré seigneur, que, se par quelque heureuse influence des astres ce petit present opuscule peult trouver tel recueil ou œil de grace au pourpris de vostre benivolence que vostre plaisir soit de le monstrar ou presenter à Monseigneur par manière de passe-temps, et que, se aucuns malivolles perscrutateurs le voulsissent mal interpreter et luy objicier erreur calumpnieuse, pour le deprimer ou du tout assopir, qu'il vous plaise, en ce cas, de vostre humanité patrociner pour luy, et

par le bouclier immuable de vostre mensuetude  
le preserver de tous traictz rigoureux et clandestins  
des envieux et detracteurs, et, au surplus,  
m'avoir toujours pour recommandé et inscript au  
nombre de voz humbles servans.

*Prologue de l'Acteur.*



assez je sens sur ce petit prologue  
Que mon propos trop en bref j'epi-  
logue,  
Et que plusieurs me pourront increper  
D'avoir voulu ce traicté usurper  
Sur les docteurs de bonne rethorique,  
Dont mal j'entens l'art et la theorique,  
En m'imposant surnon d'oultrecuydé :  
Car sur ce point [humble] me condescens  
Que simple suis, jeune d'aage et de sens,  
Et, pour monstrier raisons non contemptibles,  
Jeunesse et sens sont deux incompatibles,  
Et par ce point laissez toutes excuses.  
J'ay exoré trois des notables Muses,  
C'est Thalia, Clio, Polymnia,  
Que mon esprit, où nul sçavoir n'y a,  
Puisse narrer, soubz leur main et souffrance,  
L'arrest donné au Grant-Conseil de France  
Par gens prudens, lettrez, non bustarins,  
Sur le procès du roy [dit] des Rommains.

---

## L'ACTEUR.

**A**ux jours obscurs que Nothus glacial  
 Et Boreas en l'equinoctial [gure,  
 Leur cours futur demonstroient par au-  
 Lorsque Titan, du solstice yvernal  
 Tendant marcher à Zephirus vernal,  
 Avoit saisy des poissons la figure<sup>1</sup>,  
 Ung jour tout seul, par gellée et froidure,  
 En chevauchant sur les champs tout en paix,  
 Vers ung chasteau j'arrivay d'aventure,  
 Fort somptueux et de haulte structure,  
 Qui se nommoit le grant Donjon de Paix.

De ce donjon et chasteau magnifique,  
 Par haultx exploitz de gloire primiflique,  
 Comme j'euz lors parfaicte congnoissance,  
 En a esté le chief, de temps antique,  
 Comme encor est, une dame autentique,  
 De grant renom, nommée et dicte France;  
 Et, pour raison qu'en son obeyssance  
 J'estoie receu, les mignons de sa court  
 Me firent lors par une esjouyssance  
 Si bon recueil de toute leur puissance  
 Qu'on n'eust sceu mieulx, pour le vous faire court.

Receu je fus comme ung homme notable,  
 Mon cheval mis en une bonne estable,  
 Pensé, traicté, ce qui me plut très fort;

1. Le soleil entre dans le signe des poissons à la fin de février.

Puis sur le soir, en devisant à table,  
 Adverty fus que, par cas lamentable,  
 France menoit forme de desconfort  
 Et regretoit certaine roche fort<sup>1</sup>,  
 Comme on disoit, que les jours precedens  
 Fièvre Atropos avoit par dur effort  
 Fait tresbucher; mais, pour prendre confort,  
 Elle avoit fait deux nouveaulx presidens<sup>2</sup>.

Après soupper, comme las et cassé  
 D'avoir le jour trotté et tracassé,  
 Quant bien rincé on eust hanaps et pos,  
 Et qu'à railler j'euz ung peu temps passé,  
 En ung beau liet, bien pris et compassé,

1. De l'emploi du mot *certaine* au féminin il ne faut pas conclure qu'il s'agisse d'une femme. Le féminin a suivi le calembour dans lequel l'auteur a décomposé le nom, *une forte roche*. Mais il est sûr qu'il s'agit de Guy de Rochefort, chancelier de France, mort le 15 janvier 1508. Nous rapportons en appendice sa curieuse épitaphe, d'après le *Voyage littéraire* de Dom Martène et Durand. — Son successeur fut Jean de Ganay, celui qui fit faire à David Ghirlandajo la mosaïque de Saint-Merry, maintenant conservée au musée de Cluny. Cf. *Archives de l'art françois, Documents*, t. 1, p. 97-99.

2. On trouve dans le livre de Blanchard sur les présidents à mortier du Parlement de Paris (Paris, Cardin-Besongne, 1637, in-fol., p. 138) que Charles Guillard fut nommé président à mortier en 1508; mais il n'indique pas la date précise. De premier président, il n'y en a pas qui ait été nommé en 1508, comme on peut le vérifier dans les *Eloges de tous les premiers présidents du Parlement de Paris*; Paris, Cardin-Besongne, 1645.

On me mena pour reposer mes os ;  
 Mais , quant ce vint que naturel dispos  
 Me vint pour lors assoupir mes cinq sens ;  
 Mon povre esprit n'eust guères de repos ,  
 Car il entra sans raison ne propos  
 En ung songe scabreux entre cinq cens.

*La forme du Songe.*

En mon dormant me fut advis  
 Qu'ung Aigle devant moy je vis,  
 Qui , par son vol ambicieux ,  
 Pour mieulx porter en son devis  
 Deu[x] chefs d'aygle par indivis <sup>1</sup>,  
 S'efforçoit voller jusques aux cieulx ,  
 Et avoit par vol captieux  
 Tant fait que luy et ung Phenix  
 Estoiient d'une alliance unis <sup>2</sup>.

Affin d'aller jusques en Acre  
 Et estre oingt d'ung nouveau sacre ,  
 Ung Millan cuydoit trespasser ;  
 Mais là vint ung terrible Sacre ,  
 Qui , pour double d'aucun massacre ,  
 Se garda bien de là passer <sup>3</sup>,  
 Et le vint si près pourchasser  
 Qu'il ne peust , comme on doit entendre ,  
 Ses esles à son aise estendre.

1. Allusion à l'aigle à deux têtes des armes de l'empire.

2. Le poète explique plus loin toutes ces allusions.

3. Imp. : le.

Ledit Aygle faulx, congnoissant  
 Qu'il n'estoit pas assez puissant  
 A eslever son vol de terre  
 Pour ce Sacre resplendissant,  
 S'allia, tout delay cessant,  
 Avec des docgues d'Angleterre;  
 Puis chiens barbetz vindrent grant erre  
 Luy amener de toutes pars  
 Maintz regnars, lyons et lyepars.

Pour obvier à leurs tripotz  
 Arriva dessus ce propos  
 Ung grant et noble Porc-Espic<sup>1</sup>,  
 Lequel des picquons de son dos  
 Avec levriers et Espaignolz  
 Les effraya plus qu'un aspic,  
 Et, en s'approchant ric à ric,  
 Leur vint voye et chemin couper,  
 Pour mieulx le passage estouper.

#### L'ACTEUR.

Ainsi resvant en mon entendement,  
 Comme dit est, je ouys soudainement  
 Deux chevaucheurs environ la minuyt,  
 Lesquelz courroient impetueusement,  
 Voire si fort qu'il sembloit proprement  
 Qu'on les chassast ou que tout fust destruit :  
 Et en effect menoient aussi grant bruit

1. Le porc-épic formoit, comme on sait, le corps de la devise de Louis XII : *Cominus et eminus* (de près et de loin).

Que gens d'armes qui veulent tout confondre ,  
Ou que se terre eust deu soubz leurs piedz fondre.

De leur grant bruict contrainst fus de leger  
De m'esveiller et laisser le songer ;  
Aussi chascun se mist tantost debout ,  
Car il sembloit leans , pour abreger ,  
Qu'aucuns paillars ne vinsent assieger  
Pour les cuyder surprendre en quelque bout ,  
Par quoy tantost chacun courut par tout  
Dessus les murs , craignant d'estre surpris ,  
Dont dame France esveilla ses espris.

Tantost vindrent d'entour le plat pays  
De tous costez plusieurs gens , esbahys  
Que ces coureurs leur povoient designer ;  
L'un maintenoit qu'on les avoit trahys ;  
Autres craignoient d'estre en brief invahys ;  
Nul n'en sçavoit au vray que deviner ;  
Par quoy France , pour en determiner ,  
Dist que d'eux<sup>1</sup> tous ne parleroit que l'un ,  
Dont s'avança ung nommé Bruyt-Commun.

*L'Advertissement de Bruyt-Commun.*

Dame France , qui de temps diurne  
Par voz haulx fais et conduite oportune ,  
Avez le bruyt en tous quartiers du monde ,  
Les chevaucheurs qui le repos nocturne  
Vous ont osté, ce sont Mars et Saturne ,

1. Imp. : deust.



Dieux très cruelz , plains d'ire furibonde ,  
 Qui conspiré ont ta parolle ronde ,  
 Tant par guerre comme autre affliction ,  
 Plusieurs humains mettre à perdilion .

*Des dieux Mars et Saturne.*

Mars , pour monstrier son courage orgueilleux ,  
 En tous pays divers flagelz<sup>1</sup> espart ,  
 Et va courant par destroictz perilleux ,  
 Monté dessus ung lyon merueilleux  
 Qui fait trembler la terre quant il part .  
 Mais Saturne , qui tous maulx nous depart  
 Et nous influe en son corps maint caterre ,  
 Tient une faulx , monté sur un lyepart ,  
 Pour tout faulcher ; puis Vulcan , d'autre part ,  
 Leur va forgeant maintz instrumens de guerre .

L'exploit d'eulx trois assez se verifie  
 En tous quartiers, villes, lieux et pourpris.  
 Vers Orient le vertueux Sophie<sup>2</sup>,  
 Roy des Perses , en eulx si fort se fie  
 Que supplanter le Turc a entrepris.  
 Ceulx de Rodes ont le filz du Soubdan pris<sup>3</sup>,

1. Fléaux, de *flagellum*.

2. Le schah on sophi de Perse.

3. Bosio (*Istoria della religione*, Roma, in-folio, parte secunda, 1598) ne parle pas d'une prise d'un fils du soudan. En 1507, le Grand Turc fit sortir de Gallipoli une escadre sous la conduite d'un de ses gendres; et la même année, frère Jacques de Gatineau, commandeur de Limoges, de Mâcon et de Bellechassagne, fit prison-

Le roy d'Escosse en Terre Sainte passe<sup>1</sup>,  
 Et les Germains veulent gagner le pris;  
 Aussi l'Angloys a cuydé, tout compris,  
 Tuer son père en venant de la chasse<sup>2</sup>.

Saturne et Mars par aspec inhumain  
 Ont le cueur gros gonflé comme une yraigne,  
 Et aux pays qu'ilz tiennent soubz leur main  
 L'effusion du pauvre sang humain  
 Vont poursuyvant par champ, val et montagne;  
 En Flandres, Artois, Angleterre, Allemagne,  
 Persuadent troubler ce lieu de paix;  
 Mais vous avez avec[ques] vous Bretagne,  
 Millan, Gennes, Ast et l'accord d'Espagne,  
 Pour les chasser et galler bien espais.

## L'ACTUEL.

Or, après que ma dame France  
 Eust bien entendu et congneu  
 De Bruyt-Commun la remonstrance,

nier tout l'équipage d'un énorme navire, richement chargé, qui alloit de Syrie et d'Alexandrie à Tunis. Cf. Bosio, *parte secunda*, p. 489-91. Ces deux faits ont put se fondre ensemble en venant en Europe, et créer l'opinion de la prise du fils du soudan.

1. Le roi d'Ecosse étoit alors Jacques VI. Quand il eut été tué, en 1513, à la bataille de Flodden, le peuple, qui se refusoit à le croire mort, le disoit en pèlerinage à Jérusalem; mais, en 1508, je ne sache pas qu'il ait été question pour lui ni d'un voyage ni d'une croisade.

2. Il ne peut être ici question que d'un accident, et il s'agit encore de Henri VII, puisque Henri VIII ne lui succéda que le 22 avril 1509.

Auquel n'estoit rien incogneu,  
 Si tost que le jour fust venu,  
 Elle ordonna sur cest affaire  
 Que son conseil seroit tenu  
 Et tout compté par le menu,  
 Pour sçavoir qu'il estoit de faire.

Ce point conclud, eussiez veu par mill[i]ers  
 De tous quartiers arriver chevaliers,  
 Contes, barons, de vertus illustrez;  
 Aussi prelatz, presidens, conseillers,  
 Baillifz, prevostz, officiers, sommeliers,  
 Gens singuliers, tenus clercez et lettrez,  
 Lesquelz on mist, dès qu'ilz furent entrez,  
 En ung lieu acoustré et paré  
 Qui leur estoit tout exprès préparé.

Pareillement vindrent les trois Estatz  
 Et d'autres gens et dames à grand tas;  
 Tout en fut plain par cornetz et guignetz.  
 Mais, neantmoins qu'il fut lors les jours gras<sup>1</sup>,  
 Parlé ne fut d'aucun menu fatras,  
 Quoy qu'il y eust plusieurs sades grongnetz,  
 Dont la pluspart, pour faire les bignetz,  
 A leurs amys en secret pesle-mesle  
 Très voulentiers eussent presté leur poesle.

Si tost qu'adonc l'assemblée totale  
 Fut de tous lieux arrivée en la salle,  
 France soubdain entra en consistoire,

1. En 1508, Pâques étoit le 28 avril. Les jours gras se trouvoient par conséquent dans la première quinzaine de mars.

Et, pour monstrier sa majesté royalle,  
Assise fut en façon magistralle  
Au tribunal et plus hault du pretoire,  
Puis ordonna, par raison peremptoire,  
Que Bruyt-Commun à tous, grans et menus,  
Narrast l'exploit de Mars et Saturnus.

*Du narré de Bruyt-Commun.*

Lors Bruyt-Commun, quant il eut audience  
Et qu'il se vit de par France incité,  
A tous ouvrist par succincte eloquence,  
En termes haulx et de grant consequence,  
L'exploict de Mars cy-dessus recité,  
Lequel cuydoit par sa ferocité  
Les habitans du lieu de paix troubler :  
Car par Vulcan, qu'il avoit suscité,  
Saturne et luy font ennuyt tout trembler.

Les assistans, escoutans Bruyt-Commun,  
Et prenans pied au tumulte et desrun,  
Dont Mars vouloit faire excecution  
Pour au jourd'huy courir sus à chacun,  
Furent longtemps à part et en commun  
En grant estrif sur la discussion;  
Mais, en la fin, pour resolution,  
Après qu'on eust des argumens faitz maintz,  
Conclurent tous que son impulsion  
Venoit en chief par le roy des Rommains.

Ce temps pendant qu'on decidoit ce point,  
Quant de parler j'euz licence et congé,  
Tout privement, pour ce qu'il vint à point,

A Bruyt-Commun complay de point en point  
Ce que j'avoie en mon dormant songé,  
Dont joyeux fus et mon cueur allegé :  
Car il trouva mon songe fort nouveau,  
Et en effect, pour ung mot abregé,  
Ne le mist pas en oreille de veau.

Incontinent d'un courage fervent,  
Pour sur-le-champ la chose mieus affermer,  
Meist Bruyt-Commun ledit songe en avant  
En la façon qu'il est descript devant  
De qu'il leur feist leur advis conformer :  
Car, pour au vray en leurs cueurs imprimer  
Qui esmeut Mars de courir sans repos,  
Bien en voulut quelque mot exprimer  
Touchant le fait qui estoit en propos.

*De l'exposition dudit songe.*

Par l'Aygle faulx facile est à entendre  
Qu'il le prenoit pour Maximilian,  
Roy des Rommains, lequel vouloit pretendre  
D'estre empereur, et pource, sans attendre,  
Se preparoit pour passer par Milan;  
Mais on verra qu'avant le bout de l'an  
Le Porc-Espic l'envoyra aux champs paistre,  
Et en a jà mis son sacre en plain champ,  
Par qui s'entend monseigneur le grant maistre<sup>2</sup>.

1. Imp. : fut.

2. C'est-à-dire Charles de Chaumont d'Amboise, deuxième du nom, frère du fameux cardinal Georges d'Amboise, grand maître de l'artillerie et gouverneur de Milan. C'est lui que représente au Louvre le soi-di-

Des autres points<sup>1</sup> du songe dessus[s] dit,  
 Ung droit chartier l'entent en son pathoys :  
 Le Phenix est le pape, comme on dit<sup>2</sup>;  
 Lyons, lyepars, ceulx de son entendit,  
 Comme Allemans brodes<sup>3</sup>, Flamans, Ganthois;  
 Les chiens barbetz, ce sont mutins d'Artois,  
 Dogues Anglois, desquelz la foy a prise  
 Et blancs scellez receuz en maintz endrois  
 Pour luy ayder à la folle entreprise.

## L'ACTEUR.

Ce songe ouy et au long exposé,  
 Par France fut enquis et proposé  
 Que sur ce pas on pouvoit esplucher,  
 Et s'on tenoit, tout bien presupposé,

sant portrait de Charles VIII, long-temps attribué à Léonard, et qu'il faut restituer au Solario. Cf., sur ces deux restitutions, la lettre de M. Charles Le Blanc dans le numéro de l'Iconographe du 13 décembre 1847, p. 213-5, in-8, et le livret italien de M. Villot.

1. Imp : aurtes point.

2. Dans une pièce postérieure, *l'Aigle qui a fait la poule devant le Coq à Landrecy*, qu'on a vue dans ce Recueil, le phénix qui s'y trouve m'avoit paru être Eléonore d'Autriche, qui étoit en effet la sœur de l'aigle et la femme du coq (ce Recueil, t. IV, p. 55). Bien qu'à cause du titre de *très chrétien* du roi de France, on puisse dire que le pape le considère comme le mari de l'Eglise, je ne vois pas là de raison suffisante pour condamner ma première opinion à l'endroit où je l'ai émise.

3. Galeux, teigneux. Cf. le nouveau Ducange; VII, p. 74.

Le roy predict des Rommains si osé  
Que de vouloir par sa terre marcher  
Et oultre plus, se de luy empescher  
Voye et chemin il estoit necessaire.  
Pour luy monstrier qu'il fait trop du haulsaire.

Là y avoit de grans clerchez magnifiques,  
Sages, discretz, lettrez, scientificques,  
Tous reputéz gens d'honneur et de nom,  
Tant seculiers comme ecclesiasticques,  
Qui allegoient raisons bien autenticques  
De chacun droit, soit civil ou canon,  
Les ungs que si et les autres que non,  
Premeditant pour le temps advenir  
Et aux dangiers qui en puent advenir.

Après qu'aucuns prelatz et reverens  
Eurent conclud que les plus apparens  
En parleroient en sorte bien exquise,  
Les trois Estatz se mirent sur les rancs,  
Entre lesquelz eut de grans differans<sup>1</sup>,  
Car ung chacun vouloit faire à sa guise;  
Et des premiers fut l'Estat de l'Eglise,  
Qui ne fut pas advocat de gens d'armes,  
Mais en parla ainsi comme clers d'armes.

*La remonstrance de l'EGLISE.*

« Noble France, dame très excellente,  
En tout honneur et vertus precellente,  
Qui au jour d'uy tenez tout soubz voz mains,

1. Imp. : differance.

Advisiez bien , par œuvre diligente ,  
Que vostre nom et gloire refulgente  
Par ce fait cy ne tumbé en perilz maintz.  
Que vous chault-il se le roy des Rommains  
Se veult aller à Romme couronner?  
Du fait d'autrui ne se fault soing donner.

« Se d'aventure il vient sur vostre terre  
Vous assaillir ou pour vous mener guerre ,  
Resistez y de force et de courage ;  
Mais , s'il vouloit passage vous requerre ,  
A luy nyer rien n'y povez conquerre  
Sinon d'estatz causans perte et dommage.  
Mieulx luy vaudroit ottroyer le passage  
Qu'une guerre mortelle commencer :  
De tous ses faitz la fin on doit penser.

« Consideréz la grant prosperité  
Où vous vivez : car , à la verité ,  
Du lieu de paix possédez le pourpris ;  
Craingnez de Mars la dure austerité ;  
Ne l'esmouvez qu'il n'en soit irrité ,  
Car à plusieurs en est souvent mal pris.  
Assez j'entends , se l'aviez entrepris ,  
Que de cecy viendriez bien tost à chief ;  
Mais il fait bon éviter tout meschef.

« En lieu des fraitz qu'il faut à maintenir  
Maintz combatans pour guerre entretenir ,  
S'il n'est besoing ou grant occasion ,  
Il vaudroit mieulx certes la main tenir  
A bastimens d'eglise soustenir ,  
Où l'on ne met nulle provision ;  
Craindre devez de veoir l'effusion



De sang humain , et taschez <sup>1</sup> vivre en paix :  
Pour bien publicq desirer fault la paix.

« Or, ce roy cy des Rommains l'alliance  
A de plusieurs, ausquelz gyst sa fiance :  
Car les Angloys avec luy se sont mis ,  
Ses Electeurs de gens luy font avance ,  
Germain , Ganthois fourniront de chevance ,  
Et le Pape lui a secours promis.  
Tout bien pensé , d'avoir tant d'ennemys  
C'est ung grant point ; par quoy visez y bien :  
Aucunes fois bon conseil fait grand bien. »

L'ACTEUR.

Quant l'estat de l'Eglise à plain  
Eust tout conclud en ung instant ,  
L'estat de Noblesse soubdain  
Se leva comme par desdaing ,  
Et n'en fut de fait pas contant ;  
Puis, devant tous , en protestant  
Ne voulloir de nulluy mesdire ,  
Commença à ses raisons dire :

*L'Estat. de NOBLESSE.*

« Estat d'Eglise , il semble , à le bien prendre ,  
Que voulissiez France dissuader  
D'aucuns exploits de proesse entreprendre ;  
Mais c'est abus le luy cuyder apprendre ,  
Elle scet bien le point d'en evader.  
Qui vous esmeult de l'en vouloir garder ?

1. Imp. : tascher.

Vostre gibbier ne gist pas en bataille.  
Bref, qui voudroit la fin tant regarder,  
On ne feroit jamais exploict qui vaille.

« Vous voudriez donc, en vostre bon conseil,  
Que dame France ès lieux de son danger  
Laissast passer son ennemy mortel,  
Qui, depuis ung an se demonstrant tel,  
S'est efforcé ses subgetz dommager;  
Mais, quant à moy, veu, sans nulluy charger,  
Que luy-mesmes met le feu aux estoupes,  
Je suis d'avis qu'on l'en doit retarger  
Et luy tailler de tel pain telles soupes.

« Encontre France et son gubernateur  
Il a esté plusieurs gens susciter,  
En maintenant, comme faulx detracteur,  
Que le roy est de vraye paix infracteur,  
Pour envers luy ung chascun inciter;  
Et mesmement il a fait reciter  
Qu'il pretendoit destituer le pape,  
Et en brief temps, quoy qu'il sceust resister,  
En revestir ung François de sa chappe.

« C'estoit à luy grant mensonge brassé :  
Le roy jamais ne sercha telz moyens,  
Mais est *contra*<sup>1</sup>; tousjours, le temps passé,  
Quant on a veu de Romme dechassé  
Quelque pape, pareillement les siens,  
Ainsi qu'on lict ès livres anciens,  
Les roys françois en son siège papal

1. Imp. : econtra.

L'ont restably ; de quoy *très crestiens*  
Sont appelez ; c'est le poinct principal.

« Se d'aventure il a cueur et desir  
De vous brasser quelque mauvais potage  
Ou que le roy lui ait fait desplaisir,  
Ne sçauroit-il autre façon choisir  
Pour demonstrier qu'il le prent à oultrage ?  
Que ne fait-il par vertueux courage  
De tous costez mander ost et gens d'armes,  
Sans mettre avant ung tas de faulx langaige,  
Et s'en venger par excellans faitz d'armes ?

« Et, quant au point que le roy des Rommains,  
Pour mieulx grever François par dur effort, ..  
S'est allié d'Anglois, Flamans, Germains  
Et autres gens, lesquelz à toutes mains  
Luy ont promis argent, ayde et confort,  
Dont le pape est, je m'en esbahys fort,  
Veu que le roy ne luy a rien meffait ;  
Mais, s'ainsi est, il ne m'en chault au fort,  
Fors qu'il n'aura point d'honneur en ce fait.

« Appartient-il, puisqu'il en fault parler,  
Au grant pasteur du siège apostolicque  
D'aucuns debatz ou guerre se mesler,  
Ni de vouloir telz argus desmeller,  
S'il ne touchoit le fait du bien publicque ?  
Luy, qui est chef de la foy catholique,  
Entre les roys de la crestienté  
Nourrit discord ; cela trop fort implicque ;  
Je ne sçay pas où il a inventé.

« De ce doubter du très crestien roy

Le pape a tort, la chose est bien comprise,  
 Qui ne pensa luy faire aucun desroy,  
 Ne assembler son sumptueux arroy,  
 Pour dessus luy faire aucune entreprise;  
 Et, qu'il soit vray, quand il eut Gennes prise,  
 Qui l'empeschoit [a]lors, pour abreger,  
 Qui ne l'eust eu par force ou par surprise  
 Et ne l'alloit jusque à Romme assieger?

« D'autre côté, pour mieux par raison breve  
 Luy exposer du roy le bon vouloir,  
 Transmis y fut monseigneur de Lodève <sup>1</sup>,  
 Qui, en public, dont ung chacun l'esliève,  
 Par sa harengue s'i est bien fait valoir;  
 Mais le pape tout mist à nonchaloir;  
 Depuis ung peu des requestes bien grandes  
 Fit faire au roy, dont il pourroit vouloir  
 Qu'il n'en fust rien pour ses sottés demandes. »

### *Les requestes du Pape*

« Premièrement, si bien je rememore,  
 Il requeroit qu'on luy rendist le More <sup>2</sup>,  
 Et qu'il fust mis à rançon sans remise;  
 Que Gênes fust en liberté remise,

1. Le cardinal Guillaume Briçonnet, évêque de Lodève de 1489 à 1516.

2. Le duc de Milan Ludovic Sforce, qui mourut au château de Loches le 27 mai 1508. C'est à Loches aussi que plus tard Louis XII envoya les prisonniers importants faits à la bataille d'Aignadel en mai 1509 (cf. Fleurange, Collection Michaud et Poujoulat, 1<sup>re</sup> série,

Et tiercement que messire Mercure<sup>1</sup>  
 Luy fust livré pour mettre en chartre obscure,  
 Luy mettant sus, pour son cas maçonner,  
 Qu'il a de faict cuydé l'empoisonner;  
 Pour la quarte, pretend que, se voyage,  
 On œuvre au roy des Rommans le passage;  
 Quintement, veult par vindication  
 Les registres de la legation<sup>2</sup>,  
 Et, au surplus, sans cause juridique,  
 Veult en ses mains ravoir la pragmaticque.  
 Mais je croy bien, selon la voix commune,  
 Que de ces six il n'en aura pas une.

« Finalement, pour à mes ditz fin mettre  
 Quant audiet roy des Rommans, je conclus  
 Qu'on ne luy doit le passage permettre,  
 Mais en brief temps gendarmes y transmettre  
 Pour le garder de s'en avancer plus.  
 Ce nonobstant, pour venir au surplus,  
 Je n'ay pas paour que son ost il prepare,

V, 14). On voit par là quelle exactitude historique il y a dans le vers des *Regrets de Barthélemy d'Alviane* (cf. ce recueil, I, 63), où celui-ci s'écrie en finissant : Je tiens prison en la place du More.

1. Peut-être Charles de Bourbon, sire de Mercœur, plus tard connétable, qui fut au siège de Gênes en 1507. Son père, Gilbert, étoit mort en 1496, et son frère aîné, Louis, étoit mort au siège de Naples en 1501. Son frère cadet, François, duc de Châtellerault, ne mourut qu'à Marignan, le 13 septembre 1515.

2. On appelloit la Légation les pays séparés des Etats romains proprement dits et placés sous le gouvernement temporel des papes. Ainsi, Bologne, Ancône, etc.

Se deux mignons ne sont de luy exclus,  
C'est Bas-de-Poil avec Pauque-Denare. »

## L'ACTEUR.

Cela fait, Labour (si) se leva,  
Parlant pour luy et Marchandise,  
Qui ce conseil point n'approuva,  
Mais par vives raisons prouva  
Qu'on devoit croire (l')Estat d'Eglise ;  
Et, à tout sa grant robe grise,  
Affulé d'un chappeau pellé,  
Monstra lors, quoy que l'on devise,  
Qu'il n'avoit pas le bec gellé.

*La remonstrance de LABOUR.*

« Très notable conseil et hault,  
Puisqu'après les autres il fault  
Que mon parler a vous j'adresse,  
Si je demonstre de plain sault  
Que ne suis qu'un povre lourdault,  
Excusez ung peu ma simplesse.  
Contrainct suis l'Estat de noblesse  
Contrarier en ses haulx faits,  
Car le bât<sup>1</sup> tellement me blesse  
Que souvent tombe sous le fais.

« Comme vous sçavez, dame France,  
Vous avez grant ost et puissance  
De gens nobles bons combatans,  
Lesquelz, pour montrer leur vaillance,

1. Imp. : bas.

N'appetent qu'à courir la lance  
 Et avoir la guerre en tout temps;  
 De quoy les povres habitans  
 Des villages font grise chère,  
 Et n'en sont guères fort contens,  
 Car ilz en payent la folle enchère.

« Pourquoi differez-vous laysser  
 Ledit roy des Rommains passer  
 Par Millan, s'il en fait requeste?  
 Nul faulx tour ne vous peult brasser;  
 Il n'entend sinon embrasser  
 Le tymbre et mettre sur sa teste.  
 Combien que ne soye qu'une beste,  
 D'avis suis, pour tout quolibet,  
 Qu'on le laisse aller au gibet.

« Qui l'aller luy empeschera?  
 Force gens il assemblera,  
 Grans et moyens, de toute taille,  
 Et vous aussi; puis ce sera,  
 Qui le debast n'appaisera,  
 Une grosse guerre et bataille,  
 Dont on mettra sus quelque taille  
 Sur le menu peuple indigent,  
 Lequel souvent si fort on taille  
 Qu'il est logé au plat d'argent.

« Vous alleguez pour fait total  
 Qu'il n'est pas garny de metal,  
 Qui est une lourde rubriche;  
 Mais noter fault, en general,  
 Qu'il est si large et liberal

Qu'il ne prise argent une miche;  
 Par quoy, si d'or il estoit riche,  
 Il trouveroit dix gens pour ung.  
 Prince ne se doit monstrier chiche,  
 Mais estre large à tout chacun.

« Il vous fault noter, compte rond,  
 Que, pendant que noz gens yront  
 Le cuyder empescher, grant erre  
 Noz eunemys se ralliront  
 Et sur voz marches<sup>1</sup> marcheront  
 Tant de Londre que d'Angleterre;  
 Par quoy mieulx vault garder sa terre,  
 Et ceulx qui ce font plus on prise,  
 Que de gagner quelque catterre  
 A faire une folle entreprise. »

## L'ACTEUR.

Noblesse, oyant Labour parler,  
 Luy alla rompre la parolle,  
 En disant, pour le ravaller,  
 Qu'il luy estoit besoin d'aller  
 Encor une espace à l'escolle,  
 Et allega de chaulde colle  
 Que l'Eglise et luy en ce pas  
 Cuydoient tous deux jouer ung roolle,  
 Mais on ne leur souffreroit pas.

1. Frontières. C'est de ce mot *marches* que vient le mot de *marquis*.



*La replique de NOBLESSE.*

Prudent senat de haulte preference,  
 Ce nonobstant qu'il ne vienne à mon tour  
 De replicquer, sauf vostre reverence,  
 Il m'est advis qu'il n'y a apparence  
 A ce qu'a dit l'Eglise ne Labour :  
 Car monstrier veulx aussi cler que le jour  
 Qu'ilz n'ont parlé sinon pour leur profit,  
 Car, s'ilz avoient vers vous fervent amour,  
 Nul d'eux n'auroit le cueur si desconfit.

Sans leurs propos ou raisons recorder,  
 Ilz ont conclud soubz couverture fainte  
 Que vous devez, ains qu'en guerre aborder,  
 Tout sauf-conduyt et passage accorder,  
 Dont acquerir pourriez reproche mainte,  
 Car on diroit que ce seroit par crainte;  
 Et, quand long temps auriez bien regibé,  
 A la parfin, par force ou par contraincte,  
 On vous auroit fait venir à *jube*<sup>1</sup>.

1. Venir à *jubé*, être forcé d'en passer par la volonté d'un autre; du verbe *jubere*. Le *jubé* des églises a la même étymologie; dans les messes solennelles, c'étoit là qu'on montoit pour dire l'évangile, et l'évangile y est précédé de la formule, prononcée dans les messes basses par le prêtre lui-même, et dans les grandes par le lecteur qui demande la bénédiction du célébrant : *Jube, domine, benedicere*. L'expression *venir à jube* n'est peut-être pas sans se rapporter au jubé des églises, au pied duquel on faisoit certaines amendes honorables et aussi certaines prestations de serment et d'hommages, toutes

Que leur chault-il si la chose publique  
Va bien ou mal? Pour parler bref et court,  
Tousjours l'Eglise entent à la pratique;  
Et ne voyt-on, puisqu'il fault qu'on l'applique,  
Sinon prelatz qui suyvent vostre court,  
Et qui des faitz d'icelle, au temps qui court,  
Veullent avoir la superintendence  
Sur chevaliers et gens vestus de court<sup>1</sup>,  
Comme on peult veoir à l'œil par evidence.

Quant à Labour, il se fonde en raison  
Et si ne scet à quel point il veult tendre;  
Car, mais qu'il soit assis en sa maison,  
Au coing du feu, sur le bout d'un tyson,  
C'est tout son cas: ailleurs ne veult pretendre;  
Par quoy, s'on veult le bras de Mars estandre  
En lieu loingtain, si dessoubz son heaulme  
Il a le sens de le sçavoir entendre,  
C'est pour son bien et l'honneur du royaulme.

Et, quant au point qui est au terme mis,  
Veniciens, depuis certaine espace,  
Se sont venus declarer noz amys,  
Et, en effect, ont offert et promis  
Tenir noz gens près d'eulx, en forte place,  
Pour empescher que ledit roy ne passe  
Par leur pays, et qu'à leurs frais et coustz  
Ilz fourniront de gens qu'on leur amasse,  
Car ilz y ont interest comme nous.

choses qui entraînent l'idée d'obéissance à une force supérieure.

1. Par opposition aux clercs et aux gens d'église, habituellement vêtus de longs habits.

## L'ACTEUR.

France, escoutant les ditz des trois Estatz,  
 Qui n'estoient pas d'un vouloir unanime,  
 Fist des regretz et souspirs ung grant tas  
 Devant prelatz, juges et potestas,  
 Qui d'elle avoient quelque charge ou regime;  
 Mais sur ce point survint Cœur-Magnanime,  
 Homme sçavant et d'approbation,  
 De qui plusieurs font par tout grant estime,  
 Lequel luy fist telle exhortation :

## CŒUR-MAGNANIME.

Que songez-vous, France très honorée,  
 De tous honneurs et vertus decorée,  
 Qui triumphez par noble gloire acquise?  
 Quel desplaisir vous rend si explorée?  
 A quoy tient-il? Que vault la demourée  
 Que ne monstrez vostre vaillance exquise?  
 Par trop visez à l'estat de l'Eglise  
 Et de Labour, dont rien ne deussiez craindre,  
 Ains advisés d'en faire à vostre guyse  
 Pour préserver vostre hault bruyt d'estaindre.

Tousjours avez, par force et hardiesse,  
 Avecques vous tenue dame Proesse,  
 Fort reclamée, ainsi qu'il est notoire,  
 Et tellement comme haulte princesse  
 Qu'en divers lieux n'avez oncques pris cesse  
 D'avoir le loz de sa fille Victoire,  
 Dont vos gestes, dignes de haulte histoire,  
 Sont decorez et famez en tous lieux;

Par quoy je dis que , pour ung peremptoire ,  
Monstrer devez vostre bras merueilleux.

Et qu'il soit vray, par desir curieux  
De grans exploicts et faitz labourieux  
Avez acquis ung regnon immortel ,  
Vous et voz roys , qui le bruyt glorieux  
Ont emporté de très victorieux  
Sur tous princes ; aussi le cas est tel  
Comme Clovis , Pepin , Charles Martel ,  
Puis Charlemagne , Auguste <sup>1</sup> , Da(n)gobert ,  
Loys le Gros , Ph[i]lippes dit le Bel ,  
Loys Hutin [et] le bon roy Robert.

Qu'est-il besoing narrer le cueur supresme  
Du très puissant le roy Charles septiesme ,  
Du roy Loys , ce sage entrepreneur ,  
Ne du bon roy le feu Charles huytiesme  
Qui en ung an , par sa proesse extresme ,  
Naple conquist en triumphe et honneur ?  
Et mesmement le present gouverneur  
Que vous avez n'a-il pas conquesté  
Milan la grant par armes et bonheur  
Et de rechef pris(t) Gennes cest esté ?

Done maintenir devez par bonne sorte  
En tous voz faitz , affin que Gloire en sorte ,  
Dame Proesse et Victoire , sa fille ;  
Et pour ce faire aurez dame Main-Forte ,  
A celle fin qu'elle les reconforte.  
Qui leur voudroit livrer quelque castille <sup>2</sup> ;

1. L'auteur veut parler de Philippe-Auguste.

2. Querelle. « Le soleil en se levant vit notre castille. » (*Hist. com. de Francion.*)

Par quoy, tout veu, devez par champ et ville  
Le dessus dit roy des Rommans sercher,  
Et vous monstrier vertueuse entre mille  
Pour son propos et voyage empescher.

L'ACTEUR.

Sur ce propos, par raison legitime,  
Dame France d'ouyr Cueur-Magnanime  
Ainsi parler fut ung peu consolée;  
Mais, non voulant riens faire à vollée,  
Declaira lors qu'el n'entendoit tout franc  
En ordonner sans messeigneurs du sang,  
Et qu'il ne fust conclud en cas pareil  
Par messeigneurs les gens du Grant Conseil  
Et arresté, sans plus long parlement,  
Comme ung procès vuydé en Parlement;  
Pour quoy soubdain ordonna Commun-Bruyt  
Pour raporteur, après qu'on eust produit  
Tous les tiltres nouveaulx et anciens  
Tant dudit Roy des Rommans que des siens,  
Auquel il fut enjoinct d'en venir prest  
Le lendemain pour prononcer l'arrest  
Touchant ce fait, sans faire autre sejour.  
Ce fait, chacun s'en alla pour ce jour.  
Le lendemain en estat singulier  
Arriva là monsieur le chancelier<sup>1</sup>  
Accompagné des maistres des requestes;  
Si fist Monsieur<sup>2</sup>, et en particulier

1. Jean de Ganay. Blanchard, p. 31-32, donne ses lettres de provision de chancelier, datées du dernier janvier 1508. (*Hist. des chanceliers*, p. 549-56.)

2. François 1<sup>er</sup>, alors dauphin.

Plusieurs princes , avec ung droit millier  
De grans prelatz , docteurs et sages testes ,  
Devant lesquelz en termes bien honnestes ,  
Quant Bruyt-Commun eust de parler accés ,  
Son rapport fist touchant ledit procès.

*L'extrait dudit procès et les faictz du Roy  
des Rommains.*

De la partie dudit roy des Rommains  
Il allegua que de tous les humains  
L'Aigle il estoit et chef de tout le monde ,  
A qui pape , roys et ducs , pour le moins ,  
Doyvent honneur de la bouche ou des mains ,  
Parce qu'il dit avoir la pomme ronde ,  
Et que partant , puisqu'en terme se fonde  
D'aller sacrer à Romme d'aventure ,  
Faire on luy doit passage et ouverture.

Oultre disoit , après tous argumens ,  
S'on luy faisoit aucuns empeschemens ,  
Quant est de luy , il n'y compte trois figures :  
Car avec luy a de bons Allemans ,  
Sans le secours des Angloys et Flamans ,  
Qu'il a gaignez par ses subtiles brigues ;  
Et mesmement il a ses quatre ligues ,  
Qui se veulent avec luy assembler ,  
Par quoy il dit qu'il fera tout trembler.

Et , pour monstrier que son droit il pourchasse  
A droit tiltre , le pape , de sa grace ,  
Dernierement luy a transmis sa bulle<sup>1</sup> ,

1. On ne la trouve pas dans le Bullaire romain publié

Et , qui plus est , affin que mieulx il passe ,  
Luy a promis secours en toute place ,  
En l'exhortant qu'en ce ne dissimule ,  
Qui est monstre , sans doute ne scrupulle ,  
Qu'il passera , et que par ce moyen  
A l'empescher on ne gangnera rien.

Ce faict , conclud tout pertinent  
Que passage luy soit ouvert  
Pour fuyr peril eminent ,  
Ou qu'il fera incontinent ,  
S'il peult , le dyable de Vauvert<sup>1</sup>.

*Les deffences de FRANCE au contraire.*

Or , pour venir à la production  
De dame France , en resolution  
Elle nyoit luy devoir nul hommage ,  
Car esleu n'est par vraye election ,  
Luy denotant , se quelque agression  
Il luy faisoit , il y auroit dommage ;  
Mais de présent luy faire aucun passage ;

à Rome par Charles Cocquelin de 1739 à 1757 ; mais la  
pièce doit ne pas être une bulle , mais un traité de paix.

1. Le fil de la quenaille est vert  
Et si délié pour s'enfiler  
Que le grant diable de Vauvert  
A paine s'en puet desmesler.

(Coquillart, I, 137.)

Envoyer au diable au vert est une altération d'envoyer  
au diable de Vauvert.

Point ne l'avoit trouvé en son roollet<sup>1</sup>,  
Et qu'il allast passer à Baignollet.

Pour ses raisons dit que, [s'il] est esleu,  
Ce fut du temps de Frederic, son père<sup>2</sup>,  
Lequel jamais, ainsi comme j'ay leu,  
Ne l'establist son per et coesleu,  
Ains en mourut<sup>3</sup> vray possesseur prospère;  
Par quoy appert, veu que c'est chose clère,  
Qu'election n'ayant eu subsequente<sup>4</sup>,  
Qu'il est esleu de chose non vacquante.

Et, oultre plus, par mistère autentique,  
Un empereur, après le saint lavacre<sup>5</sup>,  
Officiant comme ecclesiastique,  
Le calice garny du corps misticque  
Peult prendre à nu quant il fait le dyacre;  
Or de jamais recevoir ce saint sacre  
Il est privé, cela est tout prouvé,  
Par ce qu'il est vray bigame approuvé<sup>6</sup>.

Secondement, disoit qu'il a esté  
Son ennemy, bien l'a manifesté

1. C'est presque le mot de la farce du Cuvier :

Cela n'est point en mon rôlet.

2. Maximilien avoit été élu roi des Romains en 1486.

3. Imp. : pere.

4. Imp. : Que election n'y a eu subsquence.

5. *Lavacrum*, dans la langue des Pères, veut dire bap-  
tême; notre auteur l'entend ici de l'onction.

6. Maximilien épousa d'abord Marie de Bourgogne,  
la fille unique de Charles le Téméraire, qui mourut  
d'une chute de cheval en 1482, et Blanche Marie Sforce,  
fille du duc Jean Galéas.



De luy vouloir ses subjectz oultrager,  
 Où neantmoins n'a guères conqueste;  
 Pareillement, qu'il cuydoit cest esté  
 L'entreprise de Gennes retarger;  
 Et, qui plus est, voulant le roy charger,  
 A au pape donné faulx à entendre  
 Pour parvenir à ce qu'il veult pretendre.

Onques ne fist beau fait en sa jeunesse,  
 Et maintenant, en l'aage de vieillesse,  
 Les grans hasars d'armes veult poursuyvir,  
 Et ne serche que occasion expresse  
 De s'accointer de ma dame Proesse  
 Pour sa fille Victoire luy ravir;  
 Mais à grand peine en pourra-il chevir,  
 Veu que France tient avec soy Main-Forte  
 Pour luy barrer et deffendre la porte.

Dès l'an passé qu'il cuydoit s'apprester,  
 Luy fut permis son voyage exploicter  
 Dedans Millan en ung nombre certain;  
 Ce que pour lors ne voulut accepter,  
 Cuydant passer sans pas ung excepter  
 De tout son ost, comme fier et haultain;  
 Mais de present le cas est incertain,  
 — Tel refuse qui après souvent muse  
 S'on luy feroit telle offre, ou je m'abuse.

Et, pour ses conclusions prendre,  
 Concluoyt, sans plus de redictes,  
 Combien qu'il eust gens à revendre,  
 Que neantmoins, sans beste vendre  
 Ne passeroit pas ses limites.

## L'ACTEUR.

Son rapport fait, pour en determiner,  
Eulx assemblez en notable union ,  
Le chancelier les fist tous opiner,  
Et à chascun en public assigner  
Cause et raison de leur opinion ;  
Puis, congnoissant que une grant legion  
Estoient d'accord, ce qu'on ne vit pieça ,  
Selon les voix l'arrest il prononça :

*De la teneur de l'arrest.*

Finallement, tout bien consideré,  
Il fut conclud, dit et deliberé  
Que ledit roy des Rommains, en substance  
Par les pays qui sont subjectz à France,  
Fust pour aller se couronner à Romme  
Ou à Millan querre le tymbre, en somme ,  
Ne passeroit en manière qui soit ;  
Et neantmoins que, si s'en efforçoit,  
On envoyroit luy couper le passage  
Et luy monstrar qu'il ne seroit pas sage ;  
Et cependant, pour aucunes raisons,  
En confortant les gens et garnisons  
Que France tient à Millan et là près,  
Seroient transmis gens de guerre tous prestz  
De là les montz, et oultre que le roy  
S'appresteroit, luy et son noble arroy,  
Dedans Lyon, et prendroit cure et soing  
De leur ayder, s'il en estoit besoing.

## L'ACTEUR.

Ledit arrest narré de point en point,  
 On envoya , pour mieulx l'executer,  
 Deux mil lances bien montez et en point ,  
 Prestz à chocquer quand il viendroît à point ,  
 Sans longuement d'un procès discuter ;  
 Avec lesquelz France fist deputer  
 Vingt-quatre mil , tant Suysses que pietons ,  
 Tous gens de fait , ne serchans qu'à hurter  
 Et sur quelcun descharger leurs bastons.

Ceulx que l'on eut en ce fait establis  
 De là les montz tirèrent de plain sault ,  
 Où, comme gens vertueux anoblis ,  
 Sans eulx monstrier lasches ou affoiblis ,  
 Tindrent les champs , ardans d'avoir l'assault ;  
 Dont l'Aygle faulx , lors esmeu en sursault ,  
 Nonobstant l'ost qu'il avoit apresté ,  
 Se repentist d'avoir esté si chault ,  
 Car il vist bien qu'il estoit arresté.

Depuis aussi devant grans et moyens  
 Bruyt-Commun eust , et est vray , si je n'erre ,  
 Que par noz gens et les Veniciens  
 Des Allemans , tant jeunes que anciens ,  
 Avoient esté mis quatre mil par terre ;  
 Par quoy le roy , attendant avoir guerre ,  
 Delibera de se tenir tout prest  
 Pour , au besoing , passer les montz grant erre  
 En ensuyvant la teneur de l'arrest.

## L'ACTEUR.

Lors, preparans les grans preparatives  
Et les clameurs de guerre inchoatives  
Que l'on faisoit ou commençoit à faire,  
A tout par moy pensant sur cest affaire,  
Il me souvint que mon dessusdit songe  
N'estoit du tout fantasmate et mensonge  
Touchant le fait du noble Pore- Espic  
Qui s'approchoit de l'Aigle ric à ric,  
Voulant garder, moyennant son bon Sacre <sup>1</sup>,  
L'Aigle et les siens de faire aucun massacre,  
Ce nonobstant que par temps diurne  
Il eust esmeu les dieux Mars et Saturne  
Avec Vulcan, par leurs cruelz effrois  
Faire trembler tours, chasteaux et beffrois,  
Dont il est bruyt jusque en Jherusalem,  
Et mesmement au duché de Millan,  
Où ilz tendent à resveiller de frais  
Les habitans du grand donjon de Paix;  
Dont dame France, en soy ung peu troublée,  
De tous Estatz fist notable assemblée  
Pour consulter dudit trouble et resveil,  
Et tellement que par son Grant Conseil  
Fust decreté l'arrest dessus <sup>2</sup> descript,  
Desquelz haults fais mettre ung mot par escript,  
En passant temps, je me suis ingéré,  
Non ignorant avoir mal digéré  
Tous mes propos; mais, se rien mal je y metz,

1. Espèce d'épervier.

2. Imp.: dessus.

Au bon advis des lisans m'en soubmetz ,  
Quant cy après tombera en leurs mains  
L'arrest de France et du roy des Rommains.

L'ACTEUR.

**M**eschant ouvrier ou homme fantastique,  
**A**insi que dit en ses vertueux faitz  
**X**enocrates, le philosophe antique,  
**I**ncontinent à l'ouvrage s'applique,  
**M**ais bien souvent il tombe sous le fais ;  
**I**mprudemment l'experience en fais  
**E**n cest traité , par quoy ne n'ose aussy<sup>1</sup>  
**N**ommer mon nom , dont suis demourant cy.

*Explicit.*

---

*Epitaphes en vers du chancelier Guy  
de Rochefort et de sa femme<sup>2</sup>.*

**D**ans le chœur, à main droite, est un  
tombeau de marbre noir et blanc, élevé  
de trois pieds, avec cette inscription :  
Hic jacent GUIDO DE ROCHEFORT, in-  
tegerrimus olim Franciæ cancellarius, qui obiit  
15 jan. 1507 (1508), et illustrissima domina  
MARIA DE CHAMBELLAN, uxor ejus, cujus fidei tu-

1. Imp. : ausse.

2. *Voyage littéraire de deux religieux bénédictins de  
la congrégation de Saint-Maur* (dom Martene et dom  
Durand), Paris, 1717, in-4, t. 1, p. 199-206, à l'article :  
Tombeaux et sépultures du monastère de Cîteaux. L'é-

tela ac regimini credita est juvenilis ætas serenissimæ principis dominæ Claudie à Francia, majoris natu è filiabus piissimi regis Ludovic XII.

*Voici leur épitaphe en vers :*



y gist la fleur, le tiltre, l'excellence,  
Le parangon, la haute precellence,  
L'honneur, le prix, le parfait des humains,  
La vraie mirouër de prouësse et vaillance,  
Le grand ruisseau et fleuve d'eloquence,  
Le bien public, excédant les Romains,  
Saige, discret, mettant partout les mains,  
Sans epargner puissant, faible ne fort;  
Pour le nommer, c'est Guy de Rochefort,  
Le plus exquis qui de son temps regna,  
De son pareil, ainsi que je pretend,  
Et tiens pour vray que sur la terre n'a.

pitaphe du mari avoit déjà été donnée par François Duchesne (*Histoire des chanceliers et gardes des sceaux de France*, Paris, 1680, in-fol.), où l'article de Guy de Rochefort, seigneur de Pleurvaut, Flagey, Cuiseaux, l'Abergement et Fougerans, occupe les pages 538 à 548 : « Il gist en l'abbaye de Citeaux, devant l'autel de la Vierge, où sa figure est taillée en marbre blanc, avec celle de sa seconde femme, qui est enterrée avec luy dans un monument dressé et eslevé à leur memoire, d'environ trois pieds de haut, et au devant est un tableau sur lequel sont écrits les vers suivants, en forme d'épitaphe. » (Duchesne, 543.)

Extrait estoit du très noble ligniage  
 Du nom , des armes<sup>1</sup> et haulte vasseilage  
 De Rochefort , au conté de Bourgoigne;  
 Chevalier fut en loix prudent et saige  
 Et chevalier en armes<sup>2</sup> , bien le sçay je ,  
 Aymant honneur, fuyant honte et vergoigne ,  
 Vaillant et preux , comme chascun tesmoigne ,  
 Ung Hercules , ung Hector , ung Sansson ,  
 Ung Aristote , homme de grand fasson ,  
 Ung Cicero , ung Barthol , ung Orose ,  
 Ung Socrate[s] , ung Bocasse , ung Platon ,  
 Ung Cippion , une excellente chose.

De son estude où il acquist honneur,  
 Et tel louange qu'on ne sçauroit grigneur,  
 Rendre s'en vint , comme il le devoit faire ,  
 Au feu duc Charles<sup>3</sup> , son naturel seigneur ,  
 Qui bien cogneust qu'il seroit enseigneur  
 De bon conseil, dont il avoit affaire ;  
 En esperant de le mieux satisfaire ,  
 Son conseiller le retint par exprès<sup>4</sup> ,

1. D'azur semé de billettes d'or, au chef d'argent, chargé d'un lion passant de gueules, à la bordure componnée d'argent et de gueules.

2. De même que le titre de chevalier s'appliquoit parfois aux choses de droit , celui de bachelier s'appliquoit aussi aux armes. (Voir *le Chevalier de la Tour Landry*, p. 221 et 300.)

3. Charles le Téméraire.

4. Il le fit aussi chambellan de sa fille Marie de Bourgogne , pour laquelle , après la mort du duc son frère , il reçut le serment de fidélité des estatz et comtez de Flandre et d'Artois. (Duchesne, p. 538.)

160      **ÉPITAPHES DU CHANCELIER**

Auquel estat le servit loing et près.  
Ainsi fist-il en sa gendarmerie,  
Armes, garde<sup>1</sup>, à ses despens et frais,  
Et conquist l'ordre de la chevalerie.

Son prince mort, à cui Dieu pardon face,  
Le roy Loys unzième de sa grace  
Sy luy pria venir sous son domaine;  
Bien cognoissoit sa vertueuse audace,  
Et luy donna à Dijon lieu et place  
De conseiller en sa Cour souveraine<sup>2</sup>,  
Où il fist tant par son labeur et peine,  
Comme celluy qu'est de bien faire ardent,  
Qu'il en fust fait le premier president,  
Combien qu'alors il n'en eust appetit;  
Et à chascun estoit le droit gardant  
Faisant justice au grand et au petit.

Auquel estat demeura fort long temps  
Jusqu[es]à l'an mil et quatre cens ans  
Quatre vingt quinze, octobre vingt et quatre<sup>3</sup>,  
Qu'il fust trahy par gens pleins de consens,  
Larrons, meurtriers, brigands, batens, bateurs,  
Sans qu'à nul d'eux il eut rien à debattre,  
Lesquels le prindrent sans defendre ou combattre,  
Dedans Pleuvaut une sienne maison,  
Et le menèrent à très forte prison,

1. Duchesne : Arène, Bacde.

2. Louis XI le fit conseiller-clerc, puis premier président du parlement de Bourgogne, le 14 mars 1488, où il fut reçu en ladite charge le 18 avril 1489. (Duchesne, 559.)

3. Ce vers manque dans le Voyage littéraire.



Nommée Mont-Joye , baptisée à revers ,  
Car Rabajoye il seroit mieux raison  
De la nommer, comme lieu très pervers <sup>1</sup>.

Sept mois entiers fist léans habitude ;  
Puis eschappé de ceste servitude ,  
En ce lieu vint à Dieu grâces rendre.  
(Devers) le roy Charles , qui la vraie certitude  
Avoit héut de la grand rectitude,  
Venir le fist devant luy sans attendre ,  
Et luy donna, pour recompense prendre  
De ses grans pertes et sa dure souffrance ,  
Le noble estat de chancelier de France <sup>2</sup>,  
Et au surplus tant le trouva loyal

1. Pluvault, Côte-d'Or, arrondissement de Dijon, canton de Genlis. Voici le récit de Duchesne : « Maximilien, roi des Romains, indigné de ce que la possession du duché de Bourgogne étoit demeurée à Charles VIII par le traité de Senlis, méditoit toujours quelque vengeance sur les habitants de cette province, en laquelle les Comtois firent diverses courses, et par la conduite du seigneur de Mutigni, nommé Hermant, bastard de la maison de Vaudrey : ils vinrent à Pluvault (Colut dit à *Rouvre*), où lors estoit Guy de Rochefort, y faisant séjour pendant les vacations, comme en un lieu où il se plaisoit le plus et où il avoit fait bastir le château que l'on y voit encore à présent, le prirent et l'emmenèrent à Montjay (Montjoie, dép. du Doubs, arrond. de Montbéliard), et de là en la saulnerie de Salins, d'où il se sauva après sept mois de prison. »

2. Par lettres données à Moulins en Bourbonnois, le 9 juillet 1497, registrées le 27 janvier 1498. Elles sont *in extenso* dans Duchesne, 539-40.

P. F. VI.

11

Que sous luy prist pour garder de souffrance  
Tout son royaume et son sceptre royal.

Le bon roy Charles , qui tous aultres excéda  
Par ses vertus , tost après décéda  
De ce bas siècle , auquel le roi Loys ,  
Qu'est-à présent douzième , succéda  
Et au seigneur jà nommé conceda  
Ledit office , j'y estoys , je l'ouys<sup>1</sup>,  
Dont plusieurs gens [se] sont fort hesbays ;  
Car ung chascun tenoit que pour tout voir  
Le roi vouloit dudit estat pourvoir  
Denys Mercier ; au[ssitost sa couronne],  
Chascun des deux pretendoit de l'avoir,  
Si la fortune leur eust esté si bonne.

Mais neanmoins il fust reintegré  
Par le bon roy, qui tant le prist à gré  
Qu'il luy donna tout le gouvernement  
De son royaume, qu'il ne print en mal gré,  
Veu qu'il n'eut scen avoir plus haut degré;  
Et l'entretint tousjours paisiblement.  
Durant son temps n'y eust aucunement  
Guerre ou dabut . mais que prosperité ,  
Paix et amour, joye et tranquillité ,  
Tant aux pays que aux nations estranges;  
Bref, pour en dire la pure verité ,  
Tous ses faits sont dignes de grand' louanges.

Ainsi de France il fut chef de justice  
Douze ans entiers , mettant partout police ,

1. Duchesne : je y est joye le louis.

Et memement au fait du bien publique.  
Bien pent on dire que pour ung tel office  
Il ne fut onques homme si très propice,  
Si très prudent, si très scientifique,  
Doux et courtois, constant et veritable,  
Fort, attrempé, ployant et charitable,  
Grave, pesant, eloquent, pondereulx,  
Riche, puissant, humble, ferme et stable,  
Très asseuré, modéré, vallereulx.

Mais Athropos, qui tout homme devie,  
Eust contre luy une mortelle envie  
Et luy livra très cruelle bataille.  
Par accident, qui tost luy eut ravie  
Force et vigueur, et luy osta la vie  
En le frappant, tant d'estoc que de taille,  
De son dur glaive, qui tout fend et detaille,  
Que au grand roy est allé rendre comte,  
Et dont le corps gist dessous cette lame.  
Prions à Dieu que point ne le mecomte,  
Ains en repos veulle mettre son ame.

*Amen.*

---

**C**i gist aussi sous cette sepulture  
Ung aultre corps, comme la pourriture  
demonstre à tous, d'une excellente  
dame;

Onque ne fut en son temps creature  
Créée de Dieu, ne formée par nature,  
Mieulx accomplie voire de corps et d'ame;

164      EPITAPHES DU CHANCELIER

En gloire, en loz, en bon regnon et fame,  
 Et en vertu je luy donne ce titre;  
 Par quoy Raison m'a commandé luy litre<sup>1</sup>  
 Son epitaphe, pour donner cognoissance  
 De son hault nom, qui tout temps administre  
 Bruit et honneur à cause de sa naissance.

Et tout premier convient que je designe  
 Comme à Dijon elle print origine,  
 Et fust extraite de noble geniture;  
 Mieulx ressembloit estre chose divine  
 Que d'estre humaine; pas je ne le devine,  
 Ainsi que font fabuleux ou menteurs,  
 Qui de faulx titres donnez sont inventeurs;  
 Car de beauté elle estoit outre passe,  
 Et de bonté, qui encore outre passe,  
 Et l'escarboucle de vraye charité,  
 De ferme amour l'emeraude et topasse,  
 Et le rubi ardent en charité.

Ce fust Marie Chambellant surnommée<sup>2</sup>,  
 Dont il doit être à jamais renommée

1. C'est, ici, le synonyme de lire; mais il est curieux que le mot ait avec cette forme un sens funéraire, qui a peut-être contribué à le faire employer par notre auteur. La lire étoit la ceinture noire peinte sur le sous-bassement intérieur ou extérieur d'une église, après la mort du seigneur châtelain, et semée de ses armes. Cf. Ducange, *verbis litra, listra, lictra*. A l'église de Montmorency il existe encore, sur le mur méridional, les traces de plusieurs litres successives des barons de Montmorency.

2. Fille de Henry de Chambellan, conseiller du roi,

Pour la valeur de sa noble personne ;  
 D'honneur estoit la princesse famée ,  
 Et d'attrempece ne fut pas affamée ,  
 Ny de prudence qui à vertu consonne ;  
 D'orgueil , d'envie , ne chose qui mal sonne ,  
 Ne tenoit rien , ains de benignité  
 Estoit mirouer aussi de loyaulté ,  
 De foy , de joye , de paix , mansuétude ,  
 Crainte , espérance et longanimité ,  
 D'humilité , vérité , promittude .

De la louer c'est à droit et raison  
 Pour les vertus que , sans comparaison ,  
 En elle estoient voire en toute affluence ,  
 Et de ce faire j'ay aussi achoison ,  
 Car nourriture j'ay prins en sa maison .  
 Pas ne veux mettre tel bien en oubliance ;  
 Ingrat seroy-je ; doncques pour recompense ,  
 Declairer veulx <sup>1</sup> de sa vie le toutaige <sup>2</sup> ,  
 Lors qu'elle fut promise et accordée

receveur général de ses finances en Bourgogne , maître des comptes , viconte majeur de la ville de Dijon , et d'Alix de Barbezy , surnommée la Belle , fille de Pierre de Barbezy , seigneur de Belleneuve , chevalier , capitaine de Dijon , et de dame Marie Fannier . Guy de Rochefort avoit eu pour première femme Catherine de Vourey , dame de Fouchereau , morte en 1492 , dont il n'avoit eu qu'un fils , mort en bas âge , et dont le tombeau , avec sa statue emmaillottée , étoit aux Célestins de Paris . (Duchesne, 546, 547.)

1. Imp. : veult.

2. La totalité, l'ensemble. L'imprimé donne à tort toutaige.

## 166 ÉPITAPHES DU CHANCELIER

Par loyaulté et foy de mariaige  
A ce gisant qui l'avoit demandée.

C'est le seigneur preux [Guy] de Rochefort,  
Qui lors estoit jeune, puissant et fort,  
Et à Dijon conseiller pour le roy ;  
Pleust à son cœur donner de joye renfort,  
Et, pour y prendre tout soulas et confort,  
Elle espousa en triomphant arroy ;  
Oncques entre eulx n'y eust nul desarroy,  
Noise ou discorde, mais en paix [et] en joye,  
Et en amour, qu'est de tout bien monjoye,  
Ils ont vescu ensemble tout leur temps,  
Et cette dame, dont fort je me resjoye,  
Acquit mains biens aux siens, comme s'antans.

Par son moyen, plusieurs de ses amis  
En hault estat sont eslevez et mis,  
Les ungs pourvus de (bons) nobles benefices ;  
Du loyaulment ils se sont entremis  
A servir Dieu, et ont gros benefices<sup>1</sup>  
A ses voisins, tant princes comme estranges,  
Dont sont les faits très distinguez de louanges  
Et a produit de sa noble semence,  
De beaux christaux aussi doux que fontaine,  
Esquels avons toute notre espérance.

Lors de plaisir avoit plus que princesse  
Qui fût vivant : mais sa grant joye print cesse,  
Car mort en fit la separation,  
En ravissant par cruelle rudesse

1. Cette strophe est incomplète ici de deux vers.

Ledit seigneur, dont (elle) eust telle tristesse ,  
Telle douleur, telle desolation ,  
Que , n'eust esté la consolation  
Que luy faisoient le roy aussi la reïne ,  
Luy promettant que du temps de leur reigne  
Elle et les siens maintiendroient sans doubtañce,  
Elle eust perdu vigueur, force et [v]aillance,  
Dès ce jour mesme ; n'y eust point de doutance.

Si, pour donner à son deuil allegence,  
Ils luy donnèrent la garde et la regence  
De madame Claude leur fille aynée<sup>1</sup>,  
Par ce montrant le zèle et la fience  
De vray amour et de la bienveillance  
Qu'en elle avoient de long temps assignée ,  
Ainsi que celle du tout predestinee  
[A] acquerir en ce bas territoire  
Les immortels par heuvre meritoire;  
Et, que plus est, pour l'oster de soucy,  
Le roy retint le fils<sup>2</sup>, il est notoire,  
Et la reyne retint la fille aussi.

Aussi estoit ceste dame d'honneur,  
De hault estat heraultée en greigneur,  
Voyant fleurir ses enfans auprès elle.  
Et que leur prince et naturel seigneur,  
Si leur estoit de tout bien assigneur

1. Celle qui épousa François I<sup>er</sup>.

2. Jean de Rochefort, qui, entre autres charges, eut celle de premier écuyer tranchant du roi François I<sup>er</sup>, et qui fut comme lui fait prisonnier à la bataille de Pavie. Cf. Duchesne, p. 547.

168      **ÉPITAPHES DU CHANCELIER**

Et les avoit retiré sous son hesle ;  
 Lors luy croysoit toute joye nouvelle  
 Et cuidoit <sup>1</sup> estre pour jamais à repos ;  
 Mais dèçue feust, car la faulce Atropos  
 Qui dessus elle avoit tousjours envie  
 Par accident un jour mal à propos  
 A Dun le Roy <sup>2</sup> luy fist oster la vie.

Mort, exerçant ses criminels excès  
 Deux ans après le trespas et decès  
 De <sup>3</sup> ce seigneur dont gist ici le corps,  
 Auprès de lui donna lieu et ascès  
 A sa compaignie dont cy je tiens procès  
 L'an mil cinq cens et neuf, j'en suis racord.  
 Vingt et deux ans sans debat et discord  
 Avoient vescu en loial mariaige,  
 Et, avec deux qu'elle fut en veufvaige,  
 Compris les quinze qu'elle avoit dejoint dis,  
 Trante neuf ans elle avoit en droit l'aige.  
 Or, prions Dieu qu'il lui doinst paradis.

*Amen.*

1. Imp. : au doit.

2. Ou Dun-sur-Auron, département du Cher.

3. Imp. : en.



*Epitaphe du cœur de Monsieur de Rochefort, gravée sur une plaque de cuivre attachée au pilier de la chapelle de Sainte Claire, dans la nef<sup>1</sup>.*

**M**ORT qui tout mort mordit un cœur,  
 Lequel git cy devant. La douce liqueur  
 De son sçavoir si haultement fleurit  
 Qu'oneques justice en son temps se pe-  
 Prudence et Force avec[ques] Temperance [rit.  
 En celuy cœur firent leur demeureance;  
 Crainte de prince, or, argent ne amis,  
 Dedans son clos n'ont aucune erreur mis;  
 Car si grant fut que plustost mort eut pris  
 Que de faveur il eust esté repris.  
 Dirai-je, hélas! sans douleur trop penible  
 Le nom de luy? Non, il est impossible.  
 Par quoy je dis, en pleurant deuil très fort,  
 Que c'est le cœur de Guy de Rochefort,  
 Chevalier preux et chancelier de France,  
 Laquelle France en son temps n'eut soufrance,  
 Car le Commun, Noblesse, Eglise, acquirent  
 Biens à planté et avec paix vesquirent,  
 Dont regretté il est de tous humains

1. Les entrailles furent mises aux Célestins de Paris, puisque Guy de Rochefort figure dans cette inscription des Célestins : *Guillemi et Guidonis de Rochefort, fratrum, Franciæ cancellariorum, nec non utriusque sexus ex eadem familia mortales exuvia diversis temporibus hic depositæ fuerunt ab anno 1478 ad annum 1630.* (Duchesne, p. 546.)

## 170 ÉPITAPHES DE GUY DE ROCHEFORT.

Plus que [ne] fut Fabieux des Rommains.  
C'est cestuy-là qu'à Loys douziesme  
D'immortel loz fait porter diadesme;  
Sous la justice il acquit ce beau nom :  
Père du peuple et triumpphant renom.  
Luy, estant roy, plusieurs guerres il eut,  
Dont le sien peuple à peine s'apperçeut.  
La cause estoit de son bon chancelier,  
Qui bien sçavoit tous les nœuds delier  
De son affaire, en y mettant police,  
Comme le veut droit, raison et justice.  
Conclusion : En France il estoit comme  
Jadis Catho au grant senat de Romme.  
Vous donc, vivant, qui justice honorez<sup>1</sup>,  
Priez qu'il soit au rang des bienheurez<sup>2</sup>.

1. Imp. : honorés.

2. Imp. : du règne des bienheureux.





*La vengeance des femmes contre leurs maris  
à cause de l'abolition des tavernes. —  
A Paris, par Estienne Denise. 1557<sup>1</sup>.*

---

*La vengeance des femmes contre leurs maris  
à cause de l'abolition des tavernes.*

**N**ous pouvons bien entre nous preudes  
femmes,  
Qui n'eusmes onc ne hontes ne diffames,  
Chasser ennui, oster melancolie,  
Laisser soulci et toute resverie,  
Nous delecter, jouer, chanter et rire,

1. Cette pièce, que nous copions sur l'exemplaire de M. Cigongne, est un in-4 de 4 feuillets, dont un pour le titre; 26 lignes à la page. — Cette pièce et la suivante se rapportent toutes deux à la même chose; elles ont toutes deux pour raison d'être une ordonnance de Henri II interdisant aux cabaretiers de recevoir chez eux d'autres gens que des étrangers et passants. La première pièce est relative à Paris, la seconde à Rouen, et celle-ci nous apprend que l'ordonnance étoit de juin 1556. Je ne l'ai pas trouvée dans l'Abrégé manuscrit des ordonnances de Henri II, rédigé d'après les registres originaux, qui est conservé à la Bibliothèque de l' Arsenal; mais j'y ai trouvé la même ordonnance se rappor-

Veu le grand bien que le roy nostre sire  
Et son conseil maintenant nous propose.

Certes heureux celui bien dire j'ose  
Qui a esté le premier inventeur,  
Et qui nous a pourchassé ce bon heur ;  
Car par cela , à Dieu louange et gloire ,  
Sur noz marys nous avons la victoire ,

tant à Troyes, et seulement un peu postérieure ; celle-ci se trouvoit au folio 434 du 5<sup>e</sup> volume des Ordonnances de Henri II, coté T. Voici le texte de l'Abrégé :

*Police pour les cabaretz et tavernes à Troyes.*

« Deffences du roy Henry deuxiesme, faictes à tous taverniers et cabaretiers de la ville et fauxbourgs de Troyes, d'asseoir ny bailler à boire ny à manger en leurs maisons aux gens de mestier et habitans de ladite ville et fauxbourgs, et à iceulx gens de mestier et habitans d'aller ny entrer esdites tavernes et cabaretz pour boire ny manger, sur peine de prison et d'amande arbitraire, moitié au roy et l'autre moitié aux pauvres, et de punition corporelle s'ils y retournent pour la seconde fois, le vingt deuxiesme jour de decembre 1556, enregistré le 21<sup>e</sup> janvier, *sub modificationibus in registro curiæ contentis*, qui sont que la Cour n'entend qu'il soit procédé contre les contrevenans aux dictes deffenses par prison sy le cas n'y echet, ains seulement par amande arbitraire, à la discretion des juges, et que la prohibition des tavernes et cabaretz aura lieu et sera rega dée ès ville et fauxbourgs dudict Troyes. »

C'étoit, du reste, une ordonnance qui se renouveloit de temps en temps ; car, dans les Ordonnances de Fontanon (IV, 1611, p. 242-3), j'en trouve une du 15 octobre 1588, contre les blasphémateurs et les taverniers, qui a les mêmes inhibitions.

Dont pouvez bien , à gorge desployée ,  
 Avecques moy crier : Ville gaignée !  
 Car nostre roy et prince singulier ,  
 Ces jours passés fist dire et publier  
 Un saintet edict grandement profitable  
 Pour le mesnage , et à nous delectable :  
 C'est que pas un de tous les taverniers ,  
 Cabaretiers , rostisseurs , patissiers ,  
 Ne recevront pour boire en leurs maisons  
 Gens de la ville en nul temps et saisons ,  
 Pour obvier aux trop grosses despences  
 Qu'on y faisoit ; faictes sont les dellences ,  
 Ce que plusieurs ayans bien entendu ,  
 Ont désiré l'edict estre rompu .  
 Ce nonobstant . la volonté du prince .  
 Faicte sera et qu'on garde la pince <sup>1</sup> ;  
 Car pour certain quiconque y sera pris ,  
 Mené sera droict au temple Saint Pris <sup>2</sup> .

O quantes fois avons nous souhaitté  
 Le tavernier estre bien foelté ,  
 Qui noz mariz avoit en sa maison  
 Si bien nourris , beuvans tousjours du bon ,  
 Faisans banquets , ô Dieu ! journellement ,  
 Et grans excès , sans avoir pensement  
 Ny d'entre nous , ny des enfans aussi ,  
 Lesquels avons de nourrir le soulci .  
 Mais maintenant très bien nous nous trouvons  
 De cest edict ; car avec eulx bevons

1. Qu'on se garde d'être empoigné ; cf. t. 5, p. 150.

2. L'église de Saint-Pris, ce bâtiment de nouvelle fabrique, est le Châtelet, la maison des prisonniers.

Paisiblement , sans debat , ne querelle ,  
Dont ils vouloient tourmenter leur cervelle.  
Car au retour de ces lieux ravissans  
Avoient du tout ou perdu leur bon sens ,  
Ne pensans rien fors que s'aller coucher ,  
Ou le plus beau estoit de tresbucher  
Ou de jecter quelque mot de travers ,  
Qui nous venoit à rebours et revers.  
Depuis l'edict , quand ce vient aux repas ,  
Aux cabarets n'oseroient faire un pas ;  
Ains doucement viennent à l'ordinaire  
Avecques nous moyenne chère faire ,  
Se maintenans comme œconomes sages  
Qui ont le soin de leurs propres mesnages.

Ha ! ha ! maris , vous nous faisiez jeuner  
En nos maisons , sans maille nous donner  
Ny autre bien pour la nostre substance ,  
Et vous alliez faire grosse despence  
Es cabarets pour là passer le temps ,  
Où vous souliez prendre vos pasetemps  
A jeu et dés , de charte aulcune fois.  
Vous avez eu au tripot maintes fois  
La bourse vuide et le corps tout lassé ,  
Et pas n'estoit le jeu si tost passé  
Que tout le gaing se devoit aller boire ;  
Ce temps pendant , Jean , Thibaud et Gregoire  
Beuvoient d'autant , cramoisant bien leurs faces ;  
Mais au retour , Dieu sçait quelles grimaces.

Hé , quantes fois estes-vous revenus  
Sans vos manteaux , qui estoient detenus  
Ou au tripot ou taverne ! Et pourquoy ?  
Jamais n'estions en repos ny requoy ;

Trouver failloit argent en quelque lieu ,  
 Pour retirer vos habits de tel jeu.  
 Si ne faisons assez grand diligence,  
 Martin baston<sup>1</sup> s'en alloit lors en danse;  
 L'un s'en fuyoit d'un costé, l'autre d'autre ,  
 De çà, de là, se mussant en quelque antre  
 Pour se cacher et eviter courroux

1. Expression très fréquente au 16<sup>e</sup> siècle. Lorsque Panurge consulte les sorts dans Virgile, Pantagruel lui dit, sur le second vers, qu'il s'en ra battu par sa femme. « Au contraire, respondis Panurge, c'est de moy qu'il pronostique, et dict que je la battray en tigre si elle me fasche; Martin-bâton en fera l'office. » (Rabelais, liv. 3, ch. 12.) Dans Bonaventure des Périers, conte CXV, il est question d'un quidam qui ne peut arriver à ce que sa femme le laisse tranquille, « encore que le plus souvent Martin-bâton l'accolât. » Noël Du Fail s'en est aussi servi dans ses *Propos rustiques* « Je voudrois bien, dist lors Pasquier, que la femme de chez nous m'eût tant contesté; je crois que Martin-bâton trotteroit. » (Ch. 5.) « Bohe, vertu ma vie, fit Phelippot, par la dague Saint Chose. s'il faut que Martin-bâton trote. Et qu'est-ce à dire? je ne serai donc le maître en la maison » (ch. 11, p. 75). L'on connoît même une farce joyeuse de Martin-bâton, imprimée ou réimprimée à Rouen à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle (Brunet, *Manuel du Libraire*, t. II, p. 252). Enfin La Fontaine a consacré l'expression dans sa fable de l'Ane et du Petit chien (liv. 4, fable 5) :

Oh, oh, quelle caresse et quelle mélodie!  
 Dit le maître aussitôt. Holà Martin-bâton!  
 Martin-bâton accourt; l'âne change de ton.

La Fontaine, par un double souvenir de ce terme et du nom de l'ânier employé par Gilles Durant dans la char-

Que nos maris en vouloient à tous coups.  
 L'enfant pleuroit, voyant ainsi son père  
 Crier pour rien; c'estoit grand vitupère.  
 Mais, Dieu mercy, la chance est bien tournée;  
 Que benie soit la très sainte journée  
 Que nostre roy fist publier l'edict,  
 Et qui fera autrement soit maudict.

Cloez<sup>1</sup> vos huis, taverniers, à nos hommes<sup>2</sup>,  
 Que ne payez de deniers grosses sommes  
 Ou que (non) n'ayez, qui vous feroit grand peine,  
 Lieu préparé dedans bonne semaine<sup>3</sup>.  
 Gardez-vous bien; certes n'y faudront pas  
 Les bons sergens, qui suivent pas à pas,  
 Pour attraper d'entre vous quelque proye.  
 Pensez, pensez que nul d'eux ne vous voye;  
 Car un *Rabbot* vous pourra rabboter;  
 La *Place* aussi vous fera bien trotter,  
 Et, si tombez au fil de *La Rivière*,  
 J'ose jurer que n'y profiterez guère;

mante pièce du Trépas d'un Âne ligueur, insérée dans la  
 Ménippée, fait encore figurer Martin dans l'Âne vêtu de  
 la peau du Lion (liv. 5, fable 21) :

Martin fit alors son office.

Ceux qui ne savoient pas la ruse et la malice

S'étonnoient de voir que Martin

Chassât les lions au moulin.

Cf. l'*Ancien théâtre françois*, I, 278, V, 68, IX, 80, et  
 le Glossaire.

1. Fermez, de *clore*.

2. A nos maris; l'expression est encore populaire.

3. D'ici à huit jours, d'ici à peu de temps. Cela ne  
 doit pas signifier la semaine sainte, quoiqu'on ait dit  
 jusqu'au 18<sup>e</sup> siècle, surtout pour le roi, faire son bon  
 jour, pour certaines dévotions officielles.



Puis, vous sçavez que de tout temps *La Guerre*<sup>1</sup>  
 Detient toujours les pauvres gens en serre.

Nous avons veu tant de bons mesnagers  
 Pour chopiner se mettre en grands dangers,  
 Vendre joyaux, mettre bagues en gage,  
 Et bien cela, c'est vivre de mesnage<sup>2</sup>.  
 C'est toutes fois une chose certaine  
 Qu'on n'ira plus puiser à la *Fontaine*;  
*Le Cygne* est mort, *la Clef* n'est en saison  
 Pour ouvrir l'huis de *la Bonne-Maison*.  
 Or, *saint Bernard*, *saint Denis*, *saint Hilaire*  
 N'ont pas voulu des autres se distraire,  
*La Hure* aussi, le *Porc-Epi* en somme,  
 Et, ce pourveu qu'on n'aille plus à *Romme*  
 Haulser le temps et boire à l'abandon,  
*L'Asne rayé* mangera son chardon,  
*Le Molinet* tant de temps tournera  
 Que trouver vent d'*Allemagne*<sup>3</sup> pourra.

1. L'auteur joue sur des noms de sergents du temps.

2. C'est exactement le mot de Molière :

*Martine.*

Un homme qui me réduit à l'hôpital, qui me mange  
 tout ce que j'ai.

*Sganarelle.*

Tu en as menti ; j'en bois une partie.

*Martine.*

Qui me vend pièce à pièce tout ce qui est dans le logis.

*Sganarelle.*

C'est vivre de ménage.

(*Le Médecin malgré lui*, acte I, sc. 1.)

3. Tous ces mots sont des enseignes de cabarets de  
 Paris, fréquentes dans l'*Histoire des cabarets* de M. Four-  
 nier. On les reverra dans les Poésies sur Paris.

P. F. VI.

12

Je ne dy pas qu'on ne boyve du bon  
 Quant les maris seront en leur maison ;  
 Car j'enten bien qu'il n'appartient à femme  
 A son mary dire injure ou diffame.  
 D'autre costé, faut que l'homme soit sage  
 Pour prudemment gouverner son mesnage.  
 S'il vient un jour de recreation,  
 Ayant chez son chascun sa portion ,  
 Nous pouvons bien visiter noz voisins ,  
 Parens , amis , frères , seurs et cousins ,  
 Disner ensemble et souper, sans aller  
 Aux cabarets nostre argent avaller<sup>1</sup> ;  
 Ce que faisant , les femmes en riront ,  
 Et les enfans de joye sailliront.

Par quoy, maris, vivons en patience,  
 En bien gardant la royalle deffence ;  
 Et, s'il advient que vous soyez repris ,  
 N'en venez pas perturber noz esprits',  
 Car c'est à vous ausquelz cela s'adresse.  
 N'y faillez pas ; que cela ne vous blesse.

Que ferons-nous, entre nous. femmelettes ?  
 Soyons toujours cointes et joliettes.  
 Qui nous pourra faire aucune nuyssance ?  
 On estimoit pour rien nostre puissance ;  
 Mais nous voulons par tout estre notoire  
 Que nous avons sur noz maris victoire.

1. L'auteur joue sur les deux sens du mot *avaler*, boire, et *avaler*, faire descendre.

*Fin.*



*Le plaisant Quaquet et resjuyssance des  
femmes pour ce que leurs maris n'yvrong-  
nent plus en la taverne<sup>1</sup>.*

---

#### HUICTAIN.

*Lisez, lecteurs, ce caquetage ;  
Vous orrez femmes caqueler  
Et si bien mellantz leurs langages ,  
Qu'impossible est de tout conter ;  
Par quoy vous plaira contenter  
Du petit recit que j'en faitz :  
Qui vouldroit leurs faitz raconter,  
On n'en auroit le bout jamais.*

---

**U**ne grand troupe feminine  
Lautr'yer je vey, faisant la mine,  
En sousriant et goguetant,  
En devisant et en contant,  
Mais quoy, si dru et si menu  
Que bien peu en ay retenu :

1. Il y a de cette pièce, écrite à Rouen en 1556 et évidemment imprimée une première fois à l'heure même,

C'estoient femmes de grand engin  
Qui disputoient touchant le vin,  
Aussi des taverniers marris  
Enrichis de par leurs maris,  
Qui journellement, sans cesser,  
Leurs profits faisoient trespasser  
A yvrongner, à tripotter,  
Sans ung seul denier remporter,  
Dont femmes, tant blanches que brunes,  
Anvient <sup>1</sup> la mesre de la jeusue  
Et leurs enfans tenoient le chants  
Aux villes, faulxbours et aux champs.

Mais à present icelles femmes  
De liequeurs goustent quelques drames <sup>2</sup>,  
Et leurs petits enfans aussi  
Rendent à Dieu ung grand mercy,  
Voyant que par le sien pouvoir  
Justice a fait bien son devoir,  
Faisant dedans Rouen regner  
Police de plus n'yvrongner.

De ceste loy la renommée  
Fut desportée et pourmenée  
De bouche en four, de four en bouche,  
Tellement que maint escarmouche

une réimpression faite dans la même ville sur Loys Costé, libraire, rue Escuyère, aux trois ††† couronnées. Elle a été de nos jours insérée dans le Recueil des Joyeusetez, mais sans indication de l'édition qui a servi de modèle; quelques légères variantes, que nous avons relevées, prouvent que c'est d'après une édition différente.

1. Costé : Anvient.

2. Drachmes.

A esté faict de tel sermon ,  
L'ung dit : « Non est. — Si est. — C'est mon. —  
Sauf vostre honneur, tu as menty, —  
Tu me frappy, je le senty ;  
Si tu veulx nous en berons pinte ,  
Et à cheval , et y s'ainte  
Mettant le heaume au tallon.  
— Or sus, sus, doncques destallons ,  
Si tu ne veulx te desmancher. »  
— « Comment », dict l'ung, « gentil boucher,  
Ose-tu bien dire mal d'elle !  
Si je happe mon allumelle ,  
Je la menray à l'esmouleur.  
— Tu tiens termes de carreleur  
A te veoir marcher sur le beurre.  
— M'amy, vostre bouche s'eure <sup>1</sup>  
Trop souvent ; vous ne payez rien.  
— A, corps bieu, dit l'autre, il est mien.  
Qui esse donc qui le veult battre ?  
— Non, dict Mauplain, ils sont bien quatre  
Qui ont dit : ouy ; sans nulle bourde,  
L'aveugle est mary de la sourde.  
— On , hon', dit-il ; — A , ha , dit-el ,  
Logerez-vous en mon hostel  
Pour apprendre à voller sur corde ?  
— A , ouy vraiment, je m'en recorde ;  
Je y estois ; il paya contant. »  
Et, s'en allant toujours battant  
Le pavé : « Ho ! dit Husturgru ,  
Comme il pionne <sup>2</sup> gros et dru. »

1. S'ouvre. — 2. Pionner, boirs.

— Non faict, fit-il. — Si faict, fit-ale;

Tout est vendu, soubdain destale;

Elle est pleine de grand bonté. »

N'en parlons plus : c'est trop conté;

Une aultre foyz les demeurantz.

Femmes d'aller, hommes courants

Pour aller dire des nouvelles;

Ils usèrent bien deux semelles

Pour feulloter les parchemins.

Alors trouuay, par les chemins,

Une fumelle qui disoit :

« Commère, sça-vous<sup>1</sup> que faisoit

Mon bon marchand? Par le vray Dieu,

Il me battoit en chascun lieu

Quand d'yvrongner estoit venu,

Et bien souvent venoit tout nu. »

Ce disoit l'aultre : « Hélas ! m'amyé,

Je n'avois heure ne demye

De repos, de demain en demain,

Et tous (les) jours me tendoit la main

Pour avoir l'argent de ma gaigne,

Et, si [je] faisois la rengaigne,

Robbe et corset il emportoit.

Helas, guère ne luy coustoit

A les menger et les jouer;

Puis dessus moy venoit ruer

Comme sur toille maucurée.

Vrayment j'estois bien eseurée

Quand sa bouffée le tenoit. »

Dit l'aultre : « S'il entretenoit,

1. Costé : savons.

Comme le mien, une vilaine,  
Auriez-vous point plus grande peine?  
— Mère Dieu, voyla grand raison,  
Ce dict l'une; que de blason!  
Commère, vous n'avez que plaindre,  
Tant il faict bon vous ouyr jaindre;  
Vostre mary n'est que des bons;  
Mais vous avez tant de lardons,  
Quand vous estes à vostre verve.  
Il convient bien que le mien serve,  
Et, sans rongnourner ung seul mot,  
S'il veult choppine et moy d'ung pot  
Pour à son gré le bien traicter,  
Afin aussi de mieulx tuter<sup>1</sup>  
Pour bien m'eschauffer la poitrine.  
— Comme vous nous sommes voysine,  
Mais ce n'est le point où nous sommes;  
Laissons de plus blasmer les hommes;  
Pour nous ne se corrigeroient;  
Mais par trespit encore boiroient,  
Fust en public ou en secret;  
Sans en avoir aucun regret,  
Plus tost dedans quelque caverne  
Yroient au lieu d'une taverne.  
Faisons leur tousjours bonne chère,  
Et puis ils n'yront, ma commère. »  
Respond la tante du cousin  
De la mère de son voysin :

1. Peut-être pour *téter*, qu'on a, par extension pris dans le sens de boire, ou pour *flûter*.

« Vostre propos n'est point mauvais.  
 Quand d'Orléans et de Beauvais  
 Le vin nous entre dans la teste,  
 M'amy, Dieu sçait quelle faiste  
 Nous faisons tout le long du jour;  
 Cela nous cause ung grand amour  
 Vers nos maris; n'en doubtez pas.

— En bonne foy j'ay maintz repas,  
 Dict Gogueluc l'altérée;  
 Pas ne voudrois estre enterrée  
 Sans avoir veu ce temps courir.  
 Je n'ai plus de peur de mourir,  
 Puisque j'ay beu du vin de Dieu;  
 Femmes en ont joye en tout lieu.  
 Au lieu de pleurs avons souris;  
 Nos enfants en sont mieulx nourris.  
 D'icy à longtemps qui vivra  
 De l'ordonnance souviendra  
 Que le deuxiesme roy Henry,  
 Des François rempart et appuy,  
 Au mois de juin fit prononcer  
 Pour contre mal bien annoncer,  
 L'an mil cinq centz cinquante six.

— Que tu as des propos malfiz<sup>1</sup>,  
 Es se à toy a tant flagoller?  
 Mais de quoy te viens-te mesler?  
 Tu faitz une grande harangue »,  
 Respondit une forte langue<sup>2</sup>,

1. Costé : massis.

2. Costé, dans l'imposition des feuilles, s'est trompé,



Tavernière plaine d'uzure ,  
De faulx poiz et faulse mesure  
Reprocheresse de biens-faitz  
Qu'autres foyz au pauvre avoit faitz  
De son feu et de son potaige ,  
De douze solz prestéz sur gaige  
Pretendant la faire gaigner ,  
Par mener gens et yvrongner ,  
Et, voyant qu'elle n'a plus gens  
Qui luy face venir argent ,  
Pour se venger en sa furie,  
Ceste povre femme injurie,  
Qui donnoit grand louenge au roy  
Davoir permis ycelle loy.  
Mais des aultres fut rebrouée  
Et du lieu subit descrouée  
En luy disant : « Va , vieille vesse ,  
De noz maris as eu la gresse ,  
Et nous le demeurant bien maigre ;  
A toy est doulx et à nous aigre.  
Tu luy reproche povreté ,  
Pensant bien à la verité  
Luy faire grand honte et diffame ;  
Tu montres bien n'estre pas femme  
De povreté tant mespriser ,  
Et Dieu commande la priser.  
Regarde ton commencement

et a mis l'un pour l'autre , à trois pages de distance , ce  
Vers et le 77<sup>e</sup> après cet endroit :

Vous récompenser à pouvoir, etc.

Que tu vivois tant povrement  
Et loyaument en ton mestier.  
— Tu as prins l'estat de taverne ,  
Où les enfans de Mau-Gouverne <sup>1</sup>  
Ont mengé tous leurs revenus ;  
Toy et tes gens entretenus  
Ont bien esté à leurs despens ;  
Regarde à toy et te repens ;  
Des povres gens plus ne te mocques ,  
Ou de bref tomberas à locque  
De ceulx lesquelz on voit mocquéz  
Et à coups de langue plocquéz ,  
Je n'en suis point en ignorance  
Comment tu as tant de finance ,  
Car tu vendois poisson et chair  
Plusieurs fois au double plus cher  
Qu'il n'appartenoit selon droict ;  
Mais peu d'esgard en cest endroict  
Tu y avoiz : puis sur les potz  
Faulse mesure, et, des fagotz ,  
Tousjours de deulx en faire troys,  
Et des bourrées en tel choys ;  
C'estoit pitié de ton affaire.  
Est-ce point à toy de te taire ?  
Quel proufit de toy venoit-il ,  
Sinon pour toy, esprit subtil ?  
Tu as gagné en deux bons ans ,  
Ce dis-tu, quatre mille francs.  
— Quoy, appelles-tu cela gaigne ?

1. On a déjà vu cette expression dans ce Recueil ,  
tome 3, p. 19.

— Parle tost, de vertu brehaigne ;  
Sont-ils point faulsement acquis ?  
Va te cacher dedans ung puis ,  
Injurieuse languagère ,  
Retire-toy de nous arrière ;  
Garde toy de perdre ton bien  
Qu'en la fin tu n'aye plus rien. »

Quand fut cessé tout le blason,  
Chacune va en sa maison ;  
Mais, voyant que la tavernière  
A tant faisoit piteuse chère ,  
Ung propos lui vinrent conter  
Affin de la reconforter ,  
Disant cela que bon leur semble ,  
Parlantes quasi tout ensemble  
Comme la loy des femmes est :  
« Tavernière, oyez s'il vous plaist ;  
Nous sçavons bien qu'estes faschée  
Et voire fort desbauchée.  
Mais en Dieu faut avoir espoir ;  
Vous recompenser a povoir  
En quelque aultre certain moyen ,  
Auquel vous contenterez bien.  
La police est de la justice  
Pour reformer tout malefice.  
— Bien à vostre aise vous contez ,  
Dit la tavernière ; escoutez :  
Vous seroit ce point chose estrange  
Voir d'ung grand logis vieille grange ?  
Nos belles chambres et nos salles  
A present vilaines et salles  
On les voit ; (et) plus (encore) ces imprimeurs

Nous imprimant, et ces joueurs,  
 Quant quelque farce sont jouant,  
 Nous mordent bien fort en riant,  
 Puis ces maraulx, filz de putains,  
 Ouvrant la gueule en cris haultains  
 Nous publiant de part en part ;  
 Qu'a leur col le diable y ait part.  
 — Que gagnez-vous ? dict Jolytrue ;  
 Vous monstrez bien estre une grue ,  
 Et pire que le basilic ,  
 De murmurer du bien public.  
 Allez , allez , il vault bien mieulx  
 Qu'entre vous , avaricieulx ,  
 Soyez faschez pour vos peschez ,  
 Que par vous ne soyent tant faschez ,  
 Tant de destruitz et desconfilz  
 Par ne penser à leurs profilz.  
 Crevez de dueil si vous voulez ,  
 Vos maulx seront renouvellez  
 Si à quelqu'un faictes injure ;  
 Ne faictes doncques nul murmure  
 Enco[n]tre la divine loy  
 De Jesus-Christ, souverain roy ;  
 Loy par laquelle tout le monde  
 Vit sobrement en joye monde <sup>1</sup>.  
 — Ha ! respondit la tavernière ,  
 Que vous avez belle manière  
 Pour nous prescher et remonstrer !  
 Mais garde n'avez de monstrer

1. Honnête, de *munda*. Nous n'avons conservé que le mot composé immonde.

Voz faultes aval ny amont ;  
Car s'on voyoit à vostre front  
Escripte toute vostre vie ,  
De nous blasmer n'auriez envie.  
— Laissons la là , dirent-ils toutes ;  
Jamais un rongneux plain de gouttes  
Ne veult endurer qu'on le gratte ;  
Mais celuy lequel son mal flatte  
Est son amy et son appuy.  
Commères , n'en parlon meshuy. »

*Fin.*





*Le Debat de l'Hiver et de l'Esté<sup>1</sup>, avecques l'estat present de l'homme, et plusieurs autres joyeusetés. Item pour congnoistre ung bon cheval, avec les condicions et dèches<sup>2</sup> qu'il doit avoir devant qu'il soit bon, et sont en nombre XV<sup>3</sup>.*

*Le Debat de l'Iver et de l'Esté.*

ESTÉ commence.

**C**hascun de ma venue doit estre esjouyssans;  
 Car je fais resjouir les cueurs des vrays amans;  
 Tous les oyseaux pour moy renouvellent leurs  
 chans  
 En l'ombre, sous le may et en boys verdissans.

YVER.

Amy, qui estes-vous, qui tant fort vous vantez,  
 Disant qu'on doit de vous avoir grant volentez?

1. Il y a de cet opuscule trois éditions gothiques, toutes trois sans date, l'une de 8 feuillets (A), qui a été réimprimée dans le *Recueil de poésies gothiques françoises* publié par Silvestre, l'autre de 4 feuillets, et enfin une troisième de 8 feuillets (B)

Estes-vous tant vaillant et de si grant bonté  
Que tels joyes demenés? De quels gens estes né?

ESTÉ.

Amy, qui demandez de mon haultain semblant,  
De Dieu et de sa mère j'ay vertu très puissant,  
Tant que monde quiert de me faire honneur grant;  
Je suis le temps d'esté à toutes gens plaisant.

YVER.

Esté, tu as grant tort de toy ainsi vanter;  
Se tu me scés respondre, je te vueil demander  
Pour quoy trestout le monde te doit honneur porter;  
Les mors tu ne peulx faire vivans ressusciter.

ESTÉ.

Amy, et qui es-tu, à qui je dois respondre?  
Tu es moult fort velu; va ton poil faire tondre;

que nous avons vue chez M. Cigongne, et où le Débat est suivi d'une autre pièce, car on y lit à la suite du titre transcrit au haut de cette page : *Ensemble ung sermon joyeux d'un depuceleur de nourrices*. Un bois d'un jardin plein de fleurs; à gauche un homme, au milieu une femme tenant une couronne de fleurs, à droite une seconde, suivie de plusieurs autres. 29 lignes à la page; le Débat occupe les 4 premiers feuillets. — M. Jubinal, dans le t. 2 de son *Nouveau recueil de contes, dits et fabliaux* (p. 40-9), a publié, d'après un manuscrit du British Museum (fonds Harleien, n° 2253), une pièce encore plus curieuse, intitulée : *De l'Yver et de l'Esté*, qu'on pourra rapprocher de celle-ci. Les deux plaideurs y parlent plus longuement, et dans un mètre différent l'un de l'autre.

2. B. : taches.

3. B. n'a pas ce dernier membre de phrase.

Je croy que tu as froit; tu pourrois bien morfondre;  
Pareil feu te faudroit que pour gros métal fondre.

YVER.

Esté, j'ay nom Yver, qui, par maintes contrées,  
Envoye de mes biens, plüyes, neiges et gelées;  
Partout là où je suis sont froidures trouvées;  
Je fais aux enrichis vestir robes fourrées.

ESTÉ.

Yver, tu ne peulx estre aymé comme je suis;  
Par moy viennent beaux bledz, bons vins et les doux  
Mais par toy sont les biens retardez et destruis; [fruitz,  
Tu fais à plusieurs gens souffrir ducilz et ennuy.

YVER.

Esté, se je n'estoye, tu ne durerois mie  
De bestes venimeuses, de quoy je te nettye,  
De mouches et de vers, punaises et d'arignie;  
Je t'en fais delivrance par ma grant courtoisie.

ESTÉ.

Yver, ce que tu dis ne vault une lectue;  
Chascun se resjouyst encontre ma venue,  
Et tu fais gens tenir couvertement en mue;  
Bestes, oyseaux et fleurs ont par toy joye perdue.

YVER.

Esté, tu n'es aymé sinon de pauvres gens,  
Lesquels tousjours ont peine de gagner leurs despens;  
Ils n'ont de travailler volenté ne talent,  
Fors de leur espouiller en tout leur vestement.



## ESTÉ.

Yver, quanque tu dis ne vault ung fil de laine.  
 J'oy le doulx rossignol chanter à grant alaine,  
 Depriant à chascun que d'aymer il se pène;  
 Lors tenir ne s'en peult ne franche<sup>1</sup> ne vilaine.

## YVER.

Esté, si fais deduys, ne sont point profitables;  
 J'ayme myeux les bons vins et vivres sur mes tables;  
 Ce sont joyeux deduys, plaisans et agreables  
 Plus que chans d'oyillons ne tels amours de fables.

## ESTÉ.

Yver, j'ay ces fillettes qui ont les tetins blans  
 Qui vont cueillir fleurettes avec[ques] leurs amans,  
 Qui doucement là baisent les bouchettes, rians,  
 Et s'en revont des festes liez, gays esbatans.

## YVER.

Esté, j'ay trop plus d'aises que tu n'as de delis;  
 J'ay mes chambres parées, paintes à fleurs de lis;  
 Il n'est gens en ce monde, grans, moyens ne petis,  
 Bestes, oyseaux sans nombre, qui n'y soyent assis<sup>2</sup>.

## ESTÉ.

Yver, tu n'as desir que de ta pance emplir;  
 Mieux vault en ung vergier dessus l'herbe gesir,  
 En acollant sa mye, et baiser à loisir,  
 Que le feu où te chauffes, qui ne fait qu'envieillir.

1. Femme de condition libre.

2. Dans les sujets des peintures et des tapisseries.

YVER.

Esté, en ce bon temps j'ay de grans assemblées ;  
 J'ay bourgeois et marchans à grans robes fourrées ,  
 Houseaulx et bons manteaux, et les chesnes dorées ;  
 Pour moy font beau grant feu et fumer cheminées.

ESTÉ.

Yver, tu as dit vray ; de Dieu soys-tu maudit,  
 Tu metz tout en exil, tous mes biens et mes fruitz ;  
 De tout tu viz de moy, dont suis très fort marry,  
 Et si n'ay rien du tien, dont j'ay au cuer ennuy.

YVER.

Esté, tu n'entens mye mon faict et ma raison ;  
 Tu as tes beaux potaiges de mes chairs de saison,  
 Des bons porcz que je tue et metz en salaison ;  
 Il n'est nul en ce monde qui n'en ait quelque bon.

ESTÉ.

Yver, que Dieu te doint mauvaise destinée ;  
 En ton temps ne viendra de bien<sup>1</sup> une denrée,  
 Non plus qu'ung homme iroit oultre la mer salée,  
 S'il avoit en cent lieux son eschine cassée.

YVER.

Esté, on a grant joye quant je suis en chemin,  
 Chascun si se gogoye la veille Saint-Martin<sup>2</sup> ;

1. L'éd. réimprimée dans Silvestre : de sel.

2. La Saint-Martin est le 11 novembre. On en avoit même fait un verbe : « Parquoy ung chascun de l'année commença à *martiner*, choppiner et trinquer de mesme. » (Rabelais, liv. 2, ch. 28.)

Il n'est grant ne petit qui ne boyve du vin,  
Se son gaige y devoit laisser, jusqu'au matin.

ESTÉ.

Yver, au moys de may, que tu ne comptes mye,  
J'ay roses et boutons et violette fleurie;  
C'est pour ung vray amant et pour sa doulce amye,  
Qui pour moy vont chantant et faisant chière lie.

YVER.

Esté, or entens bien, je diray verité :  
Le plus hault jour de l'an, c'est la Nativité;  
Lors sont chappons sur tables, pain, vin et bon claré;  
Encontre sa venue maint gras porc est tué.

ESTÉ.

Yver, en celuy temps, qui n'a rien que vestir,  
Quand il vente ou il neige, pleut ou fait grant gresil,  
Tout le menu commun, vit en grant desplaisir;  
Povres membres de Dieu si ont bien à souffrir.

YVER.

Esté, tu dis le vray; attendons l'aventure,  
Priant au puissant roy, filz de la Vierge pure,  
Qu'il nous doint tel challeur après celle froidure  
Que le povre commun n'ait ja desconfiture.

ESTÉ.

Yver, nous ne devons estriver longuement.  
Mais ensemble soyons, faisant accordement;  
Dieu nous fist pour le monde mouvoir joyeusement;  
Prions luy par sa grace qu'ayons bon finement.

Amen.

*L'Estat present de l'homme.*

Plus est sain et plus [il] se plaint ;  
Plus est hardy et plus se faint ;  
Plus est paré , plus se demaine ;  
Plus est aymé , plus faict de paine ;  
Plus est creu et plus souvent ment ;  
Plus a de quoy , moins est content ;  
Plus est reprins et plus murmure ;  
Plus a hault pris , moins se demeure ;  
Plus a argent , moins luy souffit ;  
Plus a sçavoir , moins de bien dit ;  
Plus a mesprins , moins a cremeur ;  
Plus prie Dieu et moins y a saveur ;  
Plus vit l'homme , plus est mauvais.  
Que luy fera Dieu desormais ?

---

En prince loyaulté,  
En clerc humilité,  
En prelat sapience,  
En advocat loquence,  
En drap bonne couleur,  
En vin bonne saveur,  
En marchant foy tenir,  
En subget obéir,  
En femme contenance,  
Est très bonne ordonnance<sup>1</sup>.

---

1. Dans l'éd. de M. Cigongne, ceci est imprimé comme de la prose.

Lever matin et prendre esbatement,  
Entendre au sien et vivre sobrement,  
Loing du menger soupper legierement,  
Coucher en hault, dormir escharsement,  
L'homme enrichist, et vit plus longuement<sup>1</sup>.

---

Largesse de François  
Et loyauté d'Anglois,  
Netteté d'Alement,  
Jurement de Normant,  
Bave de Picart,  
Hardement de Lombart,  
Sapience de Breton,  
Conscience de Bourguignon,  
Confession de beguine,  
Tout ne vault une poitevine<sup>2</sup>.

---

Pour congnoistre bon cheval et la condicion qu'il doit avoir, et soubz correction de ceulx qui s'y congnoissent, il me semble que ung cheval, qui doit estre bon sans sy, doit avoir XV dèches

1. Ces quelques vers se retrouvent à la fin des *Notables enseignements, adages et proverbes*, de Pierre Gringore, après le huitain acrostiche. Ils sont intitulés : *Remède très utile pour le corps et l'âme d'ung chacun*. Seulement ils y sont au nombre de huit.

2. Sorte de petite monnoie. — Sur des proverbes de ce genre, voyez le *Livre des proverbes françois* de M. Le Roux de Lincy, t. 1, séries 6 et 7.

## 198 DEBAT DE L'YVER ET DE L'ESTÉ.

bonnes, spécifiées sur cinq manières de bestes par figure, et, afin de le vous donner à entendre, je les ay voulu mettre à memoire et donner à entendre par escript, dont les troys premiers sont d'une pucelle, troys d'un regnart, troys d'un cerf, troys d'un asne et troys d'un beuf :

*Premierement la Pucelle.* Belle poitrine. Beaulx crins. Doulx au monter.

*Regnart.* Petite teste. Courtes oreilles. Grosse queue.

*Le Cerf.* Courte eschine. Court poil. Jambe seiche.

*L'Asne.* Bons rains. Bonnes dans. Bon pied et sain.

*Le Beuf.* Bon œil. Bon boyau. Courte jambe.

Lesquelles choses doivent estre en ung bon cheval : car il fault que ung bon cheval n'ait pas grosse teste ne longues oreilles comme ung asne, ne poil rebourcé comme s'il estoit morfondu, et qu'il n'ait point jambe farcineuse ne longue eschine, mais courte<sup>1</sup>, depuis le genoil en abas, et qu'il ait belle queue sans estre pelée, ne qu'il ne soit point restif ne rebelle au monter. Et pour ce, se aucun a vouloir d'en avoir, s'il a esté trompé en femmes, se garde de l'estre en chevaux.

*Finis.*

1. L'édition réimprimée donne ici : Mais courte, à la similitude d'Angers, et qu'il ait la jambe courte depuis, etc.



— *Sermon joyeux d'un depucelleur  
de nourrices*<sup>1</sup>.

**H**é! mon Dieu, tant j'ay fait de  
tours,  
De petits saulx et de voyages,  
Puis ung an, pour voir en decours  
Ces doux yeulx, ces plaisans visaiges,  
Ces plaisans corps, ces doux ymages,

1. In-8 goth. de 4 feuillets, sans feuillet de titre, 28 lignes à la page (A). C'est l'édition qui a été réimprimée dans le recueil : *Procez et examination de Caresme prenant*. (Brunet, III, 842.) — M. Cigongne en a une édition gothique (B) assez incorrecte, mais parfois plus complète et qui nous a été utile, dans la plaquette gothique de 8 feuillets qui contient la pièce précédente; dans celle-ci, sur les 8 feuillets, les quatre derniers sont occupés par notre Sermon. Aucune des deux éditions n'indique que la pièce soit en strophes. M. Brunet en indique deux autres éditions gothiques, l'une de 10 pages (II, 443), et l'autre de 4 feuillets, à 29 lignes par page (IV, 264). — On m'indique qu'il se trouve reproduit très incorrectement dans le Recueil attribué à Mercier de Compiègne, *Momus redivivus*, ou les *Saturnales françoises*, 1796, 2 vol. in-18.

Traictis à porter sur le poing ,  
 Ung homme d'armes cassé aux gaiges<sup>1</sup>  
 En fust couru cinq cens lieues loing.

Si n'est-il que frapper en coing  
 Et hanter en maintz divers lieux ,  
 Estre tousjours gent et empoinct ,  
 Et en tout temps estre amoureux.  
 Ha ! pauvres amans malheureux ,  
 A vous trestous je signifie  
 Et conclus tousjours pour le mieulx  
 Qu'il n'est que d'estre en seigneurie.

Puisqu'il faut que je vous le dye ,  
 Le sang bieu ! j'eusses esté riche  
 Une fois, un jour de ma vie ,  
 Si j'eusse pris une nourrisse  
 Qui vouloit bien que je la prinsse  
 Par honneur et en mariage ,  
 Et m'abandonnoit que je feisse  
 Cela et tout le cariage.

Mais je craignois le pucelage ,  
 Et eus remors de conscience,  
 Dont je moderoy mon courage<sup>2</sup> ;  
 Toutefois ne feust en consequence

1. Coquillart commence ainsi son monologue du Gendarme cassé :

Hommes d'armes cassez de gaiges ,  
 Comme moy, par mont et par val ,  
 Sur les champs, portant leurs bagages ,  
 A pied, par faulte de cheval.

2. Ces deux vers sont dans l'ordre inverse dans l'édition A.



De moy, tant fusses resolu  
De sçavoir faire resistance,  
Que je n'en eusse ung verd pelu,  
Et moy le meschant trepelu<sup>1</sup>.

Quand je me fu bien resjouy,  
Le sang bieu, j'ay cuyt et moulu,  
Fis-je en moy, si m'en jouy,  
Au matin, quant j'euz bien ouy  
Tout son babil et son langaige,  
Le sang bieu, que dira elle? ouy<sup>2</sup>;  
Jamais n'auray le pucelage,  
Et voicy ce plaisant ymage :

Ce cul massif, ce corps petis,  
Ce tetin dur comme un fourmage  
Et reffait comme ung pain fetis,  
Deux gros yeulx rians putatifz,  
Un langaige fin, frais<sup>3</sup> (et) friant,  
Pour bien trouver sans appetis  
Quand il venoit quelque priant<sup>4</sup>.

Une fois, en la depriant,  
Je mis mon doigt sur sa tetine<sup>5</sup> :  
« Ha! que vous estes ennuyant »,  
Se me dict la chienne mastine;  
« Voire, voicy bien le signe  
Que vous m'aysmez par deshonneur ;

1. B.: tru pellu. A.: trupelu. — Cf. t. 3, p. 9.

2. Ces trois vers ont été sautés dans la réimpression.

3. *Fratte* dans la réimpression.

4. Cette strophe est incomplète d'un vers.

5. A.: ses tetins.

Il semble que ne soys pas digne  
D'avoir à mari tel seigneur. »

— « Ha, ha, se dis-je, sa<sup>1</sup> vostre hon-  
Aultre chose je ne demande; [neur;  
Mais on le faict de meilleur cueur  
Quand on cognoist ce qu'on marchande.  
— Comment? m'appellez-vous marchande?  
A qui parlez-vous? — Je ne sçai;  
Mais il n'est si bonne viande  
Que celle qu'on prend à l'essay. »

A bien peu que je ne la laissay,  
Tant me rebroua laidement,  
Et si n'avois-je faim ne soif<sup>2</sup>,  
Tant je l'aymoye parfaitement.  
« Ha, se dis-je, m'amour, comment?  
Me laissez-vous gesir au plastre?  
Il sembloit hyer tant seulement  
Qu'il ne falloît que vous abattre.

— Vous, garçon, vous, meschant follastre,  
Venez-vous pour moy requerir?  
Je vous ferai si très bien batre  
Qu'il vous souviendra de mourir. »  
Et moy d'aller et de courir,  
Et devant et elle me regarde;  
Or Dieu me vueille secourir  
S'oncque j'euz<sup>3</sup> si belle vesarde.

1. B. : sans.

2. B. : sçay.

3. B. : oncques neul.

Je suis là tant que la nuit tarde  
 Au vent et à la pluie gelée,  
 Et elle va à la moustarde<sup>1</sup>,  
 A tout la chandelle allumée,  
 Et moy après, et d'abordée  
 Je la souffle et elle s'escrie.  
 « Or, dis-je, ma très bien aymée,  
 Taisez-vous, et je vous en prie.

— Qui esse? — Ce suis-je, ma mie,  
 Celui que vous devez aymer.  
 — Ha! je prie Dieu qu'il vous mauldye;  
 Ne vous sçauriez-vous nommer? »  
 Et de baiser et d'accoller  
 Cecy, cela. « Que faites-vous?  
 Je suis priée de marier »,  
 Se me dict-elle tous les coups<sup>2</sup>.

Et souffroit dessus et dessous

1. Aller à la moutarde a tantôt le sens de se divertir, mener plus que joyeuse vie, comme dans ce passage du Grand Testament de Villon (huitain CLIV):

S'elle eust le chant : *Marionnette*  
 Faict pour Marion la Peautarde,  
 Ou : *donnez vostre huys*, *Guillemette*,  
 Elle allast bien à la moustarde ;

tantôt celui de se moquer, faire des gorges chaudes, comme dans les *Caquets de l'accouchée*, éd. de la Bibl. elz., p. 133 : « Croiriez-vous que chacun en rioit en ces quartiers et en alloit à la moustarde. » Nous lui croirions plutôt ici un sens beaucoup plus grossier et facile à supposer.

2. Réimp. : tous les jours.

Qu'on levast drapeaux et cotelles;  
 Mais elle deffendoit tous les coups  
 Qu'on ne touchast point aux mammelles.  
 Nous fusmes là bien deux chandelles<sup>1</sup>  
 A baver et à caqueter;  
 Ainsi servent les becquerelles  
 De moustarde après disner.

Et voicy couvre-feu sonner:  
 Din, don, dan. « La Vierge honorée,  
 Dieu me le vueille pardonner;  
 Je suis nourrice villenée. »  
 Que feist-elle, et d'abordée  
 Elle commença à tancer:  
 « Ha! dict-elle, malle journée  
 Puisse envoyer Dieu au mestier<sup>2</sup>.

— Il l'a fallu aller chercher  
 Au marché, à la boucherie,  
 Et, quant c'est venu au dresser,  
 Encore estoit-elle faillie.  
 — Ha! garce, que Dieu te mauldye,  
 Dist la maistresse; Dieu avant<sup>3</sup>,  
 Tu pourrois bien estre fourbie;  
 Te falloit-il demeurer tant?

Bien, bien, fais le bers de l'enfant,  
 Et luy donne ung peu la tette. »  
 Et je vais à l'huis de devant,  
 Là où je baise la clicquette;  
 Je regarde puis hault, puis bas;

1. Le temps nécessaire pour consumer deux chandelles.

2. B. : au mercyer. — 3. B. : Dieu aydant.

Et, comme je liève la teste,  
Voicy cheoir ung pot de pissas;  
La vertu bieu! quel faguenas<sup>1</sup>!

Fy! sang bieu! oncq ne pouvoit pis;  
Ma robbe couloit comme un puis<sup>2</sup>  
Qu'on tire du perfond du puy,  
Et voicy saillir ventz de l'huys.  
« Le corps bieu! fis-je, suis-je prins?  
Et je saulx tout ainsi trempé;  
Si ne serai-je point happé<sup>3</sup>.

Je m'en vais, je n'ai point soupé,  
Je puz, je sens, je suis infect.  
« Ventrebieu! je suis bien trempé,  
Fis-je en moy, et si n'ay rien faict;  
Je vois mon lict qui n'est pas faict;  
Il n'y a ne feu, ne chandelle.»  
Je couchay la nuit en effet  
Sans changer pourpoint ny cotelle,

Au matin je viens vers la belle  
Ung peu devant soleil levant;  
Quelque peine que j'eusse pour elle,

1. Le mot étoit encore en usage au 17<sup>e</sup> siècle, témoin ce couplet des fameux Alleluia:

Le Mazarin est bien lassé  
De f.... un c.. si bas percé  
Qui sent si fort le faguena.  
Alleluia.

Et il se lit même encore dans le Dictionnaire de l'Académie.

2. L'édition A : *piss et panirs*.

3. Cette strophe est incomplète d'un vers.

J'estoys mieulx prins que par devant :  
 « Et Dieu gard ! — Et Dieu vous avant.  
 Comme va ? — Et bien, ma mye ;  
 Sur ma foy, je vous ayme tant  
 Que je ne sçai plus que j'en dye.

— Si suis bien en melancolie  
 De ce que j'ay sentu icy !  
 — Ha ! se dis-je, ma douce amye,  
 C'est le ruisseau qui put ainsi.  
 Deux amoureux sur un estal,  
 Ils ne vivent pas sans souley,  
 Pauvres amans de Portugal<sup>1</sup>.

— Ha ! dict-elle, je sens si mal  
 Que je ne puis icy durer ;  
 Mais je veux en especial  
 Ung peu vostre faict asseurer ;  
 Si me voulez icy jurer  
 Que vous me tiendrez feaulté,  
 Cette nuict, sans plus endurer,  
 Votre faict sera appoincté.

— Or, dis-je, par ma loyauté,  
 Je seray secret et couvert.  
 — Or bien donc, sur ce troycet<sup>2</sup>  
 Je vous laisseray l'huy ouvert. »  
 Je m'en vays, je porte le vert,  
 Je m'acoustre, je me tiens frisque ;  
 J'ay le cul aussi decouvert  
 Comme un danseur de morisque.

1. Cette strophe n'a que sept vers.

2. Sic. Traité (?).

J'arme le poil, je m'estricque,  
Je tracasse; rien ne me nuist;  
Mais j'euz le plus beau coup de brique,  
Je vous le compteray ennuyt.  
Quant ce vint entre sept et huict,  
Je m'en vins à l'huys de derrière,  
Et je sens le verroul qui nuyst  
Tout au travers de la barrière.

« Ha ! se fis-je, faulce loudière,  
Vous m'avez joué de la fue<sup>1</sup> ».  
Et je m'en voys un peu arrière;  
L'heure n'est pas encor venue.  
Je jaindz<sup>2</sup>, je glastys, j'esternue,  
Je regarde, ne sçay que c'est,  
Et elle se lieve toute nue  
Pour venir ouvrir le guichet.

Elle s'en va, l'huys est ouvert,  
Et, qui pirs est, je n'en sçay rien.  
Ha, garce, le m'avez-vous faict?  
Sang bieu ! vous ne faictes pas bien.  
Je heurte, je fait le petit chien:  
Gauf, nauf, c'est à demain<sup>3</sup>.  
Sang bieu ! pour perdre [tout] le mien,  
Je feray ung coup de ma main.

Et je m'en voys un peu bien loing,  
Et j'accours l'espaule en avant,  
Et je tresbuche mon villain,  
Et je chetz la teste devant.

1. B.: suée.

2. B.: jaintz.

3. B.: derrain.

« Hé! le vray Dieu trestout puissant!  
 Qu'est-ce là? » s'escria<sup>1</sup> le maistre.  
 Dit la nourrice: « C'est le vent  
 Qui a rompu une fenestre.

— Encore ce peult bien estre;  
 Faictes tant qu'elle soit reclose;  
 Levez-vous et l'allez remettre  
 Vistement, sans faire aultre chose. »  
 Je suis ylà, où parler n'ose  
 De crainte de les resveiller;  
 Mais la trappe<sup>2</sup> estoit desclose,  
 Dont je cheutz au fond du cellier<sup>3</sup>.

Messeigneurs, voici le varlet  
 Qui despucelle les nourrissés;  
 A tous le dictz, soient blans ou verts,  
 Jeunes ou viels, pauvres ou riches:  
 Je suis qui romps les huis ouvers  
 Et despucelle les nourrissés.

*Finis.*

1. A. : se crierà.

2. B. : L'attrappe.

3. Pour bien comprendre ces derniers vers, il suffit de se rappeler que, dans beaucoup d'anciennes maisons l'escalier de la cave aboutissoit dans l'allée étroite servant d'entrée à la maison. On le fermoit par une porte en planches qui se relevoit contre le mur et se rabattoit ensuite. Mais cette disposition a été cause de bien des morts : il suffisoit d'un oubli pour qu'il pût s'ensuivre un accident, d'une vengeance à exercer pour tenter un crime, dont les recherches et la preuve étoient difficiles.





*La deffaicte des Bourguignons et Allemans  
faicte par les François, et les deffences, tant  
du camp du Roy que de l'Empereur, de  
courir de huict jours l'un sur l'autre, tant  
qu'ils ayent parlementé ensemble pour  
traicter la paix, par quoy le Roy par tout  
son royaume a commandé faire proces-  
sions générales<sup>1</sup>.*

**C**e jour d'huy, très chier amys sire, same-  
dy, le treziesme jour de novembre<sup>2</sup> mil  
cinq cens quarante troys, le coronal de  
l'Empereur, accompagné tant de Bour-  
guignons que Allemans, environ quinze mille

1. Nous publions cette pièce d'après un exemplaire appartenant à M. Cigongne; c'est un in-8 gothique de 4 feuillets.

2. L'indication du mois est certainement fausse. La lettre est datée, à la fin, du 23 octobre, jour de saint Romain; or la fête de saint Romain, évêque de Rouen, étant le 23 octobre, il s'ensuit qu'il faut lire ici 13 octobre, au lieu de 13 novembre. Il y a aussi erreur dans le nom de la *forest de Marbault*, dont parle plus loin la lettre; ce doit être la *forêt de Mormaut*, dont parle Martin du Bellay, et qui se trouve entre Cateau-Cambrésis et Landreci. Cela est d'autant plus probable que toute la cam-

cing cens ou environ, en bon ordre, bien équippez, pour eulx venir destruire La Faire<sup>1</sup> et Guise et le plat pays d'environ. Mais noz gens, tant lansquenetz que Italliens, allèrent au devant, lesquelz estoient bien desliberez de leur donner le combat, avec les gens du noble duc d'Urbain, qui estoient en embuche, qui estoient tous frais, qui sçavoient bien l'entreprise, lesquelz ce jour ce montrèrent vayllamment au faict de la guerre en criant tous à haulte voix : France, France. A tousjours mais il en sera memoire que, quand ce vint en l'encontre et meslée, fut si grande tant d'ung costé que d'autre que en si peu d'heure, mais avec l'ayde de Dieu et sa digne mère, ce jour avons eu la victoire en l'encontre de noz ennemys, conduicts par le noble et vaillant marichal et (le) seigneur Brissac, et le duc de Nevers, et le prince de Melphes, et aultres bons et notables capitaines de France, accompagnez de

pagne de 1543 dans le Nord eut surtout pour but de repousser l'empereur, en dégageant Landreci, assiégé par lui; à quoi l'on réussit, comme nos lecteurs ont pu le voir dans la pièce de ce recueil : *De l'aigle qui a fait la poule devant le coq à Landreci*, t. 4, p. 47-70. Martin du Bellay (coll. Mich. et Pouj., 1<sup>re</sup> série, V, p. 520) parle de plusieurs engagements antérieurs au 18 octobre, sans qu'on puisse rien identifier d'une façon sûre avec celui qui fait l'objet de notre pièce; mais il se pourroit qu'en venant de l'armée à Paris, la nouvelle d'un petit avantage se fût si bien grossie qu'elle en seroit devenue une belle et grosse victoire.

1. La Fère.

leur noble et vaillante gendarmerie, qui faisoient bon voyr que en si peu d'heure la plus grant part a esté mis en sang, et reste bien six vins qui furent prins prisonniers ; et estoient la plus grant part nobles et gentiz hommes, tant Bourguignons que Allemans ; et le couronnal de l'Empereur fut prins, le duc Stoc et autres des plus grands dudict Empereur, qui de bon cueur et franche voulenté ce sont rendus sur nostre bon vouloir : car ce eust esté gros dommaige qui eussent enduré la mort, voyant leur noble hardiesse de quoy il sont plains ; et a esté ceste prinse et deffaicte près la forest de Marbault.

Barberousse est dedens Nice, et la tient, et le chateau, à sa subgection, que par avant tenoit ledict Empereur, à raison du duc de Savoye, son alyé et asocié ; et est ledict Barberousse accompagné de trente mille combatans qui sont soubz sa conduite et charge en bon ordre, et sont lesdictz soudars combatans soudoyés et payés pour le temps et espasse de troys ans, qui est une chose de grant effaict ; et sont au camp dudict seigneur et capitaine cinq cens pièces d'artillrye et davantaige, sans la fortification dudict Nice. Il a mis à ses galères gens et vivres et aultres munitions, sans ceulx qui sont en son camp<sup>1</sup>.

1. Les choses ne se passèrent pas tout à fait ainsi. Voici le récit qu'en fait Martin du Bellay (coll. Mich. et Pouj, 1<sup>re</sup> série, V, p. 52) : « Je vous ay dit cy devant (509-10) comme le roy avoit depesché le sieur d'Anguien pour estre chef de son armée sur la mer de Levant et se

M. le mareschal seigneur du Boye<sup>1</sup>, qui a eu charge pour le roy quatre mille hommes de pié, cinq centz chevaulx legiers, tous gëns de faict pour

joindre avec Barberousse, qui devoit venir avec celle du Grand-Seigneur; conséquemment, vous avez ouy le voyage que fit ledit seigneur d'Anguien à Nice, sous esperance d'une pratique, et aussi ce qui en provint. Peu de jours après son retour dudit voyage à Marseille, Barberousse, avecques cent et dix gallères, passa devant Villefranche, près de Nice, puis vint à Toulon, et de là à Marseille, trouver mondit sieur d'Anguien avec l'armée du roy; où, après avoir mis en deliberation des capitaines ce qui estoit à faire, fut conclu d'assaillir Nice, à raison que le roy la reputé sienne, pour avoir esté par les comtes de Provence baillée au duc de Savoye pour une somme de deniers. Après la resolution prise, estant arrivée à Villefranche, l'artillerie fut mise en terre hors des gallères et menée devant la ville de Nice, dont fut si bien diligentée la batterie qu'en peu de jours ladite ville se rendit, à condition de n'estre saccagée. Ce faict, ils plantèrent leurs pièces contre le chasteau; mais ils perdirent leur peine et munitions: car la place est sur un rocher, malaisée à battre, et encore moins facile à miner, à cause de la durté et haulteur d'icelle roche. Barberousse, voyant le temps pour néant se consumer et l'hyver approcher, retira son armée à Toulon, car il ne se sentoît seurement pour demeurer n'hyverner au port de Villefranche; et monsieur d'Anguien retourna à Marseille, et de là devers le roy, lequel il vint trouver devant le Casteau-Cambrezis, esperant que là se donneroit une bataille. »

1. Sans doute le maréchal Dubiez, qui, dans cette campagne, avoit sous ses ordres une compagnie de cent hommes. (Du Bellay, p. 509, 525.)

aller bruller et destruyre la conté de Guines et la destruyre et anichiler en tant qu'il sera en luy possible, laquelle chose a esté faicte en grand deshonneur et prejudice de noz dictz ennemis, et au grand honneur dudict marichal et sa noble compaygnie. Dieu par sa sainte grace il veuille donner bon ordre et ayder au droit du noble roy de France, et luy donner telle puissance et vigueur qu'il puisse parvenir en la fin de son entreprise en honneur et victoire, et en soulagement et profit des subgetz de tout son royaume. Ces presentes furent escriptes le jour saint Romain, le XXIII<sup>e</sup> jour d'octobre mil cinq cens quarante troys.

---

*Chanson nouvelle de la guerre.*

**L**e créateur du ciel et terre  
 Nous a monsté par ses divins effaicts  
 Qu'il veult de nous oster la guerre,  
 Affin que puissions vivre en paix.

Le roy prent chemin vers Lorraine,  
 Solisitant ses gens de toutes pars;  
 Toujours sur eulx veille, et prent peine  
 Les voyer, sans tenir espars.

Le camp à Monson <sup>1</sup> en bon ordre

1. Mouzon, à trois lieues et demie au sud de Sedan.

Ensemble est cloz ; gens remplis de fureur,  
Bien conduictz sans estre en desordre,  
Vont au devant de l'empereur.

Soixante et dix mille d'une troupe  
Gens de pied , sans autres gens de cheval,  
Le releveront, s'il y choppe,  
Ou le trebucheront aval.

Le prince de Melphes près Guyse<sup>1</sup>  
Accompagné du seigneur de Brissac ;  
Bien quatre cens hommes de mise  
Ils ont occis et mis au sac.

Davantaige, bien six cens hommes,  
Dont en estoient la plus grant [part Thyois]<sup>2</sup>,  
Par eulx sont prins, dont grosses sommes  
Auront de renchons, je le croys<sup>3</sup>.

Puis ilz gaignèrent six enseignes  
Qu'ils trouv[èr]ent sur champs en desaroy ;  
Sans espargner vaulx ne montaignes,  
Ilz les ont envoyez au Roy.

Six mil hommes le Pape envoie  
Bien equippez et tous Italiens,  
Qui pour le Roy ont prins la voye ;  
L'Empereur ne doubtent en riens.

1. Il y étoit lieutenant général du roi. (Martin du Bellay, p. 514.)

2. Imp. : Allemans.

3. Imp. : croiy.

Deux mil cinq cens galans de sorte  
Sont sur les champs , de par le duc Urbin ,  
Gens bien choisis , dont il s'assorte  
Pour servir monsieur le Dauphin <sup>1</sup>.

Gaigés sont pour trois moys de paye <sup>2</sup> ;  
Pour chacun moys chacun quatre ducatz ;  
De servir le Roy ont grand joye ;  
A son besoing ne fauldront pas.

Plus pour le Roy à Bourg en Bresse  
Sont arrivez bien dix mil lansquenait[z] ,  
Suyches douze mil en Bresche  
Sur l'Empereur bien acquenetz.

Sur les f[r]ontièrès d'Allemagne ,  
Près Clavier <sup>3</sup> , est l'Empereur estonné ,  
Tout remply de hayne et d'engaigne  
De voir son cas mal ordonné.

Pour traîner son artillerie ,  
Prendre la terre à ce coup luy convient ;  
Malourny en son escurie  
De chevaulx propres il se ti[e]nt.

Sa faulce entreprinse est rompue  
Pour cest an , car de trop près a l'yver  
Le circuit , dont corrompue  
Se trouvera sans nous greffer.

1. Le dauphin étoit à la tête de l'armée ; mais , à cause de sa jeunesse, François 1<sup>er</sup> lui avoit donné pour second l'amiral d'Annebaut. (Du Bellay, p. 514.)

2. Imp. : pays.

3. Clèves ?

Le grand Turc est devant Vienne ;  
Plus chascun dict qu'il l'a prinse d'assault  
Et que maintenant elle est sienne ,  
Dont à l'Empereur le cueur sault.

Plus des Allemans vingt mille  
Le Turc a prins par composition ,  
Et en ces mains livrée la ville ,  
Et la tient par procession.

Barbe-Rousse est encore à Nice ,  
Avecques luy trente mille combattans ,  
Tous souldoyés soubz son service  
De par le Turc pour bien trois ans.

Cinq cens pièces d'artillerie  
Sont à son camp bien clos et bien fermé ,  
Bien fourni de gendarmerie ,  
De bastillons bien conformé.

Plus, dessus l'eau sont ses gallères ,  
Munition de vins , de vivres et de gens ;  
Pour faire honte et impropères  
A l'Empereur sont diligens.

Monsieur du Byé s'i transporte  
Pour destruire et brusler la conté de Guynes ;  
Quatre mille hommes de sorte  
Conduyt avec luy tous de chays<sup>1</sup>.

1. *Chaysnes* rimeroit à peu près comme *miséricorde* et *hallebarde* ; mais la poésie populaire n'y regarde pas de si près , et je l'adopterois pleinement si j'y trouvois un sens à peu près acceptable.



Cinq cens chevaux legiers d'espreuve  
Conduyt pour tout destruyre et conformer,  
Car il veult faire terre neufve  
Et faire son bruyt renommer.

Prions Jesus et Nostre Dame  
Qu'ayons la paix, affin qu'en faitz et dictz  
Nous les servons de corps et d'âme  
Pour acquerir tous paradis.

*Fin.*

*Imprimé par J. Lhomme.*





*Adieu fait à la ville de Bloys par un seigneur  
catholique y estant detenu prisonnier.*

*A Paris, chez Claude Rozière, au mont Saint-  
Hilaire, à la Belle Image.*

**M. D. LXXXIX.**

*Avec permission<sup>1</sup>.*

*Adieu fait à la ville de Bloys par un seigneur  
catholique y estant destenu prisonnier.*

**E**nfin, c'est à ce coup qu'il faut troussez  
bagage; [prison,  
Adieu, ville de Blois, adieu donc, ma  
Qui m'a fait perdre en vain la plus belle saison  
Où Bacchus et Pomone esjouissent nostre aage.

1. Nous avons, il y a quelques années, copié cette pièce à la bibliothèque de Rouen, où elle se trouve dans le fonds Leber, n° 4065. C'est un petit in-8 de 4 feuillets imprimé en lettres italiques. Maintenant, quel est le gentilhomme catholique, François? de P..., qui étoit prisonnier à Blois en

Adieu, pavés pointus, non comme diamants :  
Ce seroit trop louer ce marche-pied infame ;  
Mais aigus comme Syrte, ennuyeux à mon ame,  
Et meurtriers de mon corps, et mes pieds diffamans.

Depuis que le malheur ton hoste m'eut fait estre,  
Le ciel pleura toujours, et ton bourbeux carreau  
Ne s'est veu un seul jour ny plus sec ny plus beau ;  
J'aimerois mieux cent fois y mourir que d'y naistre.

Adieu, ville marrane<sup>1</sup> ! adieu, ville faquaine !  
C'est Blois où les sorciers vont tenir leur sabat,  
Danser et reverer, d'imaginaire esbat,  
D'un satyre endiablé la figure boucquine.

Quand le vieillard Saturne, autrement dit Osire,  
Fit partage du monde avec tous ses enfans,  
Pluton eut en son lot non les biens sousterrans,  
Mais eut Blois pour partage, et y mit son empire.

1589 ? C'est une énigme que je soumets aux lecteurs. La cause en est peut-être supposable : le duc et le cardinal de Guise avoient été assassinés aux états de Blois en décembre 1588 ; notre gentilhomme catholique étoit peut-être un des hommes de main de leur parti qu'on n'étoit pas fâché de mettre à l'ombre pour quelque temps.

1. Sur ce mot, voy. François Michel, *Histoire des races maudites*, Paris, 1847, t. 2, p. 47 et 199, où l'on en trouvera de nombreux exemples. Je citerai aussi ces vers :

Certes, tu es un marane parfait,  
Ung Phalaris au lieu d'ung chrestien,  
Ung boutefeux ou ung cyclopéen.

(Maître Glotelet pour Marot contre Sagon, éd. Lenglet-Dufresnoy, in-4, t. 4, p. 508.)

C'est donc perdre le temps que de chercher l'enfer ;  
La prison des damnez, le siège des Harpies,  
C'est Blois, lieu mal plaisant, et séjour des furies,  
Où fut puny l'orgueil du meschant Lucifer.

La crotte, les boubiers, la tarte bourbonnoise <sup>1</sup>,  
Sont ses lis, ses œillets, sa rose et rosmarin ;  
L'ordure en tous endroits, c'est le musc, le benjoin,  
Qui guarist le cerveau de la race blesoise.

Depuis deux mois en ça que desjà par deux fois  
La seur du blond Phœbus a fait sa course entière,  
Le sommeil gracieux n'a sillé ma paupière,  
Pour les maux que je souffre en la ville de Blois.

Les rats et les souris me rongent les oreilles.  
Ou je couche en un lieu de la bise assiégué  
Ou je languis de chaud en sueur tout plongé ;  
Si Blois fait quelque bien, sont de grandes nouvelles.

Porte tant que voudras des escus en ta bourse,  
Ils ont des trebuchets <sup>2</sup> ; s'ils sont legers d'un grain,  
Tu peux dire hardiment que tu mouras de faim :  
Car je ne vy jamais une gent si rebourse.

Là se sont rassemblez la lubrique Thaïs,

1. C'est une terre détrempée et sèche à la surface, dans laquelle on enfonce si l'on met le pied dessus. « Ung jour (Panurge) feist une tartre borbonnoyse..., en gressa et en oignit tout le treillis de Sorbonne. » (Rabelais, liv. 2, ch. 16 ; cf. l'excellent glossaire du patois du Berri, par M. le comte Jaubert ; Paris, 1857, t. 2.)

2. Dans le temps où l'on rognait les espèces, la balance étoit la seule façon de s'assurer de leur valeur, et de savoir si même on pouvoit les accepter. Je renverrai aux tableaux de l'école flamande et hollandaise, depuis Metzis jusqu'à Metzu.

L'orgueilleux Encelade<sup>1</sup> et l'avare Tantale,  
L'outrecuidé Phæton, qui d'une ardeur esgale  
Se sont estudiez à honnir ce país.

Les dames, qui jadis furent d'un doux abord,  
Faisant le petit bec, avec leurs mines frites,  
On les voit reservez, comme sont moullés cuittes ;  
Ne leur demandez pas, vous leur ferez grand tort.

Vous, braves cavaliers, qui portez sur le front  
La marque de noblesse entre les autres hommes,  
Et en tiltre d'honneur vous nommez gentils-hommes,  
Si vous les en priez, on vous fait un affront.

Mais espiez le temps, et vous verrez soudain  
Vostre palle-frenier grimpé dessus la beste<sup>2</sup>,  
Qui s'offre d'elle-mesme et luy vient faire feste ;  
Le mary le sçait bien, mais il fait le badin<sup>3</sup>.

Je n'en veux plus parler, puisque cela m'altère.  
Adieu, sac de tous maux, comble d'iniquité,  
Où je ne fus jamais qu'en grand'calamité, [sère.  
Qu'en prison, qu'en tourment, qu'en peine, qu'en mi-

1. Imp. : Encolade.

2. Sans rencontrer personne et sans être entendu,  
Il monte dans sa chambre, et voit près de la dame  
Un lourdaut de valet sur son sein étendu.  
Tous deux dormoient...

(La Fontaine, *Joconde*.)

3. Sur cette expression, cf., *passim*, les trois premiers volumes de l'*Ancien Théâtre françois*.

**122 ADIEU FAIT A LA VILLE DE BLOYS.**

Adieu, meschante ville ! Adieu, gens plus meschans !  
Le proverbe a bien dit : « Tel suif, telle chandelle. »  
Arabes mal courtois, adieu ! gens infidelle,  
Adieu pour tout jamais, si j'ay la clef des champs.

F. D. P.





*Les Blasons domestiques, contenantz la decoration d'une maison honeste et du mesnage estant en icelle. Invention joyeuse et moderne.*

*Avec privilège. 1539.*

*On les vend en la grand salle du Palais, près la Chappelle de Messieurs, en la boutique de Gilles Corrozet, libraire<sup>1</sup>.*

---

*A Monseigneur le Prevost de Paris,  
ou son lieutenant civil.*

Supplient humblement Denys Janot et Gilles Corrozet, libraires de ceste ville de Paris, qu'il vous plaise donner permission d'imprimer ung petit traicté intitulé *les Blasons domestiques*, et

1. Très-petit in-8 de 48 ff., sous les signatures A.-F., 20 lignes à la page pleine. Ce joli volume est orné de 27 bois qui seront indiqués ou décrits à la place qu'ils

ordonner deffenses estre faictes à tous aultres libraires et imprimeurs de non imprimer ledict livre jusques à troys ans finiz et accompliz, sur peine de confiscation des livres par eulx imprimez et d'amende arbitraire, et vous ferez bien.

Il est permis aux supplians faire imprimer et vendre ledict traicté intitulé *les Blasons domestiques*, et sont faictes deffenses à tous aultres d'imprimer ne vendre d'aultres que ceulx que lesdictz supplians auront imprimé ou faict imprimer, sur peine de confiscation des livres qu'ilz auroient imprimez ou faict imprimer et d'amende


occupent. A la fin, sur le dernier feuillet, la marque de Corrozet : une main sortant des nuages et tenant un cœur, sur lequel une rose épanouie, un *cor rosé*, qui représente son nom tant bien que mal ; sur une banderolle : *In corde prudentis requiescit* (et non pas *revirescit*, comme le dit le P. Nicéron) *sapientia. Proverbiorum*, 14. Au bas : *Gilles Corrozet*. Elle est marquée d'une petite croix de Lorraine et a été reproduite dans le Manuel du Libraire, t. 3, p. 372. Chaque blason commence par une élégante lettre ornée, et, comme détail d'impression, je remarquerai que l'e final des mots est, lors qu'il s'élide devant le mot suivant, d'un caractère différent ; au lieu d'être bouclé, il est traversé d'une barre transversale. C'est une des innovations de Geoffroy Tory, mais qui n'a pas subsisté. Je suis loin de croire que tout ce qui, dans la première moitié du siècle, est signé de la double croix soit de Tory ; mais cet emploi dans l'impression du volume d'un changement introduit par lui me feroit croire que cette marque est bien réellement gravée ou dessinée par lui.



arbitraire. Faict le VI. jour de mars mil cinq cens XXXVIII<sup>1</sup>. Ainsi signé : *I. I. de Mesmes.*

---

*Gilles Corrozet aux Lecteurs* <sup>2</sup>.

ous avez icy, lecteurs, pour recréer voz gentilz esperitz, les blasons du mesnage et aultres utilitez servantes à la chose domestique et familière, lesquelz je vous dedie par obligation de vous donner passetemps; et combien que l'invention soit petite, toutesfoys [est-elle] plaisante et récréative. Je sçay bien qu'aulcuns diront que la matière requiert et merite, et que ces blasons ne sont si bien painctz de leurs couleurs qu'il est justement requis. A ceulx-là je prie qu'ilz m'es-

1. 1539. Pâques étoit le 6 avril.

2. Cette préface naïve, en tête de laquelle se voit un bois insignifiant de l'auteur écrivant, prouve pleinement que Corrozet est bien l'auteur, et non pas seulement l'éditeur de ces Blasons. Il n'est donc pas tout à fait juste de dire qu'ils lui sont *attribués* par l'abbé Nicéron. Puisque le livre même décide la question, le Père Nicéron n'a plus rien à y faire. Celui-ci, au reste, n'avoit pas vu le volume, puisqu'il le catalogue sous ce titre : *Les blasons domestiques, ou Inscriptions pour mettre à tous les endroits de la maison*, ce qui seroit, vu la longueur de certains, d'une application assez difficile. L'article du père Nicéron se trouve au t. 24 de ses Mémoires

timent comme le painctre qui sur le tableau, avec le pinceau, met la première couleur et compasse les traictz et linéatures de son ouvrage, faisant le gect<sup>1</sup> pour y asseoir les aultres riches couleurs. Ainsi sont ces blasons en leurs premiers protraicz, attendantz que quelque sçavante Muse les enrichisse. Les aultres diront que je n'ay l'usage et commodité d'aulcunes de ces choses blasonnées, et dient vray, dont je suis le plus marry; mais je les paieray par ung ancien pro-

pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres, p. 149-59; il contient les épitaphes de Corrozet et de sa femme, qui se trouvoient à Paris, aux Carmes de la place Maubert :

*Heu, heu, Corrozete, jaces; cor numina sumant,  
Donec terra rosam proferat ista tuam;  
Scilicet invidias, nec parcas, ferrea Clotho  
Permanet in scriptis gloria viva suis.*

L'an mil cinq cent soixante huit,  
A cinq heures devant minuit,  
Le quatrième de juillet,  
Deceda Gilles Corrozet,  
Agé de cinquante huit ans,  
Qui libraire estoit en son temps.  
Son corps repose en ce lieu-ci;  
A l'âme Dieu fasse merci.

Cy dessous repose le corps de Marie Harelle,  
Judis femme de Gilles Corrozet,  
Laquelle deceda le 1<sup>er</sup> jour de may 1562.  
Par ladite misericorde de Dieu, l'âme soit en paradis.

1. Il veut dire ici le projet, le trait.

verbe disant : La bonne volonté est réputée pour le fait. Ostez doncques toute detraction et recepez ce traicté joyeusement, affin que, si vous n'estes bien emmenagez par effect, vous le soyez par escript, non moins digne d'estre leu que l'autre digne d'estre possédé.

*Plus que moins.*

---

*Le Blason de la Maison <sup>1</sup>.*



Nature forte en ce qu'elle sçait faire,  
 Pour subvenir à chose necessaire,  
 A enseigné aux hommes par raison  
 D'edifier et bastir la maison  
 Pour soy defendre à l'encontre des bestes,  
 Des ventz subitz, orrages et tempestes.  
 Or est ainsi que de pluralité  
 De ces maisons fut faicte une cité,  
 Et des citez fut ung royaulme fait.  
 Beaucoup vault donc de la maison l'effect,  
 Veu que de soy petit de lieu contient,  
 Et toutesfois grand empire soustient.

1. Le bois est sans importance. C'est une gentilhommeière campagnarde des plus paysannes : une grande porte charretière, peu de fenêtrés, beaucoup de toits, beaucoup de fumée sortant des deux cheminées, et, près de la porte, un banc pour les passants de la route

Doncques, maison , je te dis la première  
Invention de chose singulière ,  
Maison de paix , maison en qui abonde  
Une grand part des plaisirs de ce monde ,  
Maison bastie et faicte fortement  
Sur ung très bon et ferme fondement ;  
Maison construite en ung aër de plaisance  
Où mauvais ventz ne font jamais nuysance ;  
Maison ayant sa veue et son regard  
Vers orient, et, quand le soleil part  
De son lever, il enlumine et lustre  
Ceste maison tant insigne et illustre ;  
Maison de pris, bien paincte à l'antiquaille <sup>1</sup> ;

1. Il ne faut pas du tout comprendre ce vers dans le sens de peinte à la façon ancienne, à la façon du vieux temps ; son sens est beaucoup plus positif : c'est celui de couvert de peintures représentant des scènes de la mythologie ou de l'histoire antiques. Cette habitude italienne, dont on trouve tant de preuves dans les *Vite* de Vasari (voir surtout les vies de Baldassare Peruzzi et de Battista Franco), et dont on connoît encore, soit en conlehrs, soit en camafeu, des exemples existants à Rome, à Florence, et surtout à Gênes, fut aussi adoptée en France dans le 16<sup>e</sup> siècle. Ce n'étoit, au reste, qu'un changement dans les sujets, non pas une habitude nouvelle, et il seroit trop long de citer les églises qui ont eu ou qui ont encore des peintures à l'extérieur. Je ne citerai que deux exemples de ces maisons *peintes à l'antiquaille*. Sauval nous donnera le premier : « L'hôtel d'Hercule... faisoit le coin de la rue des Augustins. Tant qu'il appartint à des particuliers, on le nomma l'hôtel d'Hercule, à cause des travaux d'Hercule qui y étoient peints à fresque dedans et dehors ; mais, depuis qu'il

Maison construite avec pierre de taille,  
 Pierre de lyès, de marbre et d'autre sorte,  
 Ayant d'entrée une assez large porte;  
 Maison où sont caves, celliers, estables;  
 Maison où sont les jardins delectables,  
 Chambres, greniers, estables, galeries,  
 Lieux gracieux pour nobles seigneuries.

fut au roi, il changea de nom, et on ne l'appela plus que l'hôtel du roi près les Augustins. La Driesche, président des comptes, le fit faire; Liennes, chambellan du roi, l'acheta de lui en 1484; en 1493, Charles VIII l'acquît, et Louis XII, en 1514, le donna au chancelier du Prat, etc. » (T. 2, 187; cf. aussi 237.) Claude Le Petit nous donnera l'autre exemple; il parle du pont Notre-Dame :

Ce qui rend ce seigneur si sot,  
 Ce sont ces heros de Callot  
 Dont on a verni la muraille;  
 Par mon chef, vous avez raison,  
 Et le Louvre, en comparaison,  
 Ne mérite pas qu'on le vende,  
 Si les roys font l'honneur commun:  
 Car il en a plus de soixante,  
 Et l'autre à peine en a-t-il un.

Or ces rois ainsi subsistants en 1666 avoient été peints entre les fenêtres du pont pour la décoration qui y fut faite lors de l'entrée de Charles IX, et à cette époque ils devoient être représentés plus à l'antique que jamais. Au 17<sup>e</sup> siècle, Jacques Rousseau fut très fameux par ses perspectives d'architecture peintes à fresque sur des murs de cours ou de jardins; mais, comme le dit Mariette dans une note encore inédite, « presque toutes sont détruites présentement, parceque cette sorte de peinture résiste peu, en France, aux injures de l'air. »

O maison belle ! ô lieu plaisant et seur,  
 Digne d'avoir honneste possesseur,  
 Pour decorer ta beaulté d'avantage;  
 Maison ayant estage sur estage,  
 Larges degrez et la montée clère<sup>1</sup>,  
 Logis bien faict, trop plus riche et prospère  
 Que le logis de Psiches, decoré  
 Tant richement dedans l'*Asne doré*<sup>2</sup>;  
 Riche maison, de tous meubles fournie,  
 Louer on doibt celluy qui t'inventa,  
 Car aux humains un grand fruit aporta.

*Le Blason de la Cou[r]t de la Maison*<sup>3</sup>.

Court de carreaux marbrins payée,  
 Court en la maison eslevée,

1. C'est-à-dire l'opposé des anciennes *vis*, où les marches étoient étroites et où l'on ne voyoit pas clair, à cause du peu d'ouverture des baies faites en forme de meurtrières.

2. La fable de Psyché, la plus exquise qui ait jamais été inventée, se trouve dans l'Ane d'Apulée, auquel elle a donné le nom de l'Ane d'or. qui est la désignation de la postérité, et nullement le titre donné par l'auteur.

3. Le bois représente une cour dallée traversée par un ruisseau qui sort de la maison, à côté de la porte. La margelle du puits y est décorée d'une tête qui jette de l'eau, fantaisie peu vraisemblable; ce qui est plus curieux, c'est que les trois murs qui ferment la cour sont encore crénelés à la façon de ceux de l'hôtel Cluny.

Court qui reçois du ciel les eaux  
 Coullantes dans les creux tuyaux <sup>1</sup>  
 Pour tenir la maison plus saine;  
 Court du jardin assez prochaine,  
 Autour de qui sont basses salles;  
 Court enrichie de medalles <sup>2</sup>

1. On ne s'étoit d'abord servi que de gargouilles pour dégorgier les chéneaux et les gouttières; ce vers nous prouve que, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, on avoit, pour le salut des passants et pour la défense des fondations, adopté, dans les constructions bourgeoises, l'usage des tuyaux de descente.

2. Par médailles il faut entendre des médaillons avec une tête comme sur une médaille. C'est une décoration des plus fréquentes pendant toute la Renaissance. Les dieux et les déesses de l'antiquité, les empereurs romains surtout, copiés d'après les monnoies, étoient le thème éternel de ces médaillons. La cour de l'école des Beaux-Arts en contient quelques-uns venant de Gaillon. Le Musée de Cluny a recueilli les émaux que Pierre Courtois avoit encastés dans les façades de Madrid, et, comme exemple encore existant à Paris, j'en citerai un peu connu dans la cour de la Manutention des hôpitaux, située dans le quartier Saint-Marcel, au coin de l'ancienne rue de la Barre, maintenant rue Scipion, et de la rue du Fer-à-Moulin; le bâtiment date de la fin du 16<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle un Italien, Scipion Sardini, le fit bâtir (Cf. Jaillot, t. 4, p. 4; Piganiol, v. 22), et il fut bientôt acquis par les hôpitaux (cf. *Variétés littéraires*, t. 6, p. 221, note 2), qui lui donnèrent le nom d'hôpital Sainte-Marthe. Tout a été remanié et a perdu tout caractère, excepté la façade latérale droite de la cour, composée de six arcades larges et basses, sans colonnes ni pilastres. Au-dessus du centre de chaque

Et de figures <sup>1</sup> magnifiques ,  
 Tant de modernes que d'antiques <sup>2</sup> ;  
 Court faicte pour se pourmener  
 Et pour son aise demener ;  
 O très solacieuse court,

arcade se trouve un médaillon de terre cuite plus grand que nature. Le premier, c'est la tête d'un homme à barbe, et tête nue, ayant sur l'épaule gauche une tête de lion, qui peut désigner Hercule, mais qui peut aussi bien n'être que l'ornement d'un brassard. Le second offre un écusson sans armoiries entouré d'une couronne de chêne. Le troisième a été sans doute enlevé pour en faire un œil-de-bœuf, qui maintenant est bouché. A la quatrième arcade, qui sert de passage pour aller à une autre cour, le médaillon offre une tête de femme avec une mèche de cheveux sur le front ; ses deux nattes, ramenées entre les seins, s'y rejoignent sous un médaillon. A la cinquième arcade, tête de guerrier casqué et armé, ayant le corps de face et regardant à gauche. A la sixième, tête de femme regardant à droite, les cheveux au vent, les seins et les épaules nus, les vêtements tombant. Dans le coin droit de la façade du fond, une fenêtre du rez-de-chaussée a un entourage sculpté du temps de Louis XIV et surmonté à droite et à gauche de deux écussons vides pareils à celui de la deuxième arcade.

1. C'est-à-dire de statues.

2. C'étoit tout à fait la mode d'avoir des antiques. L'émulation des palais et des *vignes*, qu'on connoissoit depuis l'expédition d'Italie, avoit gagné tous les grands seigneurs. Les *Archives de l'art françois* (Documents, t. 4, p. 69-71) ont publié des pièces relatives à des bustes antiques que le connétable de Montmorency faisoit venir de Rome en 1556.



Qui lave par ses clères undes  
Les ruyseaulx salles et immundes ;  
Court dont le lieu bien spacieux  
Donne au logis l'ær gracieux,  
Certes, tu es, en ta plaisance,  
De la maison toute l'aisance.

---

*Le Blason du Jardin <sup>1</sup>.*

Jardin plaisant, doux, delectable,  
Jardin en tous fruitz profitable,  
Jardin semé de toutes fleurs  
Painctes de diverses couleurs,  
Comme le lis, la rose franche,  
L'œillet et l'aubespine blanche,  
La violette humble et petite,  
Le doux muguet, la marguerite,  
Le romarin, la marjolaine,  
Le baulme qui faict bonne allaine,  
Et aultres odorifferentes  
En leurs vertus bien differentes ;  
Jardin où est et a esté

1. Le bois représente un parterre entouré d'un treillage carré dont les balustres sont surmontés de pommes. D'ombre, il n'en est pas plus question que dans tous ces anciens jardins, composés seulement de légumes, de simples, de fleurs et d'arbustes. Avec l'abondance des forêts et l'obscurité intérieure des maisons, le jardin qui les avoisinoit avoit surtout pour but d'être tout air et tout lumière. On peut rapprocher ce bois de celui de la Pronostication générale. (Cf. ce recueil, t. 4, p. 36, à la note.)

Le frais umbrage en chauld esté  
 Au moyen des arbres plaisantz  
 Qui empêchent les rais luyzantz  
 De Phœbus, affin qu'il ne jecte  
 Dessus la terre à luy subjecte  
 Son ardeur par trop excessive ;  
 Jardin plein de beaulté nayfve ,  
 Où sont maintz berseaulx umbrageux ,  
 Sous qui on joue à divers jeux ,  
 Comme à la boulle ou à la bille ;  
 Jardin où la treille fertille  
 Se tient aux berseaulx dessusdictz ;  
 O jardin , petit paradis ,  
 Lieu où Venus et ses Charites  
 Departent d'amour les merites ,  
 Et où Cupido va marchant ,  
 Tenant en main son arc trenchant ,  
 Lequel il brandit et envoie  
 Contre celluy qu'il treuve en voye ,  
 Et le fiert de telle rigueur  
 Que l'aultre en demeure en langueur ;  
 Jardin où les arbres ramez <sup>1</sup>  
 Sont illec plantez et semez  
 Et portent fruietz de toute sorte  
 Comme l'année le comporte ;

1. Ramez ne veut pas dire ici branchez, mais dont les branches sont soutenues et disposées dans un certain ordre par des cerceaux ou autres appuis. Nous disons encore, dans ce sens, des pois et des haricots ramés, et, dans la conversation, on dit par ironie à un sot d'aller ramer les choux.

Là sont amendiers et meuriers,  
 Pommiers, cerisiers et poiriers,  
 Peschiers, pruniers; cascade s'i renga;  
 Là croist le beau pommier d'orange<sup>1</sup>,  
 Le pin, le cèdre et le cyprès,  
 Et l'olivier se tient auprès,  
 Et soubz ses arbres et rainseaulx  
 Courent les argentins ruysscaulx  
 Remplis de differentz poissons;  
 Jardin pavé de verds buissons,  
 Où les oyseaulx par leurs doux chantz  
 Font retentir l'ær des beaulx champz  
 Comme nature le dispose;  
 O beau jardin, que l'on arrose  
 Pour en avoir fruitz, fleurs et fueilles,  
 Je te supplie que tu vucilles  
 A jour propice m'estre ouvert  
 Pour y donner la cote verd<sup>2</sup>  
 A celle, par ma loyauté,  
 Qui passe ung jardin en beaulté.

1. On disoit d'abord pomme d'orange, c'est-à-dire le fruit de l'oranger, de *pomum*; de là on a passé à l'expression pommier d'orange.

2. Joignant le pré estoit une saulsoye,  
 Où y avoit ung lieu propre et couvert  
 Pour y donner soudain la cote vert.

(*Resolution de ny trop tost ny trop tard marié.*  
 Dans ce recueil, t. 3, p. 130.)

Leroux a catalogué l'expression dans son *Dictionnaire comique*.

*Le Blason de la Cave*<sup>1</sup>.

Cave tenebreuse et obscure,  
 Cave dont Bacchus prend la cure,  
 Cave bien proprement voulée  
 Ayant assez large montée;  
 Cave faicte de dure pierre  
 Dans les entrailles de la terre;  
 Cave pleine d'humidité,  
 Chaulde en yver, froide en esté;  
 Cave où sont les vins savoureux  
 Tant bons, frians et amoureux,  
 Comme bastard<sup>2</sup> et Malvoysie,  
 De Muscadet, de Romenie,  
 De Beaulne, d'Anjou, d'Orléans,  
 Et vin françois<sup>3</sup> qui dort léans,  
 Vin d'Angoulmoys, de Sens, d'Auxerre,  
 Et aultre que tu tiens en serre,  
 Qui rendent la place embasmée  
 De leur odeur et grand fumée,  
 Voire si forte et violente

1. Le bois représente trois grands tonneaux posés sur un chantier; au-dessus, une fenêtre à fleur de sol.

2. Cf. t. 4, p. 134, et Ducange, éd. Didot, 6, 842.

3. On appeloit vins françois ceux-là seulement qui croissent au-dessus du pont de la ville de Sens. Cotgrave, dont nous traduisons l'explication, a seulement employé le mot opposé *below*; mais, quand on se souviendra de l'habitude des plus anciennes cartes de géographie de mettre toujours le sud en haut, on verra que dans ce cas, pour être exact, il faut traduire de la façon la plus opposée au mot à mot.

Qu'elle estainct la chandelle ardente <sup>1</sup>,  
Et, sans bouger hors du tonneau,  
Enyvrent ung foible cerveau;  
Léans les void-on escumer  
Et bouillir ainsi que la mer,  
Et rompent les vaisseaulx souvent,  
Sy on ne leur donne du vent.  
O que c'est belle garnison  
De t'avoir pleine en sa maison  
De ces bons vins! C'est la richesse  
Qui met l'homme en joye et liesse.  
Qui ainsi de toy peult jouyr  
A bon droict s'en doit resjouyr.

---

*Le Blason de la Cuisine <sup>2</sup>.*

On a beau voir une maison dorée,  
On a beau voir une chambre parée,  
On a beau voir le grenier et la cave,

1. Ce n'est pas l'odeur du vin, c'est l'acide carbonique, produit de la fermentation, qui se substitue à l'air atmosphérique et étourdit quelquefois ceux qui entrent dans les caves ou les celliers, et ne fournit pas assez d'oxygène à la combustion de la lumière qu'ils portent.

2. Une grande cheminée, à manteau couvert d'arabesques, occupe le centre du bois. A droite, une fontaine sans robinet, posée sur trois pieds et fermée d'un couvercle, et des poêles accrochées au mur. A gauche, un banc près de la cheminée et un dressoir chargé de plats et de pots; dans la cheminée, une marmite pendue à la crémaillère et un vase sur un trois-pieds.

On a beau voir le cabinet tant brave,  
On a beau dire, on a beau faire mine;  
Si on ne void une bonne cuysine  
Il n'y a riens en la maison qui plaise,  
Car la cuysine esjouyt et faict aise  
Le corps humain<sup>1</sup>, et la munition  
Engendre au cœur grand recreation.  
O que souvent plusieurs les maisons hantent  
Et des seigneurs les grands logis frequentent,  
Non pour avoir des gens la seule grace,  
Mais pour amour de la cuysine grasse,  
Quand il y a de chairs et de poissons  
Grand quantité et de toutes façons.  
En la cuysine à point bien ordonnée  
Est de besoing avoir la cheminée  
Pleine de feu et garnie de cînenetz,  
D'acoste-potz et de grilz assez netz,  
D'une grand pelle et tenailles serrantes<sup>2</sup>  
Pour atiser les buches très ardentes.  
Droict au milieu se tient la cremillère,  
Où pend souvent chaulderon et chauldière;  
En la cuysine est assez convenable  
D'avoir ung banc et une vieille table,  
Et ung buffet à mettre la vaisselle,  
Qui est d'estain et de cuyvre; car celle  
Qui est d'argent et d'or, en garderobe<sup>3</sup>

1. C'étoit l'avis du bon moine Lardon, que Rabelais met en scène dans le chap. 11 du liv. 4 : Pourquoi les moines sont volentiers en cuisine.

2. Ce que nous appelons maintenant des pincettes.

3. La garderobe n'étoit pas, comme aujourd'hui, un

La fault serrer de peur qu'on la desrobe.  
En la cuysine on voit pintes voller,  
Quartes et brocs et vaisselle rouller,  
Comme grandz platz, escuelles et assiettes.  
Là vont trainant nappes et serviettes,  
Touailles, torchons. Là sont poilles, bassins,  
Pour accoustrer cochons, chappons, poussins;  
Là sont couteaulx pour detrencher et fendre,  
Là ne se peult le gras mouton deffendre,

cabinet pratiqué à demeure dans l'appartement. Dans un temps où les malliers et les sommiers du roi avoient tant à faire, et où à chaque voyage de la cour, et cela jusque sous Louis XIV, on apportoit tout jusqu'aux meubles et aux tentures, la garde-robe étoit en réalité un cabinet mobile, construit de façon à fermer de toutes parts, sans doute recouvert d'étoffe, et destiné à contenir d'une façon sûre ce qu'il y avoit de plus précieux; on l'emplissoit et on le mettoit sur un chariot, qui devoit en avoir sa charge, car il étoit de grande dimension. On en jugera par ces extraits d'un des contes des *Facécieuses nuits de Straparole* (1<sup>re</sup> nuit, conte 4). Doralice étant sollicitée par son père Thibaut, sa vieille nourrice cherche à la soustraire à ces obsessions impies; comme « il y avoit en la chambre de sa mère un beau garde-robe fort magnifiquement ouvré, où la fille tenoit ses riches accoustremens et bagues: il n'y avoit personne qui le pust ouvrir, sinon ceste sage nourrice », celle-ci y enferma Doralice, après lui avoir fait prendre d'une herbe qui la tint endormie. « Peu de jours après advint que Thibaut entra un matin, sur la levée du soleil, et vit ce garde-robe. » N'en pouvant supporter la vue, il le vend à des marchands, qui l'emportent et le revendent à Gènes, le jeune roi d'Angleterre. Celui-ci fait porter le

Ne beuf, ne veau, qu'il ne soit mis en broche  
Ou en bouillon. En ce lieu on embroche  
Lièvres, connilz, oisons, perdrix, faisantz,  
Pigeons, bizets, et sont oyseaulx plaisantz;  
Là sont rostis sarcelles et plouviers,  
Paons et herons. O quels beaulx espreviers!  
Mieulx vault cela que racines d'hermites<sup>1</sup>.  
Devant le feu sont les potz et marmites  
Où sont bouillis tant de divers potages,

garderobe dans sa chambre. « Cependant Doralice, cachée dans son garderobe, qui estoit ainsi en la chambre de Genèse, entendoit tout ce qui se faisoit dans la chambre du roi. » Quand celui-ci n'y est plus, elle sort de sa prison, arrange la chambre et sème le lit de fleurs. Intrigué des merveilles de cette main invisible, le roi se cache un jour. « Il ne fut pas longtemps sans que Doralice, plus claire que le soleil, sortit hors de son garderobe et se mit à nettoyer la chambre et à dresser les tapis et appareiller le lit et toutes les autres choses, comme elle avoit fait les jours précédents. » Je n'ai pas besoin de mener la chose jusqu'au mariage obligé, ni de faire remarquer les invraisemblances du récit; mais il en résulte incontestablement, et c'est ce qui nous importe, que la garderobe étoit assez grande pour qu'une personne y pût être à son aise, et qu'elle étoit fermée par-dessous et par-dessus. La porte, évidemment pleine, pour la sûreté de la garde de ce qu'on y renfermoit, devoit s'ouvrir à l'extérieur et n'occuper qu'un tiers d'un des deux côtés, et à l'intérieur les trois autres côtés devoient être garnis du haut en bas de tablettes et de tiroirs. — On peut voir aussi l'histoire de Nerin, nuit 4, conte 4.

1. Que les racines crues dont se nourrissent les ermites.



Selon les temps et differentz usages.  
 Là aussi sont les pouldres et espices,  
 Boudins, jambons, andouilles et saulcisses;  
 Les saupicquetz<sup>1</sup> pour les gens degoustez,  
 Le four aussi<sup>2</sup> et les frians pastez  
 Dont tout subit les crustes sont cassées<sup>3</sup>.  
 Là vous verrez hocher<sup>4</sup> les fricassées  
 En lard et beure, en verjus et vinaigre.  
 Qu'i treuve l'on aussi à ung jour maigre?  
 Là peult on veoir l'anguille et la lamproye  
 De quoy la bouche et le ventre sont proie,  
 Le saulmon frais, la carpe camusette,  
 Le gros brochet, la solle frigalette<sup>5</sup>,  
 Le marsoin gras, l'alose savoureuse,  
 Puis l'esturgeon et la truite amoureuse,  
 Les ungs bouillis et les aultres rostis  
 Pour aguiser les humains appetis.  
 Tot en après les terrestres fruictages,  
 Tant cuitz que crudz, et les sallez fromages.

1. Sauce pour le porc, faite d'ognons, de vinaigre et de moutardé; aussi sauce pour un lièvre rôti, faite d'ognons, de gingembre, de verjus et de vin blanc; en général toute espèce de sauce piquante. (Cotgrave.)

2. On a dit *codignac de four* pour *colignac* séché au four. Il est ici quest'on de pâtisseries délicates. Nous disons encore des petits fours.

3. Cotgrave a catalogué comme proverbe : Croûtes de pâté valent bien pain.

4. Secouer, faire sauter; nous disons encore hocher la tête. Le nom du ragoût que l'on appelle hochepot vient de ce qu'on le hochoit dans un pot.

5. Délicate; il y avoit aussi le substantif *frigalleries*.

Que reste plus? O cuisine friande,  
 On trouve en toy de chascune viande;  
 Diane y met, selon temps et saison,  
 De ses forestz la tendre venaison;  
 Cerès fournit de pain et blanc et bis;  
 Le dieu Bacchus, au nez plein de rubis,  
 Verse le vin, quand il en a gousté,  
 Car sans cela tout le reste est gasté.  
 Pour fin de compte, ung chascun j'en veulx croire,  
 Si maintes gens avoient tel ordinaire,  
 Si plantureux que nous avons icy,  
 Ilz ne vivroient, comme ilz font, en soucy.

---

*Le Blason du Grenier<sup>1</sup>.*

Il convient mettre en ce blason  
 Le hault grenier de la maison  
 Où on met toutes les reliques  
 Des extencilles domestiques.  
 Grenier où l'ouvrier eut esgard  
 De le bastir en beau regard;  
 Grenier bien spacieux et large,  
 Auquel on serre mainte charge  
 De blé, de foing, d'avoine et d'orge,  
 Lors que la terre de sa forge  
 Les produict en maturité;  
 O grenier plein d'utilité,  
 Hault et sec, d'assez grande espace,  
 Où les grains gisent sur la place,

1. Le graveur a ici représenté le grenier en coupe, mais d'une façon tout à fait insignifiante.

Lesquelz on remue et esvente  
Pour en user et mettre en vente ;  
Grenier qui garde que les fruictz  
Ne soient corrompus et destruietz ,  
Garde-les si bien en ton estre  
Qu'en faces proffit à ton maistre.

---

*Le Blason de la Salle et Chambre<sup>1</sup>.*

Chambre très clère et bien quarrée ,  
Chambre au corps humain préparée ;  
Chambre bastie d'ung masson  
Par très excellente façon ;  
Chambre dont les vitres<sup>2</sup> sont telles  
Qu'on n'en vidt jamais de plus belles ;

1. Le bois qui se trouve ici n'a pas été fait pour ce volume. Il représente Danaë nue dans sa chambre et debout près de son lit. Jupiter, ailé, couronné et tenant dans sa main son sceptre, descend du ciel et va entrer par la fenêtre. La taille est d'ailleurs très fine et très élégante.

2. Les vitres ont commencé par être un luxe, et il y a bien des mentions de fenêtres fermées en papier huilé. M. Le Roux de Lincy publioit dernièrement, dans les *Archives de l'art françois* (numéro de mai 1857), deux pièces du milieu du 15<sup>e</sup> siècle où il est question, pour former des fenêtres, de châssis en toile taillée en losanges et terpentinée, c'est-à-dire enduite de térébenthine. De cette misère on arriva plus tard au luxe outré. Ainsi Malingre nous apprend que les vitres de la chambre de Marie de Médicis au Luxembourg étoient de cristal, et leurs liaisons toutes d'argent.

Chambre où, pour faire ung doux marcher,  
 On a embrissé le plancher<sup>1</sup>;  
 Chambre natée en toute place;  
 O chambre de tant bonne grace,  
 Chambre tapissée si bien  
 Qu'on ne sçauroit dire combien,  
 Où on void les ruses et tours  
 D'armes, de chasses et d'amours,  
 Les boys, les champs et les fontaines,  
 Les montz et vaulx et vertes plaines;  
 Chambre illustrée de tableaux,  
 Tant bien faictz, tant riches, tant beaulx;  
 Chambre de si grand[e] beaulté  
 Que l'amoureuse deité  
 De Cupido à chascune heure  
 Y voudroit bien faire demeure;  
 Chambre belle tant que peult estre,  
 Ressemblant paradis terrestre,  
 Pourveu que l'homme et femme aussi  
 Y soient sans guerre et sans souley;  
 Chambre où le vent rude et divers  
 N'entre jamais ès froids hyvers;  
 Chambre bien seurement fermée;  
 Chambre d'herbe verte semée;  
 Chambre garnie d'ung buffect  
 Et d'aulture mesnage parfait,

1. C'étoit un luxe nouveau que de planchéier le sol  
 des chambres, au lieu de continuer à y mettre des pa-  
 vés, des dalles ou des carreaux; on pense bien seule-  
 ment que le plancher n'étoit pas fait en point de Hon-  
 grie, mais qu'il a dû être de la façon la plus simple,  
 celle qu'on appelle encore plancher à la religieuse.

Comme de lict, de banc, de table,  
 De coffre et chaire prouffitabile,  
 De placet, de selle et scabelle;  
 O chambre très gorrière et belle,  
 Chambre dorée<sup>1</sup>, chambre paincte,  
 Chambre de riches couleurs paincte,  
 La couverture et la deffense  
 Contre tout ce qui faict offense;  
 Chambre d'honneur, chambre brayarde,  
 Chambre d'amour, chambre gaillarde,  
 Si tost que la nuyct je verray,  
 En toy je me retireray.

---

*Le Blason du Lict<sup>2</sup>.*

Lict delicat, doulx et mollet,  
 Lict de duvet si très douillet,  
 Lict de plume tant bonne et fine,  
 Lict d'ung coustil blanc comme ung cigne,

1. C'étoit surtout le plafond qui recevoit cette décoration. Le beau plafond de chêne sculpté fait sous Louis XII dans la grand'chambre du Parlement, au Palais (cf. Sauval, t. 3, p. 8; Piganiol, t. 2, p. 8), étoit doré et ne cessa pas de l'être, puisqu'il fut redoré en 1722. Aussi, lorsque d'Aubigné, dans ses *Tragiques*, appelle *La Chambre dorée* la satire qu'il dirige contre les juges et le Palais, il lui donnoit pour titre le nom de la salle où s'y rendoit la justice.

2. Large lit vu de côté. Un seul matelas; au pied, des colonnes autour desquelles s'enroulent de minces rideaux; dossier de bois uni au milieu duquel est suspendue une *enseigne*; on ne voit pas le haut.

Lict dont ce blanc coustil incite  
 Le dormir quand il est licite,  
 Lict dont le chevet est si doux  
 Qu'il semble que ce soit veloux  
 Quand on y prent ung bon repos;  
 Lict à dormir apte et dispos;  
 Lict dont les draps, comme on demande,  
 Sentent la rose et la lavende;  
 Lict dont la riche couverture  
 Resiste contre la froidure  
 Et musse les corporelz membres;  
 O lict, le parement des chambres;  
 Lict d'honneur plein de toute joye;  
 Beau lict encourtiné de soye,  
 Pour musser la clarté qui nuit;  
 Lict qui attend la trouble nuit  
 Affin qu'on se repose et couche;  
 Lict soustenu en une couche  
 Ouvrée de menuiserie,  
 D'images et marqueterie;  
 Lict très gentil tant qu'il peult estre;  
 Lict beneist de la main du prestre<sup>1</sup>;

1. C'étoit l'usage de bénir les lits des nouveaux mariés. Cf. la *Melusine* de Jean d'Arras, édit. Brunet, p. 65. Cela étoit tellement habituel que, bien qu'il n'en soit pas question dans le texte du Chevalereux comte d'Artois, le miniaturiste, au chapitre du mariage, a représenté le comte et la comtesse couchés dans leur lit, et au pied le prêtre tenant son livre ouvert et les bénissant avec une espèce de *flabellum*. (Cf. le *fac-simile* de la miniature dans l'édition publiée par M. Barrois; Paris, 1837, in-4, p. 27.) A partir du 17<sup>e</sup>

Lict séparé de tout delict ;  
 O lict pudique , ô chaste lict ,  
 Où la femme et le mary cher  
 Sont jointz de Dieu en une chair ;  
 Lict d'amour saint , lict honorable ,  
 Lict somnolent , lict venerable ,  
 Gardez vostre pudicité  
 Et evitez lascivité ,  
 Affin que vostre honneur pulule  
 Sans recepvoir nulle macule.

---

*Le Blason de la Chaire<sup>1</sup>.*

Chaire pleine de bons ouvrages ,

siècle, cela ne se fit plus que pour les grands personnages ; je citerai seulement, parceque je l'ai sous la main, ce qui se passa au mariage du duc de Bourgogne : « Après le souper, le grand-maître et le maître des cérémonies allèrent quérir M. le cardinal de Coislin, qui fit la bénédiction du lit. » (*Mercur galant* de décembre 1697.) Cf. dom Chardon, *Histoire des Sacrements*, Paris, 1745, t. 6, p. 162. La formule de cette bénédiction se trouve dans les anciens rituels ; elle est dans le curieux *Thesaurus Benedictionum* de Gelasius à Cilia, 9<sup>e</sup> éd., Munich, 1766, p. 185-191 et 209. Dans le rituel de Paris, chez Louis Josse, 1697, on trouve encore, p. 385-7, une *Benedictio thalami* ; mais les époux ne doivent plus être couchés.

1. La chaire n'étoit pas notre chaise, mais le fauteuil. Celui-ci est large et sculpté à l'antique ; les côtés sont pleins, les montants sont formés d'un pilastre, et les bras posent sur la corniche qui va de ce pilastre au dossier.

Chaire enlevée à personnages<sup>1</sup>,  
 Chaire de pris, chaire polye,  
 Chaire de façon bien jolye,  
 Chaire où l'ouvrier par bone entente  
 Tailla mainte table d'attente<sup>2</sup>,  
 Fucillages, vignettes<sup>3</sup>, frizures<sup>4</sup>  
 Et aultres plaisantes figures;  
 Chaire couverte à chapiteaux<sup>5</sup>;  
 Chaire garnie d'escripteaux  
 Dignes de la langue et la bouche<sup>6</sup>;

1. Couverte de sujets de personnages, ou de figures sculptées en ronde bosse.

2. Il est très commun de rencontrer des cippes anti-ques tels qu'ils étoient chez le *marbrier*, tout sculptés et tout prêts à attendre l'acheteur, mais sans inscription; de même les huchiers, sur les meubles qu'ils fabriquoient, laissoient intacts les banderoles, les cartels et les écussons, si fréquents dans la décoration de tous les meubles de ces temps. Ils étoient là attendant la devise, le chiffre ou les armes de celui qui les achèteroit, et c'est ce que Corrozet entend par table d'attente.

3. Dans son vrai sens, et il l'a ici, vignettes s'entendoit précisément d'un ornement courant composé de feuilles de vigné. Rabelais l'a employé de cette façon : « Son saye..., brodé à l'entour de belles *vignettes*, et par le milieu de *pintes* d'argent. » (Liv. 1, ch. 8.) « Les deux portes (du temple de la dive bouteille) étoient d'arain faictes à petites vignettes enlevées. » (Liv. 5, ch. 37.)

4. C'est-à-dire des rinceaux et des enroulements, qui semblent en effet *frisés*.

5. Surmontée d'un dais soutenu par des colonnes ou des consoles.

6. Dignes qu'on les répète.



Chaire compagne de la couche ;  
 Chaire près du lit approchée  
 Pour deviser à l'accouchée <sup>1</sup> ;  
 Chaire faicte pour reposer,  
 Pour caqueter et pour causer ;  
 Chaire de l'homme grand soulas ,  
 Quand il est travaillé et las ;  
 Chaire bien fermée et bien close  
 Où le muscq odorant repose  
 Avec le linge delyé ,  
 Tant souef, fleurant , tant bien plyé <sup>2</sup> ;  
 Chaire belle , chaire gentile ,  
 Chaire de façon très sutable ,  
 Tu es propre en toute saison  
 Pour bien parer une maison.

---

*Le Blason du Banc* <sup>3</sup>.

Ainsi que la femme prudente  
 Est au mary obédiente ,  
 Tout ainsi la table se jecte  
 Vers le banc comme à luy subjecte

1. Cf. les *Caquets de l'Accouchée*, éd. Jannet, p. xxxiii-  
 xlvii.

2. Pour ne pas s'asseoir sur le bois, on y mettoit un  
 coussin d'étoffe ou de toiles, qui pouvoit être rempli  
 d'herbes aromatiques.

3. Le banc, vu de face, est très large, garni sur les  
 côtés d'accotoirs pleins et au fond d'un dossier plein,  
 uni et en pente, pour donner à ceux qui sont assis  
 plus de commodité pour s'appuyer. Le bas du devant est  
 formé d'une série de balustres à jour. L'ensemble est  
 d'une forme très simple et très élégante.

Et luy faict ceste honnesteté  
 Qu'il est premier en dignité,  
 Et pour ceste grande raison  
 Merite avoir le sien blason.  
 Or donc, plaisant banc de noyer,  
 Banc qui fais les genoulx ployer  
 Et asseoir le corps haultement;  
 Banc tourné si très proprement;  
 Banc à dossier pour le repos  
 Qui soustiens les rains et le dos;  
 Banc plus luisant que blanc albastre,  
 Banc assis vis à vis de l'astre,  
 Banc faict à petitiz marmouzelz<sup>1</sup>,  
 Banc du plus beau bois des forestz,  
 Qui donnes ung labeur nuyant  
 Pour te faire bien reluysant,  
 Et es froté en si grand peine  
 Que les gens en sont hors d'alaine;  
 O banc qui repares la salle,  
 Qui n'es jamais croté ne salle,  
 Je desire qu'en froid hyver  
 Près du feu te puisse trouver.

---

*Blason de la Table<sup>2</sup>.*

Table clère, table luisante,

1. Cotgrave l'explique surtout comme une figure employée dans une fontaine à jeter de l'eau; mais ici c'est toute espèce de figure, réelle ou de fantaisie, comme celles qui se terminent en gaine sculptée sur les montants ou sur les appuis des bras.

2. Table à quatre pieds; ceux-ci se terminent par

Table à la chambre bien duysante ,  
Table tous les jours bien frotée ,  
Table sur deux treteaux portée ,  
Table qui cause le desir  
De prendre savoureux plaisir  
A chascune viande exquise ;  
Table de toutes gens requise ;  
Table d'une nappe parée  
Pour boyre et menger préparée ,  
Garnye de metz precieux  
Et de bons vins delicieux ;  
Table remplye de caquet ,  
Table où se faict le grand banquet  
A jour de feste ou jour de nopces ;  
Table où on parle des negoces ,  
Puis de la paix , puis de la guerre ,  
Puis de France , puis d'Angleterre ,  
Puis de vertu , puis de folye ;  
Table comme ung miroir polye ;  
Table où chascun prend son repas  
Pour nourriture par compas ;  
O table honneste et très notable ;

deux têtes d'oiseaux fantastiques qui posent à terre ; les pieds sont , sur les petits côtés , joints par deux traverses légères. Sur celle qui est le plus près de la terre est posée au milieu , peut-être sans être fixée , une longue planche servant à appuyer les pieds. A chacun des petits côtés la table est terminée par une étroite bande de bois , plus grande que la largeur de la table , et s'y raccordant par un biseau. Cette bande devoit servir à assurer la commissure exacte des planches qui forment la table.

Table de boys , ô belle table ,  
 Je prie à Dieu qu'il te munisse ,  
 Tant bien t'appreste et te garnisse  
 Qu'à tout jamais par ton moyen  
 Ay[o]ns son pain cotidien <sup>1</sup>.

---

*Le Blason du Dressouer <sup>2</sup>.*

Dressouer bien faict , dressouer très gent ,  
 Dressouer plaisant à toute gent ,  
 Dressouer où l'ouvrier bien propice  
 N'a failly à son artifice ;  
 Dressouer de ciprés odorant ,  
 En la salle bien apparent ;  
 Dressouer reluysant et uny ,  
 De toutes beaultez bien garni ,  
 Soustenu de pilliers tournez ,  
 De fueilles et fleurs bien aornez ;  
 Dressouer duquel la forme basse  
 En clarté le beau mirouer passe ,  
 Pour ce qu'on le tient nectement ;  
 Dressouer fermé bien seurement  
 De deux guichetz de bonne taille <sup>3</sup>

1. Allusion à la phrase du *Pater* : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie*.

2. Non pas un meuble à tablettes pour y étaler les assiettes et les plats. C'est ici une sorte de bahut formé de deux vantaux accostés de deux autres vantaux dormants, le tout sculpté ; le meuble est porté sur des pieds.

3. C'est-à-dire vantaux formant porte et sculptés.

Ayant chascun une medalle ;  
Dressouer où sont les bonnes choses  
Seurement fermées et closes ;  
Certes tu es le tabernacle ,  
Le lieu secret et habitacle  
Où sont les beaulx joyaulx et bagues  
Des dames qui font grosses bragues ,  
Comme chaînes, boutons, anneaulx ,  
Patenostres à gros signeaux <sup>1</sup>,  
Estuiz et coffretz curieux ,  
Rempliz de tresors precieux  
Monnoiez et à monnoier <sup>2</sup> ;

1. Livres d'Heures dont les signets nombreux étoient réunis en haut par une sorte de bourrelet en or ou en argent , et terminés en bas par des boules ou tout autre ornement en matière précieuse.

2. Ce vers est très à remarquer, en ce qu'il traduit bien l'idée constante du Moyen Age sur les objets d'art en matières précieuses. Dans ce temps où l'argent n'avoit pas encore de circulation financière, les objets précieux constituoient une valeur morte et immobilisée, mais par suite de la précision de leurs formes qui en faisoient un objet unique et reconnoissable en soi , non sujette à diminuer. Aussi, dans les crises d'argent, c'est toujours à eux qu'on s'adresse. Tous les siècles, les trésors des églises sont fondus, par ordonnance royale, pour subvenir à des besoins de guerre ; à la suite de l'inventaire des objets précieux de la couronne conservés à Fontainebleau en 1560, récemment publié dans la Revue universelle des arts de Bruxelles, se trouve, dans le manuscrit de l'Arsenal qui le contient, l'inventaire des objets précieux envoyés à la Bastille pour être fondus. Plus tard, à la fin du règne de Louis XIV, et

Dieu m'en vueille autant envoyer,  
 Affin qu'en tout soulas et joye  
 Ung tel dressouer possède et j'aye.

M. Louandre l'a très bien dit dans un article récent de la *Revue contemporaine* sur le luxe au 17<sup>e</sup> siècle, lorsque le roi envoya à la Monnoie et la vaisselle et les meubles d'argent de Ballin, il agissoit encore en vertu des principes du Moyen-Age, et se trouva fort surpris, Dangeau nous le dit, quand il vit le peu qu'on retira de cet immense sacrifice, qu'il n'auroit peut-être pas fait s'il avoit pu en prévoir le résultat; mais il avoit confondu ce qu'elles avoient coûté avec ce qu'elles vaudroient une fois monnoyées, sans savoir que la valeur intrinsèque n'étoit rien à côté des dépenses de la main-d'œuvre et de la forme artistique, et qu'il anéantissoit complètement une dépense faite et une valeur indirecte, pour ne rien ajouter à la valeur primitive, qui se diminueoit même encore. Un fait curieux du règne de Charles VI montre, d'une façon incontestable, ce sentiment du Moyen-Age qui donne à une valeur intrinsèque une forme définie pour qu'elle soit immuable jusqu'à ce que la destruction en soit voulue et réfléchie. Il s'agit des dons exagérés faits par Charles VI à ses familiers: « Et fut lors advisé par le sieur de Noujant, qui avoit la charge principale des finances et autres du conseil du roy, qu'on ne gardast point d'or monnoyé et que tout fust amassé en gros lingots, comme le faisoit faire le roy Charles cinquiesme. Et aduisa le dit de Noujant qu'il feroit un cerf d'or, pareil à la grandeur et corpulence de celui qui est au palais, entre deux piliers. Et fut commencé, et en fut faite la teste et rien plus. » (Juvenal des Ursins, coll. Mich. et Pouj., 1<sup>re</sup> série, t. 2, p. 380.) C'est absolument l'idée de la richesse orientale, se réduisant à la possession orgueilleuse et improductive du trésor, qui ne devient utile

*Le Blason du Coffre<sup>1</sup>.*

Coffre très beau , coffre mignon ,  
 Coffre du dressouer compaignon ,  
 Coffre de boys qui point n'empire ,  
 Madré<sup>2</sup> et jaune comme cire ;  
 Coffre garny d'une ferreure  
 Tant bonne , tant subtile et seure ,  
 Que celluy sera bien subtil  
 Qui l'ouvrira de quelque oustil ;

qu'en se diminuant, mais se conserve jusque-là tout entier. Pour en rappeler un exemple antique analogue au cerf du 14<sup>e</sup> siècle, je citerai ce passage de Ctésias (§ 32 de la traduction du Panthéon littéraire, p. 350) : « Babylone fut donc prise par Mégabyze ; Xercès lui fit plusieurs présents, et entre autres celui d'une mule d'or du poids de six talents, ce qui est, chez les Perses, le don le plus précieux que le roi puisse faire. »

1. Coffre carré et très large, richement sculpté ; le dessus est plat, pouvant au besoin servir de siège, usage auquel on le devoit employer souvent.

2. J'ai indiqué dans une note précédente (t. 3, p. 81) les livres auxquels on peut recourir pour étudier la question du sens du mot *madre*. En somme, il semble qu'il ne faut pas y voir une matière unique, mais une qualité qui pourroit appartenir à plusieurs ; c'est une épithète qualificative passée à l'état d'appellation. Le Dictionnaire de l'Académie donne encore : « Madré, adjectif, tacheté, diversifié de couleur. *Porcelaine madrée*. On appelle *bois madré* celui qui a de petites taches brunes. On dit aussi *léopard madré*. Il n'est guère d'usage au propre. Il signifie, au figuré, rusé, matois, raffiné, etc. » Tout ce qui, substance minérale ou végé-

Coffre sentant plus soeuf que basme;  
 Coffre le thrésor de la dame;  
 Coffre plein de doulces odeurs  
 Et de gracieuses senteurs;  
 Coffre dont le chaitron<sup>1</sup> très net  
 Faict l'office d'ung cabinet;  
 Coffre luisant et bien froté,  
 Coffre qui n'es jamais croté,  
 Coffre dans lequel se repose  
 Le perfun mieulx sentant que rose;  
 Coffre où sont mis les parementz,  
 Les atours et les vestementz  
 Qui cachent la poitrine blanche,  
 Le tetin, la cuisse et la hanche,  
 Et aornent le corps et la teste  
 Tant jour ouvrier que jour de feste;  
 Coffre où n'a point de pourriture;  
 Coffre exempt de vers et d'ordure;  
 O très poly et joly coffre,  
 Qui reçoÿ tout cela qu'on t'offre;  
 Ne seuffre que mecte la main  
 Dans toy le larron inhumain.

tale, ou composition factice, avoit des raies ou des taches, pouvoit être dit madré; ainsi de l'agate, de la malachite, des racines d'arbres, du stuc de plusieurs couleurs, de la faïence sans figures ni ornements, mais couverte d'émaux fondus, comme certains plats de Palissy, des marbres et des porphyres rares, et de beaucoup d'autres choses encore.

1. Chetron est cette petite caisse qui est dans un coffre de bois qu'on appelle communément caisse et tient au haut de l'un des bouts d'icelle. (Nicot, éd. de 1606.)



*Le Blason de la Scabelle<sup>1</sup>.*

Scabelle bonne et profitable,  
 Scabelle pour s'asseoir à table  
 Quand on veult disner et soupper ;  
 Scabelle qui n'as point de per  
 En beaulté dont tu as saisine ;  
 De la chaire seur et cousine ,  
 Faisant toutes deux une office ;  
 Scabelle mignonne et propice ;  
 Jaune comme l'or, et unie,  
 Très clère , luisante et brunie ;  
 Scabelle de bonne haulteur  
 Où le menuisier et facteur  
 A montré son gentil sçavoir ;  
 Scabelle très plaisante à voir,  
 Faicte de bois sans aucuns neux ,  
 Il y a longtemps que je n'euz  
 Tant de bien à te veoir sans faindre  
 Comme j'ay de peine à te paindre.

*Blason du Placet<sup>2</sup>.*

Placet, compagnon de la selle,

1. Non pas un tabouret, ni un escabeau comme nous l'entendons aujourd'hui, c'est-à-dire un siège à trois pieds, mais un véritable banc, fait seulement pour une seule personne.

2. Le mot se trouve encore dans le Dictionnaire de P. F. VI.

Ton loz ne fault pas que je celle ,  
Car tu es du carreau parent ;  
Placet en la chambre apparent ,  
Tout couvert de tapisserie ,  
Où fœminine seigneurie  
Se siet en plaisir et liesse ,  
Placet où la cuisse et la fesse  
Se reposent bien mollement ;  
Placet assis esguallement  
Sur quatre pilliers bien gentilz ,  
Non pas trop grans ne trop petis ,  
Où se tient le plaisant caquet  
De Gaultier, de Jehan et Jacquet ,  
Je te supplie que m'amy  
Ung jour sur toy trouve endormie ,  
Afin que la puisse baizer  
Pour mon mal d'amour appaiser.

l'Académie, qui le désigne comme un siège bas et sans dossier. Ici, sans les vers du blason, on auroit pris le placet pour une table; il est couvert d'un tapis, et supporté par quatre pieds réunis par des traverses de bois posant à terre. Le siège est assez large pour qu'on s'y puisse asseoir au moins trois de chaque côté, ce qui explique les vers de la fin, où le poète désire y trouver endormie celle qu'il aime; comme il n'y a pas de dossier, il faut de toute nécessité que la surface du placet soit assez grande pour qu'on puisse s'y étendre à plat.

---

*Le Blason de la Verge à nectoir<sup>1</sup>.*

Verge de flexible brière<sup>2</sup>,  
Verge qui ne laisses derrière  
Le duvet, la pouldre et l'ordure,  
Tant que chascun de tes brins dure;  
Verge au petit clou, attachée,  
Verge proprement emmanchée,  
Verge clouée à six liens,  
Tu es cause de plusieurs biens,  
Car par toy la macule on otte  
De robbe, de saye et de cotte,  
De chausses, bonnet et pourpoint;  
Par toy on met tout bien à point  
Soit de veloux, de soye ou draps,  
Avecques la force du bras;  
Par toy on tient bien nectement,  
Gorgiasement, proprement,  
Le chapperon et la coquille,  
Soit pour la mère ou pour la fille.  
Tu es heureuse maintes foys;

1. Non pas un plumeau, mais ce que nous appelons maintenant la vergette; elle est très large et posée à terre; son manche, très court, est garni d'un nœud pour qu'on puisse l'attacher à un clou. Au fond, sur le mur, est accrochée une brosse rude comme les brosses à frotter.

2. C'est-à-dire de bruyère; comme aujourd'hui, on en faisoit avec des brins de bouleau ou des racines de chiendent.

Tu touches aussi bien aux roys  
Et aux roynes portantz couronnes  
Que tu fais aux aultres personnes.

---

*Le Blason de l'Estuy de chambre<sup>1</sup>.*

Estuy de fin veloux couvert,  
De cramoyssi, de bleu ou vert,

1. Le bois représente un de ces étuis dressé et ouvert; on y aperçoit un peigne, des ciseaux et un flacon; sa forme, d'abord carrée, se termine par le bas en pointe; le couvercle n'en est pas attaché à charnières, mais séparé; sur les côtés des deux parties de l'estui sont ce qu'on appelle en sellerie des passants, dans lesquels passe une courroie évidemment fixée à un des bouts et de l'autre plus longue, et terminée par un nœud ou une pomme, de façon à avoir du jeu et à ne pas sortir de ses attaches. On la lâchoit pour ouvrir, et cette courroie retenoit le couvercle à l'étui; on la resserroit pour fermer, et, quand le couvercle étoit remboîté, on fermoit l'étui à la clef. Ces étuis étoient composés d'une âme de bois recouverte d'étoffe ou de peau. Beaucoup ont dû être en cuir bouilli et engravé, et ils étoient faits par la corporation des *gaigniers de fourreaux*. (Cf. leurs statuts dans la Taille de Paris, de M. Dépping, 1837, in-4, p. 164-5.) On a conservé des spécimens de ce genre de travail. Je citerai entre autres une boîte du musée de l'hôtel Cluny (n° 1820 du livret de 1848), et l'étui d'un *Decretum Gratiani* dans les manuscrits de la bibliothèque de l'Arsenal (Jur. Lat., n° 4). Tous deux sont couverts des plus riches ornements, et par l'arête vive et saillante des bords du trait il est

Estuy de maroquin paré,  
 Estuy tant bien faict et doré,  
 Estuy où pignes sont dedans,  
 A grosses et menues dentz,  
 Lesquelz pignes, debvez vous croire,  
 Sont d'ebène ou de blanc yvoire,  
 Ou de bouys<sup>1</sup>, pour galonner  
 Les beaulx cheveux, et testonner  
 Aussi la longue barbe blonde;  
 Estuy le plus beau de ce monde,  
 Où sont les ciseaux<sup>2</sup>, le poinson;

évident qu'ils étoient tracés à la pointe et poinçonnés sur le cuir macéré et encore humide. Voy. le Glossaire des émaux de M. de Laborde, p. 238-40 et p. 391, citation EE, et l'article *Pigne*, p. 448, citation O, même page; l'article *Pignère* et l'article *Gaine*, p. 327.

1. Les anciens peignes conservés sont à deux côtés, grands, et meilleurs pour démêler que pour nettoyer. Au 16<sup>e</sup> siècle on en faisoit beaucoup en ébène et en bois de santal percé de dessins à jour de la plus étonnante délicatesse. Comme on le peut voir dans nos Musées, ils n'ont pas varié, et, entre les peignes retrouvés dans les hypogées de l'Egypte, ceux récemment rapportés de Ninive, et les peignes de notre 13<sup>e</sup> siècle, il n'y a pour ainsi dire pas de différence; ce sont les mêmes dimensions, la même épaisseur des dents, la même disposition de sujets sur la partie centrale. Comme les plus chers, ce sont naturellement les peignes d'ivoire qui se sont le plus conservés; mais ils étoient précieux, car il n'est pas rare d'en voir dont les dents brisées sont rattachées par une bande de métal. (Cf. Laborde, v<sup>ls</sup> *Pigne* et *Pignère*, p. 447-9.)

2. Cf. Laborde, p. 215.

La bresse<sup>1</sup> de gente façon,  
 Le cure dent<sup>2</sup>, le cure oreille,  
 La sie petite à merveille,  
 La lime, la gente pinsette<sup>3</sup>;  
 Le ratissoir et la forcette<sup>4</sup>,  
 Avec plusieurs autres choses,  
 En toy enfermées et closes;  
 Estuy tant mignon et tant gent;  
 Estuy serré de fin argent<sup>5</sup>;  
 Estuy garny de soye et d'or  
 Et mieulx que je ne dy encor;  
 Brief, en toy n'a aucun deffault;  
 Tu esourny de ce qu'il fault<sup>6</sup>.

1. Bresse ou broisse, dit Cotgrave, étoit la brosse.

2. Laborde, *v<sup>ls</sup> Coutelet*, p. 232; *Curedent*, 242; *Es-guilette*, 273, citation B, et *Furselle*, p. 327.

3. Petite pince.

4. Petits ciseaux, diminutif de *forcees*; en latin *forfex*, *forficula*. Cf. Laborde, *v<sup>o</sup> Forces*, p. 321.

5. Dans le cas où les étuis étoient décorés de garnitures de ce genre, elles n'étoient pas faites par les garniers de fourreaux, mais par une autre corporation, les garnisseurs de gânes. (Cf. *Le livre des métiers*, tit. 66, p. 165-9.) Pour les garnitures en matières précieuses, en or, argent ou vermeil, c'étoient les orfèvres qui en étoient chargés.

6. Comme on voit, c'étoit tout à fait l'analogie de nos nécessaires de voyage.

*Le Blason du Miroir*<sup>1</sup>.

Miroir cler et resplendissant,  
Miroir plaisant et resjouissant,  
Miroir ardent de grand splendeur,  
Miroir de très bonne grandeur,  
Miroir de cristal précieux,  
Qui tant es doux et gracieux  
Qu'à chascun tu monstres sa forme,  
S'elle est belle, laide ou difforme,  
Et ne reffuse en ta clarté  
D'aucun la laidure ou beaulté ;  
Miroir d'acier<sup>2</sup> bien esclarcy,  
Miroir luisant, qui es ainsi  
Que l'eau clère qui represente  
Chascune figure apparente ;  
Miroir de verre bien bruny<sup>3</sup>,

1. Le bois représente un miroir rond entouré d'un cadre d'ornements, et ajusté sur un pied, le tout ne devant pas avoir plus d'une douzaine de pouces. Je renverrai encore ici au glossaire de M. de Laborde, article *Miroir*, p. 389-92.

2. Les miroirs de métaux polis ont été d'abord les plus usités ; mais ceux d'acier ont tenu longtemps. Ce vers en seroit une preuve si M. de Laborde n'avoit déjà donné des citations de miroirs d'acier en 1536, 1599 et 1603.

3. C'est-à-dire dans lesquels la préparation mise derrière, au lieu d'être blanche, étoit d'une couleur sombre. Elle a son explication dans l'existence des miroirs antérieurs de métal. Il y a là une transition. La

D'une riche chasse<sup>1</sup> garny  
 Où la belle, plaisante et clère,  
 Se void, se mire et considère  
 En regardant sa contenance  
 Et de son gent corps l'ordonnance,  
 Ses yeulx scintillans et sa face,  
 Son front poly, sa bonne grace,  
 Sa douce bouche vermeillette;  
 Son menton qui faict la fossette,  
 Son dur tetin, ses bras gentilz,  
 Ses blanches mains, ses doigtz traitifz,  
 Et tout le reste de son corps,  
 Dont les membres sont bien concordz.  
 O miroir, je te prie, cache  
 De mon corps la laidure ou tache<sup>2</sup>,  
 Et de l'ornement de vertu  
 Me feray beau et bien vestu.

---

*Le Blason du Cabinet<sup>3</sup>.*

Cabinet remply de richesses

nouvelle invention se tenoit près des anciens usages, comme les premiers livres se sont tenus près des manuscrits.

1. Faut-il prendre ce mot dans le sens de bordure, de cadre, ou dans celui de boîte, *capsa*? Alors le vers voudroit dire : miroir accompagné d'une belle boîte pour le contenir.

2. Corrozet nous a naïvement confessé sa pauvreté dans l'Avis aux lecteurs. Ce détail feroit presque supposer qu'il étoit fort laid.

3. A partir de Henri IV, un cabinet est un grand meu-



Soit pour roynes ou pour duchesses,  
 Cabinet sur tous bien choisi ,  
 Paré de veloux cramoisi ,  
 De drap d'or et de taffetas <sup>1</sup>,  
 Où sont les joyaulx à grandz tas  
 Et les bagues très gracieuses  
 Pleines de pierres précieuses ,  
 Qui illustrent ce cabinet ,  
 Premier le diamant bien nect ,  
 L'escharboucle très reluysante ,  
 Le rubis, la perle plaisante ,  
 Le saphir, la jacinte fine ,  
 L'emeraulde, la cornaline ,  
 L'amatiste, la crisolite,  
 Le balay et la marguerite <sup>2</sup> ;  
 Cabinet de tout accomply ;  
 Cabinet de tableaux <sup>3</sup> remply,

ble posé sur des pieds, et derrière les vantaux duquel s'étagent et s'emboîtent une foule de tiroirs et de portes. Ici le cabinet est tout différent : c'est, posé sur un coffre, un véritable pupitre, disposé exactement comme le sont de nos jours ces petits meubles de femme qu'on appelle des papeteries. Dans les cases on voit des bagues, des statuettes, des bijoux de toute sorte ; sur l'intérieur du dessus, qui est ouvert, sont passés dans un ruban des patenostres et des rangs de perles ; sur les côtés et sur le devant sont de petits tiroirs demi-ouverts.

1. Cf. Ducange, v<sup>o</sup> *Taffata*.

2. Perle, de *Margarita*.

3. On pense bien qu'il ne s'agit pas là de grands tableaux, mais de toutes petites peintures fermant comme des livres ou peintes à l'intérieur du couvercle d'un mi-

Et de maintes belles images <sup>1</sup>,  
 De grandz et petis personnages,  
 Cabinet paré de medailles  
 Et curieuses antiquailles;  
 De marbre, de japhe <sup>2</sup> et porphyre,  
 Tant qu'il doibt à chascun suffire;  
 Cabinet où est le buffect  
 D'or et d'argent du tout parfait;  
 Cabinet garny de ceintures <sup>3</sup>,  
 De doreures et de bordures,  
 De fers d'or <sup>4</sup>, d'estocz <sup>5</sup>, de tableaux <sup>6</sup>,  
 De chaisnes, de boutons très beaulx,  
 De mancherons, de braceletz,  
 De gorgerins et de colletz,  
 De perles d'Orient semez,

roir, et souvent sur matières précieuses. Voy. le Glossaire des émaux de M. de Laborde, art. *Livret*, p. 368; *Tableau cloant*, p. 506; *Tableau d'or et d'argent*, p. 507; *Tableau rond*, p. 508.

1. Statuettes; imagier et imaginier correspondoient à l'art de sculpture.

2. C'est-à-dire jaspe.

3. Les ceintures étoient relevées d'ornements d'or ou d'argent. Il suffit de rappeler les demi-ceints d'argent, ce rêve de toutes les chambrières.

4. Peut-être des fers à friser; plus probablement des agrafes, des *fermans*; on a dit *fers* pour *fermes*, de *firmus*.

5. De petits poignards à poignée et à gaine délicatement ciselées et émaillées.

6. Cf. la note du dernier vers de la page précédente.

De gantz lavez et parfumez <sup>1</sup>,  
 De muscq plus cher qu'or de ducat <sup>2</sup>,  
 D'ambre fin et savon muscat,  
 De pouldre de Cipre et pommade  
 Pour restaurer la couleur fade;  
 D'eaux de Damas, d'œilletz, de roses,  
 En fiolles de verre encloses;  
 Aultres ont compositions  
 De differentes mistions,  
 Et, parmi tant divers joyaulx,  
 Sont les riches et gros signaulx,  
 Les patenostres cristallines <sup>3</sup>,  
 Celles de strin <sup>4</sup> et corallines <sup>5</sup>,  
 De perles et de fins rubis,

1. Voy., dans les *Variétés littéraires*, le Gant de Jean Godart (t. 5, p. 173-87) et les notes de M. Fournier.

2. L'or de ducat, c'est-à-dire de monnoie espagnole, qui étoit alors d'un titre plus pur que tout autre; aussi étoit-il fort recherché, et l'on devoit s'en servir beaucoup pour en faire des joyaux, malgré les sévères prohibitions incessamment faites aux orfèvres de fondre des pièces monnoyées pour les employer à des ouvrages de leur métier.

3. J'ai parlé des signaulx; les patenostres, qu'on appeloit aussi *dizains*, sont neuf grains accompagnés d'un plus gros, et passés dans un fil terminé d'une houppe, qui représentoient une dizaine de chapelet et tenoient lieu de celui-ci. Elles étoient fréquemment attachées à une bague au moyen de laquelle on les portoit au doigt. Rien n'est plus fréquent à voir dans les portraits contemporains de Van Eyck et d'Hemling.

4. Diamant bâtard, dit Cotgrave.

5. De corail.

Qui sont mises sur les habitz,  
Puis les houppes d'or et de soye,  
Pour mieulx se monstrier par la voye,  
Puis les mignons et bons cousteaulx,  
Les forcettes et les ciseaux,  
Le miroir, la gente escriptoire,  
Le chappeau<sup>1</sup>, l'échiquier d'ivoire,  
Les Heures<sup>2</sup> pour servir à Dieu;  
Brief, en ce beau et petit lieu  
Sont tant d'autres choses ensemble  
Qu'impossible le dire il semble.

<sup>1</sup> On les ornoit d'enseignes, de cordons brodés de perles et de pierres précieuses. Dans une commande de bijoux faite en 1571 par Catherine de Médicis à Desjardins, orfèvre du roi Charles IX, publiée dans les *Archives de l'art françois* (Documents, t. 3, 1853-55, p. 39-46), on trouve : « Pour Monsieur de Lorayne. Ung tour de bonnet aveques une ensègne où sera la pinteure de sa femme. » Et plus loin il est question d'un tour de bonnet dont on a baillé les diamants et les pendants d'oreilles d'esmeraulde, et dont les perles et diamants sont estimés 2,700 livres.

<sup>2</sup> Pour donner une idée de la richesse de la reliure des Heures du 16<sup>e</sup> siècle, je citerai entre autres l'article *Heurelles*, du Glossaire de M. de Laborde, p. 340, et surtout l'inventaire des bijoux de la couronne de France en 1560, publié à Bruxelles dans la *Revue universelle des arts*, t. 4, 1856, art. 739-68, 772, 789-92, p. 530-32. On y trouvera aussi force tableaux d'or, patenostres et dizains.

---

*Le Blason de l'Etable<sup>1</sup>.*

Etable basse qui tant vaulx,  
 Etable à loger les chevaulx,  
 Et les mules et les muletz,  
 Qui sont pensez par les valetz;  
 Etable penchant par derrière  
 Pour mieux nectoier la litière,  
 De bois planchée par le bas;  
 Etable où sont selles et bastz,  
 Rastellier, mengeoire et estrille  
 De quoy les chevaulx on estrille;  
 Etable où sont la fourche et pelle,  
 De quoy le fiens on expelle  
 Hors de ce lieu; mais quand j'y songe,  
 J'oublie le pigne et l'esponge,  
 Les brides et les dorez frains  
 Par qui les chevaulx sont contrainctz,  
 Voire chevaulx de toute taille,  
 Et fusse pour faire bataille,  
 Pour labourer ou pour porter,  
 Et pour l'homme aux champs supporter.

*Le Blason de l'Estude<sup>2</sup>.*

Le corps humain, qui est d'esprit delivre,

1. Le bois représente une écurie, avec le râtelier et la mangeoire; on y voit une selle, une étrille et une fourche; le dessinateur s'est privé des bêtes.

2. Le graveur a représenté l'*étude* posée au milieu d'une chambre et ouverte par-devant pour en faire voir l'in-

Ne va, ne vient, ne faict et ne peult vivre,  
Et n'a vertu, force ne sentement;  
Une maison qui est semblablement  
Sans posseder l'estude fructueuse,  
Et d'ung grand bien, pour vray defectueuse,  
Et n'a en soy aulcune utilité  
Pour cest esprit; car à la verité  
La seulle estude est de l'esprit viande,  
S'il trouve au moins la lecture friande;  
Et n'est au corps viande si plaisante  
Comme à l'esprit l'estude bien duysante.  
Mais quel plaisir plus grand peult on avoir  
Que d'enseigner, d'apprendre et de sçavoir?  
Quel plus grand bien peult ung mortel eslire  
Que composer, chanter, escrire et lire?  
Il n'en est point, après l'amour de Dieu.  
Celebrons doncq en tout temps et tout lieu  
La bonne estude, où la philosophie  
Son throne tient, et là se glorifie  
Avec l'esprit. Les princes anciens,  
Les Grecz, Hebrieux, et les Egyptiens  
Ont celebré et estimé les lettres  
Qui ont esté tant en prose qu'en mètres.  
N'est-ce ung plaisir de lire en une hystoire?  
N'est-ce ung soulas de veoir l'art d'oratoire?  
N'est-ce doulceur de véoir la poisie  
Pour l'imprimer dedans sa fantasie?  
N'est-ce ung grand bien à toute creature  
D'estudier en la sainte Escripiture?

térieur. C'est ainsi qu'on devoit représenter les chambres dans les décorations de mystères ou de farces, où la scène avoit à se passer dans plusieurs lieux.

N'est-ce profit bien grand en tout endroit  
 D'estudier et lire en chascun droict<sup>1</sup> ?  
 J'en dy autant de toute discipline.  
 N'est-ce une joye et plaisance divine  
 De composer et en prose et en vers  
 Rondeaux, dixains, et maintz traictez divers  
 En rithme plate et en rime croisée ?  
 O sainte estude ! ô estude prisee !  
 Repos sacré des Muses Pernasines,  
 Sejour tant doux des nymphes cabalines<sup>2</sup>,  
 Chambre de paix, de silence et concorde,  
 Où le doux luz et taisant manicorde  
 Rendent leurs sons tant souefz et pacifiques ;  
 Estude belle entre les magnifiques ,  
 Où est comprinse une bibliothèque ,  
 Autant latine, hebraïque que grecque ;  
 Etude où sont d'ung costé les docteurs  
 En lettres saintes, en l'aulture les autheurs  
 Hystoriens traictantz du faict des armes ;  
 En l'aulture part sont les mètres et carmes  
 Des bons facteurs en l'une et l'aulture langue ;  
 Les orateurs bien formantz la harangue  
 Ont aulture reng, et les loix et decretz  
 Monstrent aussi en ce lieu leurs secretz.  
 Là sont grammaire et subtile logicque,  
 Puis réthorique avec arithmetique,

1. Le droit civil et le droit canon.

2. La source Caballine, c'est la source qu'a fait naître le coup de pied du cheval Pégase, d'où les nymphes Caballines sont celles qui s'abreuvent ou se baignent à cette source, celles qui touchent à la poésie, symbolisée par Pégase.

Doulce musique avec geometrie ,  
 Et la secrète et haulte astrologie  
 Qui les espritz des sçavantz resjouyssent,  
 Quand de leurs fructz savourent et jouyssent.  
 Et brièvement, estude sainte et belle,  
 Estude bonne, arche spirituelle,  
 Puis que tu as si grande dignité,  
 Tant d'excellence et tant d'autorité,  
 Et qu'en toy gist si très souverain bien  
 Que la maison, sans toy, ne seroit rien,  
 Tu as donc mys en honneur ce pourpris  
 Par quoy sur tout tu doibs avoir le prix.

---

*Le Blason de la Chambre secrète ou Retraict <sup>1</sup>.*

Retraict de grand commodité <sup>2</sup>,

1. Le bois, non fait pour ce volume, représente à droite une femme entr'ouvrant à demi une porte pour sortir, et à gauche un homme et une femme se parlant. On a dit : chambres coies, chambres aisées, chambres secrètes, et même chambres tout simplement, comme dans ces vers des Repues franches (Ed. Prompsault, p. 399) :

Lesquelz seigneurs si s'esbatoyent  
 A recueillir les torches-culz  
 Des seigneurs qui estoient venus  
 Aux chambres.

C'est une allusion à ce mot que, dans la farce des Cinq Sens (*Ancien théâtre françois*, t. 3, p. 319), les vers où le Cul dit à l'homme :

Jamais l'homme à Cambray n'ira  
 Se ne suis à ma volanté.

2. On a dit depuis : les commodités.



Soit aux champs ou en la cité;  
Retraict auquel personne n'entre  
Si ce n'est pour purger son ventre;  
Retraict de grande dignité  
Où le cul sied en majesté;  
Retraict qu'on n'ause descouvrir  
Ny le dessus du siège ouvrir,  
De peur, affin que je ne mente,  
Que le fort perfun ne s'esvente;  
Retraict où l'on se met à l'aise,  
Il vault bien mieux que je me taise  
Qu'empuentir de tes senteurs  
Les lecteurs et les auditeurs.

---

*L'honneur de la maison<sup>1</sup>.*

Quand ung hostel est faict par artifice,  
Pompeusement et d'exquise façon,  
Après qu'on a bien loué l'edifice,  
L'honneur dernier en demeure au masson;  
Et quand on void la dame vertueuse,  
Les serviteurs, et le filz et la fille,  
Telle maison est riche et sumptueuse,  
L'honneur en est au père de famille.

*Plus que moins.*

*Fin des Blasons domestiques.*

1. Le même bois de la maison qu'au commencement du volume.

---

*Contre les blasonneurs des membres <sup>1</sup>.*

**L'**honnesteté qui doit estre en la bouche,  
 [couche,  
 Les motz dorez<sup>2</sup> que pour escript on  
 Donnent louange et honneur non en vain  
 Au bon diseur et au juste escriptvain.

1. Méon, dans son volume des *Blasons*, a donné sans aucune note les blasons domestiques, p. 169-94, et p. 98-100, la pièce qui précède sur les blasonneurs des membres. Celle-ci est tout à fait curieuse par la façon dont, sans le nommer, elle s'attaque au plus fameux poète de son temps; malheureusement la critique de Corrozet étoit de bien peu de poids pour l'emporter dans la balance contre l'exemple de Marot, et il se pourroit même bien que cette déclaration imprudente dût attirer à son auteur des attaques d'admirateurs de Marot, à moins qu'elle n'ait été motivée par elles. Ce qui en résulte toujours c'est que Corrozet n'étoit pas de ce parti. Comme date, les *Blasons* du beau et du laid tetin, qui se trouvent dans les épigrammes de Marot, sont de 1534 et de 1535 (Cf. Lenglet-Dufresnoy, éd. in-4, p. 238-39); les *Blasons* du corps féminin, souvent réimprimés, datent de 1536; c'est surtout à eux que s'en prend Corrozet, et surtout au blason du c.n, à propos duquel, à la même époque, Gratian Dupont écrivit 365 rondeaux *sur le sale, ord et deshonneste mot c.n.* Dans son édition de Coquillart, notre ami M. d'Héricault doit mettre en tête du *Blason des armes et des dames*, un travail sur le genre des *Blasons* dans la poésie de cette époque; nous y renvoyons le lecteur.

Notre volume a ici un bois. C'est un peintre dans

Tout au contraire, une parolle dicte  
 Laide et vilaine ou en papier escripte  
 Rend son autheur de macule taché.  
 Par quoy aucuns ont ilz doncques tasché  
 Se rendre obscurs, perdans leur renommée,  
 Tant qu'en tous lieux leur personne est blasmée?  
 La volupté et sensualité  
 Leur ont ainsi leurs cueurs debilité  
 Tant et si fort que le mal par dehors  
 Monstre l'effet de ce qu'est dans le corps.  
 Selon la chose en quoy le cueur habonde  
 La bouche parle, ou soit necte ou immonde.  
 O qu'on dict bien proverbes evidans :  
 Du sac ne sort que ce qui est dedans !  
 On le cognoist ; je ne sçay quels rithmeurs,  
 Tous corrompuz de parolle et de meurs ,  
 Ne font escript que de choses trop vaines  
 En corrum pant toutes vertus humaines.  
 L'un s'entremect de descripre ung tetin ,  
 Et l'autre ung ventre aussi blanc que satin ;  
 L'ung peinct les yeulx, l'aulture les cheveux blondz,  
 L'aulture le nez, l'aulture les genoulx rondz ;  
 Mais plus cela tend à concupiscence

son atelier, assis devant un chevalet et peignant une femme nue et debout. A droite, trois femmes nues, posées à la façon des Grâces. Le peintre ne tient pas à la main une palette, mais une sorte de boîte, dans laquelle les couleurs paroissent être dans de petits pots.

2. Grognet a intitulé sa paraphrase des distiques attribués à Caton : *Les motz dorez du sage Caton*. Le titre de l'Ane d'or d'Apulée est dans le même sens.

Qu'à demonstrier de beaulté l'excellence.  
Las! n'y a-il que ceulx-là que j'ay dict?  
Certes si a, et, si aulcun mesdict  
De leurs escriptz, c'est sans faire nuysance  
A leur parler et parfaicte elegance ;  
Mais, du sujet, c'est le plus ord et salle  
Dont fut parlé jamais en chambre ou salle.  
Les noms sont beaulx qu'appropriâ nature  
Aux membres bas de toute creature;  
Mais blasonner ces membres veneriques,  
Les exaltant ainsi que dèïffiques,  
C'est une erreur et une ydolatrie  
De quoy la terre à Dieu vengeance crie.  
O quelz menteurs, ô quelz beaulx blasonneurs,  
Qui font marché si grand de leurs honneurs!  
Ma plume auroit trop grande honte d'escripre  
Telz vilains motz, et ma bouche à les dire.  
D'eulx-mesmes sont en faictz et ditz honteux,  
Et Cicero dict, sans estre doubteux,  
Que, tout ainsi que nature les cache,  
De les nommer aussi elle se fache.  
Pensez-vous poinct, qui faictes ces blasons,  
Combien de gentz par voz sotes raisons  
Sont abusez? Certes la chose est seure  
Que ces sotz motz leur engendrent luxure.  
Les gens de bien en sont scandalisez,  
Et vous, seigneurs, qui ces blasons lisez,  
Prenez la lettre et en laissez l'esprit,  
Et plus ne soit tel cas mis par escript,  
Car c'est l'esprit Cupido et Venus.  
Et vous aussi, qui pour sçavantz tenus  
Estes des sotz, estes-vous dictz poëtes?

Certes , nenny ; mais vous estes chouëtes ,  
Non ressemblans aux très beaulx et blancs cignes ;  
Vous n'en avez les marques ne les signes.  
Les cignes blancs sont les oiseaulx sans vice  
Qu'au dieu Phœbus on donne en sacrifice ,  
Et qui sont mis pour armes pardurables  
Aux escussons des poëtes affables <sup>1</sup>,  
Pour denoter que chasteté bien franche ,  
Sainte vertu paincte de couleur blanche ,  
Se doit loger en cueur et en pensée  
Des escripvains, et non estre offensée.  
Ceux-là ne sont cignes , mais noirs corbeaulx ,  
Qui font escriptz indignes d'estre beaulx ;  
De telz oyseaulx la plume trop s'abaisse  
Et au voller les haultes choses laisse ,  
En s'amusant aux choses corruptibles ;  
Delaissez donc telz escriptz trop horribles  
Et ensuyvez icelluy qui blasonne  
L'effect de Mort, qui repos à tous donne <sup>4</sup> :  
Car qui de mort la souvenance aura  
Aultres blasons jamais il ne fera <sup>2</sup>.

*Plus que moins.*

1. On a donné les armoiries des héros de la guerre de Troie, aussi bien que celles des chevaliers de la Table ronde, et l'on trouveroit quelque part le blason de Virgile avec le cygne mantuan.

2. Cela fait-il allusion à quelque Blason de la Mort écrit par un contemporain ? Peut-être cela doit il tout simplement se rapporter au fameux Triomphe de la Mort qui termine les Triomphes du Pétrarque ; ce sont à peu près des blasons.

---

EPIGRAMMES<sup>1</sup>*De l'image d'Amour<sup>2</sup>.*

**A**mour est painct ainsi qu'un jeune enfant  
 Qui est tout nud et n'a vesture aulcune,  
 Blanc et joly, joyeux et triumpfant,  
 Les yeulx bandez comme dame Fortune,  
 Et, comme Mort, qui est à tous commune,  
 Porte ung grand dard, dont vient les cueurs sai-  
 Comme Renom il volle à son plaisir [sir;  
 Es champs floriz et en cité fermée.  
 En son ymage on peult doncques choisir  
 L'enfant, la Mort, Fortune et Renommée.

1. Méon ne les a pas données; elles ne rentroient pas dans son cadre.

2. Bois d'un jeune homme élégamment vêtu, parlant à l'Amour nu et assis sur un petit tertre.

*Diffinition d'amour par Epictetus, philosophe,  
auquel l'empereur Adrian fist telle question<sup>1</sup> :*

*L'empereur Adrian.*

Qu'est-ce qu'amour ?

*Epictetus respond :*

C'est du cueur ocieux  
Une moleste et tourment gracieux,  
Honte en l'enfant, en la vierge une craincte  
Qui rend sa face ung peu de rougeur taincte,  
Fureur en femme et en l'homme ung desir,  
Au vieillard foible ung ris plein de plaisir,  
Et en celluy qui s'en gaudit et mocque  
Ung mal poignant qui contre luy retorque.

1. Bois provenant d'un autre ouvrage. A gauche, un roi assis ; à droite, un docteur qui parolt lui parler ; entre eux deux, une table, sur laquelle une couronne, un cœur et une balance, et par terre des bûches enflammées dans lesquelles une épée ; au fond, un oiseau sur la fenêtre. Il est probable que ce sujet vient de la Bible, et que c'est un prophète faisant des reproches à quelquel roi d'Israël ou de Juda.

---

*Les deux Amours.*

Amour de Dieu est une vertu sainte ;  
Amour de chair est une maladie  
De fol plaisir, si on n'y remédie  
Par chasteté, dont est souvent estaincte.

---

*A ce propos<sup>1</sup>.*

Amour ne vault quand la chair y pretend  
Avoir plaisir et estre insatiable ;  
Mais, quand l'esprit se demonstre amyable,  
L'amour est bon et rend l'homme content.

---

*D'Amour, Fortune et Mort.*

Amour assault, en desirant la gloire  
D'avoir vaincu les mortelz par ses mains,  
Fortune aussi guerroye les humains;  
Mais sur les deux Mort obtient la victoire.

1. C'est-à-dire sur le même sujet.

---



*De Volupté.*

Ce jouvenceau que vous voyez tout nud ,  
Portant ung dard , à vostre advis , qui est-ce ?  
Mais est-ce Amour des haultains cieulx venu ?  
Croyez que non. C'est Volupté, déesse  
De fol plaisir, qui par grande rudesse  
Amour chassa, puis son lieu occupa,  
Son nom , son arc et ses traictz usurpa,  
En transmuant des choses la nature ,  
Et la moitié des humains dissippa ,  
Prenant le nom d'Amour pour couverture.

---

*De Mort et Amour.*

Mort et Amour guerroient les humains ;  
Mort navre tout et de son dard atrappe ;  
Entre plusieurs Amour en navre maintz ,  
Mais non pas tout , car quelc'un luy eschappe.  
Aussy celluy qu'Amour en sès las happe  
En l'attaignant de sa darde oultrageuse ,  
De trop plus est la playe dangereuse  
Qu'el ne seroit de la main d'Atropos :  
Car l'amant meurt en peine douloureuse ,  
Mais Mort au mort donne vie et repos.

---

*A ce propos.*

Au temps passé Mort gouvernoit vieillesse ,  
Amour tenoit en servage jeunesse ;

Mais maintenant, par sort trop rigoureux,  
Du jeune on voit que le corps laisse l'ame,  
Tant qu'il convient qu'il soit mys sous la lame,  
Et le vicillard devient sot amoureux.

---

*D'amour chaste.*

Celle Daphnés, d'Apollo tant aymée,  
Qui en laurier tousjours verd fut muée,  
Note qu'amour joinet à pudicité  
Tousjours florit en gloire et renommée,  
Rendant odeur très douce et embasmée,  
D'une vertu chassant lascivité.

---

Je suis troublé par Amour qui ard gent,  
Me contraignant à estre son souldard;  
Mort me menasse avec son poignant dard,  
Mais plus grand mal me faict faulte d'argent<sup>1</sup>.

---

*Ung qui loue sa dame.*

Psichés estoit d'excellente beaulté,  
Prudence avoit Cassandra la très sage,  
Cornelia parloit très beau langage,  
Lucrece estoit de chasteté l'ymage,

1. Faute d'argent, c'est douleur sans pareille.

Refrain d'une chanson bien connue qu'a répétée M. de l'Aulnaye dans son Glossaire de Rabelais, éd. in-18, p. 263. — Cf. Roger de Collerye, éd. d'Héricault, p. 223, et une note des *Variétés littéraires*, t. 5, p. 223.

Grisilidis fut ferme à esprouver <sup>1</sup> ;  
Ces grandz vertus, voire plus davantage,  
Peult on pour vray en ma dame trouver.

---

*La licrière d'Honneur.*

Dame Raison, fille du guerdonneur  
De tous biens faictz, par œuvre singulière  
Fait fabricquer la licrière d'Honneur,  
De grand beaulté, pure, necte et entière.  
Pour la porter, tant devant que derrière,  
Mit deulx chevaulx : l'ung est Pudicité,  
Qui de soy haict toute lascivité ;  
L'aulture cheval se nomme Modestie,  
C'est pour porter, en champs et en cité,  
Dames qui ont Vertu pour leur partie.

---

*D'Honneur et de Vertu.*

Dans le palais d'Onneur aulcun ne peult entrer  
Sans les très beaulx degrez de Vertu rencontrer,  
Car nul d'estre honoré ne soit presumptueux  
S'il n'est et n'a esté par avant vertueux <sup>2</sup>.

1. La patience de Grisilidis est un des ouvrages les plus fréquents dans les manuscrits du 15<sup>e</sup> siècle et dans les imprimés du 16<sup>e</sup>.

2. Après l'emploi des vers alexandrins dans quelques

*D'Amour et d'une Dame.*

Dessus ung drap tapissoit<sup>1</sup> une dame  
 Le dieu d'amour par Chasteté vaincu,  
 Dont Cupidon par ung despit s'enflame,  
 Car elle avoit sans aymer trop vescu.  
 Vers celle dame en beaulté decorée  
 Transmit ung dard à la poincte dorée  
 Pour la navrer; mais le dard rebourcea.  
 Le dieu d'amour plus fort se courroucea  
 Et eut recours à ses brandons tant beaulx.  
 « Cesse, cruel, dict adonc la pucelle,  
 « Car j'ay en moy de feu une estincelle  
 « Qui bruslera tes brandons et flambeaulx. »

*Des trois Douaires de mariage.*

L'homme est heureux quand il treuve une fem-  
 Qui a en soy ces trois douaires cy : [me

grands poèmes du Moyen Age, le vers alexandrin est presque abandonné; à la fin du 15<sup>e</sup> siècle et dans la première moitié du 16<sup>e</sup> siècle, il n'est employé qu'à l'état tout à fait exceptionnel; c'est Ronsard et son école qui l'ont remis en honneur et lui ont fait prendre le dessus.

1. Tapissoit, c'est-à-dire brodoit en soie. Le musée de Cluny possède un très curieux morceau de broderie de cette époque, représentant les Israélites dansant autour du veau d'or. (Livret de 1847, n<sup>o</sup> 1705.)

Premierement, beaulté qui l'homme enflamme,  
Bonté de meurs et de lignage aussi,  
Et puis richesse ostant dueil et soucy.

Qui a ces troys, il peult vrayement dire  
Qu'en choisissant il n'a pas prins la pire  
Et que bon heur envers luy n'est rebelle,  
Pour ce qu'il a tout le bien qu'on desire,  
En l'espousant très bonne, riche et belle.

*Fin des Blasons domestiques avec certains  
Epigrammes nouvellement  
imprimez.*





*Le cry de joye des François pour la delivrance  
du pape Clement, septiesme de ce nom <sup>1</sup>.*

**G**entilz François de la grant Troye an-  
tique,  
Du preux Hector jadis faictz et tissus  
Qui descendit de celle antique souche  
De Dardanie, or escoutez ma bouche  
A haulte voix chanter et proferer  
**J**oye en tous lieux, sans en riens differer,  
Du grant soulas procedant de mon cuer

1. Avant la pièce qui précède, nous avons déjà donné, au commencement de ce Recueil (t. 1, p. 109-115), une pièce de Corrozet, les Regrets de Nicolas Clereau, qui n'avoit pas encore été signalée comme de lui. Celle que nous imprimons aujourd'hui est dans le même cas ; elle est omise de même dans *La Croix du Maine*. Nous l'avons trouvée à l'Arsenal, dans un recueil factice provenant du duc de La Vallière, et inscrite dans le Catalogue de Nyon sous le n<sup>o</sup> 15,429. La devise : *Plus que moins*, de la fin, auroit déjà fait supposer que la pièce avoit été publiée par Corrozet ; mais le bizarre acrostiche — nous l'avons mis en évidence par l'emploi de lettres grasses — qui est indiqué par la souscription de la fin, et auquel il auroit été difficile de penser sans

Plongé au fons d'une douce liqueur  
De reconfort de douleur oubliée  
Pour la nouvelle à nous tous publiée,  
**L**aquelle nous fera tous resjouyr  
Et à tousjours de liesse jouyr,  
Car le pape est en pleine delivrance  
Des ennemis, dont le pays de France  
Doibt et devra faire des feux de joye,  
**L**esquelz voiant de tous debaissé soyé  
Se je n'y ay mon sens mis et espris  
Comme ung humain de grant li[e]sse espris,  
Criant Noel, faisant joye et soulas <sup>1</sup>,  
Puisque Clement n'est detenu soubz lacz,

elle, rend absolument certain que Corrozet en est le propre auteur. C'est un in-8 gothique de 4 ff. ayant 20 lignes par page pleine, décoré au titre des armes de Médicis surmontées de la mitre papale et des clefs, et, au dernier verso, d'un bois représentant le Christ en croix entre la Vierge et saint Jean. L'année de l'impression n'est pas indiquée; mais la pièce, datée par le fait même sur lequel elle porte, ne peut avoir été écrite et imprimée qu'à la fin de 1527 ou au plus tard au commencement de 1528. En effet, elle fait allusion à la captivité qu'après la prise de Rome par les impériaux, conduits par le connétable de Bourbon, Clément VII subit forcément dans le château Saint-Ange, duquel il ne s'échappa que longtemps après, déguisé en marchand. La prise de Rome est du 6 mai 1527, et la fuite du pape n'eut lieu que six mois après. Notre pièce, qui paroît antérieure au raccommodement du pape avec l'empereur, est donc exactement de cette dernière date, car elle est toute de circonstance.

1. Imp.: soulans.

**E**t donc, affin que par ingratitude,  
Coinme en ostant de Dieu tout vostre estude,  
Veuz ne soyez en douleur et tristesse  
Prenez en vous soulas, joye et liesse  
Et graciez Jesus le roy des roys,  
**S**ans lequel nul ne peult en ses arrois,  
Disant ainsi : « O Dieu très debonnaire,  
Qui de neant voulus le monde faire,  
Nous te prions par ta très sainte grace  
Que nous pechez du tout en tout efface ;  
**C**onforte nous et nous prens tous en garde,  
Et de ton œil de pitié nous regarde.  
Grace et mercy nous te debvons bien rendre  
Quant as voulu preserver et deffendre  
Des ennemis Clement, père très saint,  
**O**stant <sup>1</sup> celluy du lien et du sceint  
D'estre captif ès mains des Espaignolz  
Promptz à l'argent, comme les rossignolz  
Sont à chanter au joly moys de may.  
Las ! nous avons esté en grant esmay,  
**R**egrettant lors ton esglise esperdue,  
Qui, s'il te plaist, sera forte rendue  
Contre les dictz des mauvais heretiques,  
Semant erreurs contre toy très iniques ;  
Mais maintenant, par ta misericorde,  
**R**endez nous as en paix et en concorde.  
Sy pour luy ne rendrons plus de larmes  
Et de soucy n'aurons plus les alarmes,  
Car nous aurons nostre pape et pasteur  
Qui des chrestiens est le vray curateur.

1. Imp. : estant.



**O** roy des cieulx, créateur des humains,  
 Nous te prions trestous à jointes mains  
 Qu'au père saint donnes grace parfaicte  
 Si que par luy paix entre roys soit faicte,  
 En gouvernant la militante esglise  
**S**i droictement et par si bonne guyse  
 Que tu nous sois doux, piteulx et clément,  
 En la faveur du saint père Clément  
 Pareillement nous te remerçons  
 En te rendant humbles devotions  
**E**t en faisant haulte resjouissance  
 Quant tu nous as baillé la jouissance  
 Du père saint, dont honneur magnifique  
 Nous en aurons et joye pacifique,  
**S**i qu'on dira : S'ont esté les François  
**T**enant la part du très preux roi François,  
 Lequel ensuit les bons predecesseurs  
 Donnant exemple à tous ses successeurs  
 De bien aider au pape apostolique,  
 Le soubstenant contre tous sans traffique  
 Comme le filz doit faire à son vray père.  
 O père saint, pour oster vitupère  
 Tu dois les rois de France soubstenir  
 Et le parti d'eulx et leurs hoirs tenir;  
 Car par iceulx a esté soustenu[e]  
 L'esglise en paix et très bien maintenue  
 En deffendant les saintz pères de Rome,  
 Et si croions qu'au monde il n'i a homme  
 Que les plaisirs ne saiche et les biens faictz  
 Des rois françois aux bons saints pères faictz <sup>1</sup>

1. Imp. : saintz.

P. F. VI.

Et mesmement de ce roi de renom  
Le bon Loïs, douziesme de ce nom,  
Que tant pena, comme non fol et nice,  
Qu'à Jullius <sup>1</sup> feit ung très gros service;  
Car de par lui il recouvrit ses terres  
Que détenoient Veniciens pour erres <sup>2</sup>.  
Semblablement on sçait que Charlemaigne,  
Que de jadis conquesta toute Espagne,  
Au bon Léon, lors pape, aida très fort;  
A Adrian aussi donna confort  
Si que depuis fut empereur nommé.  
Pareillement saint Loïs renommé  
Aux papes feit du bien entierement,  
Et aultres rois l'ont fait semblablement,  
Et maintenant tu reçois liberté  
Par ung des dictz de franche volonté,  
Dont nous avons maintenant joie entière.  
Grans et petiz, voiez nostre manière;  
Soiez joyeux, procureurs et marchans,  
En tous estatz sur la terre marchans;  
Soiez joyeux, gentilz hommes, seigneurs,  
Gens de pratique en tous lieux enseigneurs  
Et faictes joye à tous esbatemens  
D'orgues et lucz et d'aultres instrumens;  
Compositeurs <sup>3</sup>, ne soiez plus malades,  
Faictes rondeaulx, chansons, aussi ballades,  
Car nous avons Clément, maintenant pape;  
Or gardons bien donc qu'il ne nous eschappe.

1. Jules II.

2. Comme arrhes.

3. Le mot équivaut à poètes.

*Par l'indigent de sapience.*

Le nom de moy trouverez en escript  
De six en six par ung legier esprit.

*Plus que moins.*

**FINIS.**





*Les Efforts et Assauts faicts et donnez à Lusignen la vigile de Noël, par Monsieur le Duc de Montpensier, prince et pair de France, lieutenant général au païs de Guienne, et soubtenus par Monsieur de Frontenay, prince de Bretagne. Imprimé nouvellement, 1575.*

**L**e curieux récit dont nous venons de transcrire le titre est un petit in-8 de 15 feuillets et un feuillet blanc, sous les signatures a-d. Il se trouve à la suite d'une relation en prose de tout le siège, intitulée : « Discours des choses les plus mémorables avenues par chacun jour durant le siège de Lusignen en l'an 1574. Imprimé nouvellement, 1575 », qui comprend 4 feuillets non paginés et 136 pages, sous les signatures A-R. La dédicace de celui-ci, adressée à René de Rohan, de la seconde branche de Gié, vicomte de Rohan et seigneur de de Frontenai (Cf. Moreri, t. 9, p. 307), et datée de La Rochelle le 15 mars 1575, est signée G. P. D'un autre côté le récit, écrit en même temps, est signé P. G. S. D. L. C.; comme les quatre dernières lettres doivent être interprétées *Sieur de la C.*, les deux premières, quoique dans un autre ordre, sont les mêmes, et cette interversion, qui

### ASSAUTS DONNEZ A LUSIGNEN. 293

a pu arriver par hasard, ne seroit pas une raison absolue de nier que les deux ouvrages ne puissent être du même auteur. De plus, il y a lieu de voir, dans le sieur de la C., le sieur de La Coste, souvent cité dans le *Discours* (cf. ce titre à la table, à la page 344); il y est question d'un sieur de la C. et d'un sieur de La Coste; mais l'un n'est cité que deux fois et l'autre fut tué dès le 15 octobre.

Quant au château de Lusignan, son origine étoit attribuée à Melusine. Nous n'avons pas à nous occuper ici des questions relatives à celle-ci, mais, sans prétendre faire une véritable notice, nous allons, sur ce château, dont notre pièce raconte la dernière heure, réunir quelques uns des témoignages les plus saillants. Il a de l'importance dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle. « L'an mil cent soixante-neuf, se revoltèrent aucuns princes d'Aquitaine contre le roy Henry d'Angleterre, et entr'autres les comtes de La Marche et d'Angoulesme, Henneric de Luzignen et plusieurs autres barons du pais de la Marche, d'Angoumois et de Poictou, et contre eux alla ledit roy Henry et prinst le chasteau de Luzignen, qui estoit nouvellement ediffié et fortifié<sup>1</sup>. » Naturellement il joua un grand rôle dans les guerres des Anglois. Froissard, à l'année 1346, dit à un moment (liv. 1, part. 1, chap. 301, éd. du Panthéon, t. 1, p. 249) : « Et puis (les Anglois) chevauchèrent vers Lusignan; si ardirent la ville, mais au chastel ne purent-ils rien forfaire. » Il le faut rectifier par ce passage d'une lettre du comte de Derby citée dans les notes du

1. Bouchet, *Annales d'Aquitaine*, Poitiers, 1644, in-fol., p. 148.

## 294 LES EFFORTS ET ASSAULTS

Froissard de Buchon (*ibidem*, p. 213) : « Et lendemain de Saint-Michel (c'est-à-dire le 30 septembre, la Saint-Michel est le 29) nous chevauchasmes vers la cité de Peiters, et géusmes une nuyt devant la ville de Lysingham, qu'est une forte ville, si que homme la aloit assaillir et fust gagné par assaut, et le chastiel nous fust rendu qu'est un des plus nobles chastiels et des plus fort que soient garres en France ou en Gascoigne, et nous establons le chastiel et la ville et y lessames bien C hommes d'armes et d'autres gens à pietz ovesque eus et chivaschasmes devant la cité de Pieters (qui fut prise le 4 octobre). »

Elle resta longtemps en leurs mains, et nous l'y trouvons dans la chronique de Duguesclin de Cuveliers :

A ce temps que Bertrand, de coi nous vous diron,  
 Estoit devant Chisey le chastel de renom,  
 Avoit en celui temps Olivier de Clizon,  
 Assegié de près la Roche sur Yon;  
 Et, d'autre part, i ot i. siège, ce dit-on,  
 Pardevant Lignehan, une forte maison.  
 Là estoit Cressonnelle, ens ou maistre donjon,  
 Qui, contre nos François, gardoit bien son coron,  
 Et cil, qui capitaine fu des François, de non  
 Voir il estoit neveux Alain, cils de Beaumont,  
 Et avoit non Alain; le jeune le clame-on.  
 A cestui-ci manda Bertran, cuer de lion,  
 Que sur ses gardes fut; car Englois à foison  
 S'asamblent à Niort, une ville de non,  
 Mais on ne sçait quelle part vorront faire tençon.

(T. 2, p. 294-5, vers 21,974-88.)

Ils se demandoient en effet contre qui ils

iroient d'abord, sur Chisey, où est Duguesclin,  
sur La Roche sur Yon,

Ou s'il yront veoir par dedans Lugnehant  
Cressonnelle, qui va le chastel defendant  
Contre Alain de Beaumont, le jeune combatant  
Qui avoit assegié o lui maint homme franc.

(P. 297, vers 22,037-40.)

Ainsi prirent François Nyort et conquestèrent,  
Puis conquirent Chivray, où grant avoir trouvèrent,  
Et Gensay surement par leur force gaignèrent,  
Et Lesignen aussi, où fort chastel trouvèrent.

(P. 312-3, vers 22,504-7.)

Froissard complétera ce récit de Cuveliers. Il raconte qu'après la bataille gagnée sur les Anglois à Chisey le 21 mars 1372 (1373), les François entrèrent dans Niort, qui se rendit à eux : « Entruès vint le duc de Berry à grands gens d'armes d'Auvergne et de Berry en la cité de Poitiers. Si fut grandement réjoui quand il scût que leurs gens avoient obtenu la place et la journée de Chisech et deconfit les Anglois, qui tous y avoient esté mors ou pris. Quand les Bretons furent rafraichis en la ville de Niort par l'espace de quatre jours, ils s'en partirent et chevauchèrent devers Lusignan. Si trouvèrent le chastel tout vuide, car cils, qui demourés y itoient de par monseigneur Robert Grenake qui étoit pris devant Chisech, s'en estoient partis sitôt qu'ils sçurent comment la besogne avoit allé. Si se saisirent les François du beau chastel de Lusignan et y ordonna châtelain et gens d'armes pour le gar-

der.» (Froissart, liv. 2, part. 2, chap. 360, édit. du Panthéon, t. 1, p. 665.)

Les Anglois n'avoient pourtant guère envie de le perdre, car M. Jules Delpit a analysé (*Collection générale des documents françois qui se trouvent en Angleterre* (Paris, 1847, in-4, t. 1, n° 252, p. 191-2) une endenture passée entre le duc de Lancastre, Jean de Cressevelle et Godeffroy de Saint-Quentin, qui reçoivent du premier 6,000 florins d'argent pour les récompenser des pertes faites par eux pour garder le château de Lusignan assiégé depuis le premier samedi de carême 1373, et s'engagent de le garder au roi d'Angleterre depuis la date de l'acte (4 avril 1374) jusqu'au premier jour de septembre prochain venant.

Dans le roman de Melusine, que le duc de Berry fit écrire par Jean d'Arras en honneur de ce triomphe, ce Cressevelle, que Cuveliers appeloit Cressonnelle, s'appelle Sersuelle : « J'ay oy dire à mon très redoubté seigneur (c'est le duc de Berry), que du temps que Sersuelle la tenoit pour les Anglois, que le siège étoit de par mondit seigneur, que Sersuelle luy dist que certainement, par peu de temps avant que la forteresse fut rendue, que icelluy Sersuelle gisoit en son lict au chastel de Lusignan, avecq luy une femme, née de Sancerre, nommée Alixandre, qu'il tenoit en concubinage, il vit lors presentement apparoir devant son lict une serpente moult merveilleuse. » (Edit. Charles Brunet, p. 421.) C'est bien entendu Melusine ; on voit toujours ce que



l'on est persuadé qu'on verra ; mais la suite sort de notre objet. Toujours est-il que le duc de Berry n'eut pas grand peine à vaincre, si nous nous en rapportons à l'énoncé très croyable de Walsingham : « Hoc anno (1373) castellum de Lizimaco Francis redditur pro redemptione Thomæ Percy. » (Th. Walsingham, *Historia Anglie*, Edwardus<sup>3</sup>. In Camdeni rerum anglicarum scriptoribus, in-fol., Francfort, 1603, p. 188.)

Deux autres passages de la Melusine de Jean d'Arras se rapportent bien ici ; ils sont réellement historiques en ce qu'ils décrivent d'une façon exacte la physionomie du château à cette époque, et ils auroient pu s'ajouter à ceux tirés d'autres romans que M. Viollet-Leduc a rassemblés dans son traité sur l'architecture militaire au moyen âge. Voici le premier : « L'histoire nous dist que, entretant que Raimondin fut en Bretagne, Melusine fist bastir la ville de Lusignen et fonder le mur sur une roche et edifier fortes tours et drues à machicollées, couvert dedans les murailles pour deffendre à couvert tous les archers, autant par dehors comme par dedans, et parfonds trenchers et bonnes brayes, bastir entre le bourc et le chasteau une grosse tour de tuilles sarrazinoises à fort ciment, et estoient les murs de la tour bien de xvi à xx piés d'espès, et la fist faire si haulte que les guettes qui estoient dedans veoient bien de tous costez qui venoit vers la ville ou le fort, et establit trompes qui trompoient quand ilz veoient quelque apparostre. Et sachiez bien que tous les trenchiers d'entour le

## 298 LES EFFORTS ET ASSAULTS

bourc furent curez là où il estoit besoing, comment encores il est apparent, et fist la dame nommer celle tour la tour Trompée (p. 100). »

Voici le second : « Et sachiez que en brief temps fut la forteresse faicte, non pas une tant seullement, mais deux fortes places avant que on ne puisse venir ne aller au donjon ; et sont toutes les trois places environnées de tours machicoulées et les coulées de tours tournées et à guies, et les murs haults et bien camelez, et on y a à trois pares de brayes bien haultes et puissans, et y a plusieurs tours esdictes braies et poternes fortes à merveilles, et au lèz, vers le hault bois au dessus de la prarie, est la roche si haulte et si droite qu'en elle nulle creature pourroit habiter, et avec tout ce il y a fortes braies entaillées de mesme la roche (p. 72). » Plus loin, page 405, Jean d'Arras parle de la tour Pontume, qui est peut-être la tour Poictevine, mais il l'encadre dans une fable qui n'a rien à faire ici.

Un siècle après, le château fut la prison d'un futur roi de France. Le duc d'Orléans, qui fut plus tard Louis XII, ayant été pris à la bataille de Saint-Aubin de Cormier, « fut peu de temps après mené prisonnier au château de Lusignan, à cinq lieues de Poitiers, où il fut longuement prisonnier. » (*Panegyric de la Tremouille*, chap. 16, coll. Michaud et Poujoulat, 1<sup>re</sup> série, t. 4, p. 430.)

C'est dans la seconde guerre de religion, en 1569, que, Lusignan étant entre les mains des catholiques, le gouverneur Guron eut à se défendre d'une trahison et d'une surprise, de laquelle il sor-

tit vainqueur, mais après une horrible bataille intérieure, qui n'est pas l'une des scènes les moins poignantes de ces épouvantables guerres<sup>1</sup>. Son héroïque dévouement fut inutile. Les protestants, conduits par l'amiral Coligny, assiégèrent en règle Lusignan, qui fut forcé de capituler<sup>2</sup>.

Enfin nous arrivons au dernier siège et à la ruine du château. Attaqué en août 1574, il capitula le 15 janvier 1575, et l'on peut suivre le siège. — La pièce de vers que nous réimprimons ne parlant que du grand assaut du vendredi 24 décembre, qui épuisa les forces de la garnison — soit dans le *Discours des choses les plus remarquables*, soit dans le livre de Pierre Brisson, *Histoire et vray discours des guerres civiles ès pays de Poictou*, Paris, 1578, in-8; le récit du siège y occupe les feuillets H 8 à K iiij; le volume n'est pas commun, mais on en peut trouver une réimpression dans les *Archives historiques du bas Poitou*, par M. La Fontenelle de Vaudoré, t. 1; *Chroniques fontenaisiennes*, Fontenay-le-Comte, 1841, in-8. Je laisse de côté le détail du siège, mais le lecteur ne sera, je crois, pas fâché de trouver ici la description pittoresque du château de Lusignan, qui commence le *Discours des choses les plus remarquables* :

« Il faut noter que tant le chasteau que la ville

1. Thibaudeau, *Histoire de Poitou*, édit. de M. de Sainte-Hermine. Niort, 1839, t. 2, p. 314-20, 321-5.

2. *Ibidem*, p. 327-28.

### 300 LES EFFORTS ET ASSAULTS

sont situez et assis sur le sommet d'une petite montaigne assez haulte, longue et fort estroite. Cette montaigne est commandée d'autres montaignes de toutes pars; toutefois l'accès y est assez difficile et fascheux, aussi est-il bien malaisé à faire sortie pour gens de guerre, car il fault descendre de tous les côtés, excepté de celui d'Enjambes. La ville est bien fort meurtrière, car, outre ce qu'elle est commandée, elle peut facilement estre percée à jour de part en part d'une canonnade. Les murailles sont vielles, et en plusieurs endroicts ne valent rien, et si a on trouvé plusieurs caves qui estoyent creusées jusqu'aux fondemens des murailles, que l'on a comblé durant le siège, chose qui rendoit la ville bien plus foible, pourcequ'en plusieurs endroicts le canon pouvoit battre les dictes caves. Il n'y a que deux portes en la ville, l'une du costé de la basse ville qui regarde l'orient, et l'autre est au bout de la ville, du costé d'Enjambes, qui regarde entre le midi et l'occident. A dextre, du costé de la basse ville, venant de la Font de Cef jusqu'à la porte, elle regarde entre l'orient et le midi; à senestre, du costé du parc, depuis le prieuré jusqu'au chasteau, elle regarde entre l'occident et le septentrion. En la ville n'y a que deux puits, desquelz l'eau est assez mauvaise et peuvent estre espuisez facilement. Au chasteau y en a un qui est dedans la douhe<sup>1</sup>, au pied de la grosse tour de Melusine. La fontaine qu'on nomme de Melusine est en une tour qui est

1. C'est-à-dire : douve, fossé.

ès faulses brayes du costé du parc regardant entre occident et septentrion ; ceste fontaine vient d'un rocher et ne jette pas beaucoup d'eau. Du costé de la basse ville, ès faulses brayes, y a encore une fontaine, mais tout cela n'est point assez suffisant pour fournir un siège d'eau, et mesmement au temps d'esté. Entre la ville et le chasteau y a une belle et grande place qui se nomme la place du Bail ; ell' est commandée de tous les costés de la bonne ville. De là on trouve le premier portail duchasteau, qui se nomme le portail de Bail, aiant devant soy un pont et les fossez assez profons et larges. Aux deux costez de la porte y a deux belles tours, les couvertures desquelles sont par terre ; ce portail est comme un petit ravelin. De là on va droit à un pont-levis qui est devant le second portail, qui se nomme le portail de Geoffré<sup>1</sup>. L'entrée du premier portail regarde le midy, et celle du second entre le midy et l'occident. Ce portail de Geoffré est grand et beau, et faict de bonne matière, ayant devant de grands douhes assez profondes et larges et bien talluées<sup>2</sup>. De là on entre dedans une grand court, dont à dextre est la tour de l'Orloge. Nous la nommions la tour de la Lanterne. Ceste tour est fort haute et descouvre tout autour de Lusignen ; ell' est large et espesse de murailles et belle à merveilles ; on a tiré durant le siège plusieurs coups de canon

1. En souvenir de Geoffroy à la grande dent, le fils de Melusine.

2. Dont les talus étoient convenablement faits.

### 302 LES EFFORTS ET ASSAULTS

contre, qui ne l'ont que bien peu endommagée, excepté quelque peu aux deffences. Tirant plus avant vers orient, il y a en la court une grange et quelques petits logis. A senestre sont les grandes escuries, qui dès à présent sont presque toutes ruinées. Le moulin à chevaulx est là près, qui a aussi esté porté par terre par le canon. De ce portail de Geoffré jusqu'à la grosse tour de Melusine il y a doubles faulses brayes aiant bonnes et fortes murailles. Là est la tour où est la fontaine de Melusine, et, joignant à icelle, y avoit une chapelle qui est maintenant descouverte. Au pied de cette tour y a une petite porte pour sortir à la rivière de la Vousne et aller à la contrescarpe, qui commence au pied de la tour et va jusqu'au ravelin de la Vacherie. Le troisième portail se nomme le portail de l'Echille<sup>1</sup>, qui a devant son pont-levis et ses douhes bien larges et profondes; il est de bonne estoffe et bien faict, aiant au dessus quelques chambres. Durant le siège il faisoit assez dangereux de s'arrester au portail, parceque ceux de l'armée y tiroient souvent et y ont tué et blessé de noz hommes. De là on entre en une petite court assez longue et estroite à l'avenant. A dextre y avoit une cappelle et quelques logis qui sont par terre; le canon a tout rompu cela. Plus avant y avoit un beau grand corps de logis regardant sur la basse ville et sur l'orient, on le nommoit le logis de la Royné; à présent il est tout par terre et ruiné à coups de canon. A senestre, de-

1. De l'échelle.

puis ce portail y a un corps de logis jusqu'à la tour de Melusine. Ceste tour est fort haulte, la prenant dès le pied ; ell' est aussi merueilleusement espesse de murailles et d'une matière autant bonne qu'il est possible ; elle regarde le septentrion ; on a tiré durant le siège quelques coups de canon contre , qui n'y ont pas faict grand dommage. Tirant vers l'orient , et droict à la teste du chasteau , y a un jeu de paulme qui n'est point couvert , et au bout de grandes salles , tant haultes que basses. Là y avoit de belles chambres , qui sont ruinées et par terre , et les salles bien endommagées à cause du canon , qui a souvent donné à travers et battu contre. Au hault de ce grand edifice sont les belles et longues galleries , aiant leur regard sur le parc et la prairie et sur le septentrion ; icelles sont magnifiquement lambrissées , avec les beaux et plaisants cabinets et de belles chambres et une petite salle , estans la pluspart aussi ruinées , comme tout le reste du chasteau. Au pied de ces galleries y a des faulces brayes assez estroites , esquelles y a un escallier par lequel nous descendions pour aller au ravelin de la Vacherie. A la teste et pointe du chasteau y souloit avoir une belle et grosse tour qu'on nommoit la tour Poictevine , mais pour l'heure cela est tout renversé et porté par terre ; c'est chose piteuse à voir que la ruine de ces beaux édifices.

« La basse ville estoit un fort beau et plaisant bourg , situé en ung vallon assez estroict , aiant à dextre , venant de Pranzay , le ravelin de la Vacherie , qui est dessouz la pointe du chasteau et

### 304 LES EFFORTS ET ASSAULTS

des faulces braies jusqu'à la porte de la basse ville, et tout cela est entre le chasteau et la ville. Il n'y avoit qu'une longue rue , aiant de belles maisons et de beaux et grandz logis pour loger les passants. Ce bourg estoit sans comparaison plus beau, plus plaisant et mieulx logeable que la ville, mais de présent il est reduict en cendres. A senestre y a la petite montaigne , sur laquelle l'ennemi a dressé plusieurs batteries , tant contre la ville que le chasteau. La Font de Cef est un peu plus avant, tirant sur le midi : c'est un petit bourg, où y avoit de beaux logis qui pareillement sont ruinez, et la plus part en cendres ; ce lieu est situé en un val-lon aiant une belle fontaine sortant d'un rocher, dont encores le bourg porte le nom d'icelle. Il n'y a que deux avenues pour venir en ce lieu, tant du costé de la ville que de celui de la basse ville, qui sont assez estroittes et par ce faciles à barrer. Ceste fontaine , avec quelques autres qui sont là près, font un ruisseau assez récréatif, aiant d'un costé quelques petits jardins et une prairie descendans vers la basse ville et passant par le milieu d'icelle, sur lequel y avoit de grandes et riches tanneries et un moulin. Enjambes est un lieu hault regardant vers l'occident ; c'estoit un temple qui est tout decouvert et ruiné. De là jusqu'à la ville il y avoit plusieurs belles maisons qui, à présent, sont réduites en cendres. Entre la ville et Enjambes y a une grande tranchée fort large qui fut faite par les Anglois , comme l'on dict, devant la porte de la ville, et, tirant vers la Font de Cef, y avoit plusieurs maisons, qui aussi sont par terre et ra-



## FAICTS ET DONNEZ A LUSIGNAN. 305

sées jusqu'aux fondemens, voire que mesmes les caves ont esté remplies de la ruine des dites maisons. La place où elles estoyent est maintenant toute explanadée, excepté devant la porte de la ville, où nous avons faict un beau fort de terre, qui a esté nommé le fort du Lion, qui nous a bien servi au besoing, couvrant le devant de la ville; ce fort, à le voir de loing, est furieux. De la porte de la ville, à dextre, descendans vers le parc, est la Motte; nous l'appellions le ravelin des Dames : il a tout autour de beaux fossez assez larges et profonds et une bonne muraille, aians plusieurs petites tours bien flanquées. Du costé de l'occident est ce beau grand parc, renfermé tout autour de hautes murailles, aiant la rivière de la Vousne qui passe à travers, et la belle prairie. A l'endroit du prieuré y avoit un moulin, qui est tout ruiné, aiant esté battu par deux foys du canon. Voylà quant à la description du lieu et place de Lusignen. » (Pages 1-9.)

Le volume fut composé rapidement et imprimé de même, car il n'y est nullement question de la destruction de Lusignan, dont nous parle ainsi Brisson : « Sur quelques remonstrances que firent ceux de Poitiers à Monsieur de Montpensier, il fut résolu que Lusignen seroit non seulement demantelé, mais aussi que les tours seroyent rasées et les autres forteresses demolies rès pied rès terre, et fut l'exécution de ceste resolution commise à Monsieur de Chemeraud, lequel a pensé que, pour la mémoire de ce lieu, la principale tour,

appellée la tour de Melusine, devoit estre conservée, comme elle a esté. »

Mais sur cette destruction il faut laisser parler Brantôme, dont le récit est d'un intérêt et d'une vie dont on va juger : « Le siège de Lusignan fut fort long et de grand combat. Il fut pris, et pour éterniser sa mémoire, il (M. de Montpensier) pressa et importuna tant le roy nouveau venu de Pologne, qui le voulut gratifier en cela, qu'il fit raser de fond en comble ce chasteau, si admirable et si ancien qu'on pouvoit dire que c'estoit la plus belle marque de forteresse antique et la plus noble decoration vieille de toute la France... Lorsque la reyne mère fit la trefve avec Monsieur, frère du roy, à Jaseneuil, que Monsieur estoit à Saint-Mexant, —j'estois alors avec elle et MM. de Strozze, de Grillon-Lanssac et La Roche-Pousay; il n'y avoit que nous quatre de courtisans avec elle, l'envie lui prit en s'en retournant à Poitiers de s'esloigner un peu de son chemin et passer à Lusignan pour voir les ruynes. Certes elle les y vit, et qui luy touchèrent fort au cœur, si bien que si l'on vist parler très tendrement et dire ces mots : « Hé! faloit-il que si belle, forte et noble place, à l'appetit d'une certaine opiniastreté mal à propos de M. de Montpensier, soit esté ainsi ruynée de fond en comble! Quand le roy mon fils y eust esté en personne et qu'elle luy eust faict telle resistance,

1. Hommes illustres, discours 81, art. 1, M. de Montpensier.

il ne l'eust jamais voulu faire abattre; pour le moins ce n'eust pas esté par mon conseil, car c'estoit la perle antique de toutes ses maisons et le plus bel ornement qu'on y eust sçeu voir. Jamais je ne l'avois veue, dit-elle, sinon lorsqu'estant bien jeune j'y passay au voyage de Perpignan; mais, pour ma jeunesse d'alors, je n'en avois jamais conceu l'impression de sa beauté et grandeur comme je la comprends encore par sa ruyne. Que si je l'eusse eue si bien empreinte en mon esprit comme je l'ay, je vous assure que le roy mon fils n'eust donné jamais à M. de Montpansier le congé de l'abattre à l'appetit de sa passion, et jamais Chamerault n'eust triomphé de si noble et riche despouille pour bastir et agrandir sa petite maison de Marigny. » Car il faut noter que le roy en donna toute la ruyne audit sieur de Chamerault, qui avoit esté son enseigne de gendarmes quand il estoit Monsieur, dont il en a faict bastir une très belle maison, qui n'est qu'à deux lieues de Lusignan. Voilà ce que j'en vis dire à la reine, qui se promena, advisa partout et s'y amusa si fort que, bien que l'on luy dist qu'il faisoit tard et qu'elle n'arriveroit qu'à la nuict noire à Poitiers, comme elle fist, n'en laissa la contemplation. Je la vis aussi fort blasmer le sieur de Sainte-Soline, qui l'avoit laissé prendre et perdre en estant capitaine, et en avoit acheté la capitainerie du sieur Du Vigean, que luy et ses predecesseurs de la maison du Fou avoient gardé plus de six vingts ans. Car on disoit que ledit Sainte-Soline, ayment un peu trop l'avarice, n'avoit

léans qu'un pauvre vieux morte-payé qui se laissa surprendre (Guron?). Que s'il n'eust ouvert la porte et l'eust bien fermée seulement et n'eust parlé à personne, cette place estoit imprenable à tout le monde.

« Voilà la pitié et ruyne de cette place. J'ay ouy dire à un vieux morte-payé, il y a plus de quarante ans, que, quand l'empereur Charles vint en France, on le passa par là pour la delectation de la chasse des daims qui estoient là dedans, un des beaux et anciens parcs de France, à très grande foison; qu'il ne se put saouler d'admirer et de louer la beauté, la grandeur et le chef d'œuvre de cette maison, et faite, qui plus est, par une telle dame, de laquelle il s'en fit faire plusieurs contes fabuleux qui sont là fort communs jusques aux bonnes femmes vieilles qui lavoient la lessive à la fontaine, que la reyne mère voulut aussi interroger et ouyr. Les unes disoient.... Mais, surtout quand la sentence fut donnée d'abattre et ruyner son chasteau, ce fut alors qu'elle fist ses plus hauts crys et clameurs. Cela est très vrai, par le dire d'honnestes gens. De depuis on ne l'a point ouye. Aucunes vieilles pourtant disent qu'elle s'est apparue, mais très rarement. Pour fin et vraye vérité finale, ce fut en son temps une très sage et vertueuse dame, et mariée et vefve, et de laquelle sont sortis ces braves et genereux princes de Lusignan, qui, par leur valeur, se firent roys de Chyppe, parmy les principaux desquelz fut Geoffroy à la grand dent, qu'on voyoit représenté sur le portail de la grande tour en très grande stature. Je n'ay guères veu de

personnes qui, ayant veu ce chasteau en son lustre et splendeur et puis en sa memorable ruyne, ne maudissent M. de Montpensier et son opiniastreté en cela, si que les roys ses enfans, disoit ladite reyne, n'en avoient tant fait envers les villes qui avoient tenu, eux presens, contre eux, et ne les avoient demolies, et luy avoit voulu faire plus qu'eux et se faire craindre et respecter. »

Thibaut<sup>1</sup> indique Meré de Barbesieres comme celui qui fut chargé par le duc de Montpensier de démolir le château; il se peut que Chemerault se soit déchargé sur lui de l'exécution, mais les témoignages concordants de Brisson et de Brantôme laissent à Chamerault la première place, et de Brantôme surtout l'on doit induire que ce fut lui qui fut l'instigateur de la mesure. La tour de Melusine fut seule respectée, nous a dit Brisson, et plus tard quelques fortifications furent rebâties; mais, en 1622, au milieu de la campagne de Louis XIII contre les protestants de Poitou et de Guienne, le gouverneur protestant, le duc de Rohan, fut déposé et remplacé de par le roi par M. de La Rochefoucault. La démolition complète fut arrêtée et le maire de Poitiers chargé de cette commission<sup>2</sup>. C'est alors qu'est tombée la tour de Melusine. Tout isolée et affoiblie qu'elle fût, la politique du cardinal la trouva encore assez fière pour lui faire l'honneur de la décapiter.

1. Ouvrage cité, t. 2, p. 385.

2. *Ibidem*, et t. 3, p. 261.



*Au corps de feu Claude de Cousdun , seigneur  
de Cholié, de Forge <sup>1</sup>, de Cheriné <sup>2</sup>, de Lié <sup>3</sup>,  
de Saint Thibault, des Houches en Melle, et  
de la Motte en Melle, gentilhomme aussi ac-  
compli que la France en ait nourri de son  
temps.*

**A**u milieu de ses murs, Melle, ta tenancière,  
Au mesme estuy qu'elle a serré tes de-  
vanciers , [valliers ,  
Lesquels <sup>4</sup> furent jadis la pluspart che-  
Serre aussi aujourd'huy ta cendreuse poussière,

Et, parceque je crains que trop elle diffère  
D'ériger d'un tombeau le nombre de pilliers  
Qu'il faut pourengraver tous tes beaux fais guerriers  
Exécutez pour Christ de ta main droicturière,

1. Les Forges (Deux-Sèvres), arrondissement de Parthenay.

2. Cherigné est dans les Deux-Sèvres, arrondissement de Melle, canton de Brioux.

3. Notre-Dame-de-Lié (Vendée), arrondissement de Fontenay-le-Comte, canton de Maillezais.

4. Imp. : qui.

J'ay voulu cependant à ta cendre vouer  
Ces efforts et assauts, affin de publier  
D'eage en eage aux François ta vertu et vaillance;

Car les escrits d'un poëte est bien plus souverain  
Que ne sont les tombeaux faits de marbre ou d'arain,  
Pour rendre à tous jamais vive ta souvenance.

P. G. S. D. L. C.

**P**hoëbus retrogradant commençoit la saison  
Des brouailleux frimatz, entrant en la  
maison  
Du signe decembral, et le froit Capricorne  
Chez luy se festioit selon la saison morne,  
Quand ce prince du sang, ce duc de Monpencier,  
Resolut au conseil faire un effort dernier  
Aux assiegez tenans les fors de Melusine  
Pour s'acquerre à jamais, par l'entiere ruine  
Des murs de Lusignan, un honneur eternel,  
Et, pour son hault dessein rendre plus solennel  
En forçant le chasteau et en prenant la ville,  
Il assigna pour jour de Noël la vigille.  
Exprès les garnisons de mains gouvernemens  
Des païs plus voisins eurent commandemens  
De se trouver au temps de l'annuelle feste  
Pour faire bravement cette noble conquête.

Ce courageux vieillard<sup>1</sup>, à cause de son heur

1. Il étoit né à Moulins en 1513 et mourut à Champigny en 1583. M<sup>me</sup> de Montpensier, si fameuse dans la Ligue, étoit la seconde femme de son père.

D'avoir esté déjà sur deux villes vainqueur  
Et d'avoir ses soldats tenuz trois mois d'année  
Campez autour des forts de la ville entournée,  
Puis voiant le secours de sept cens Allemans  
Qui luy estoient venus, il prend ses argumens  
D'emporter seurement d'assault la forteresse,  
Comblant à tout jamais de gloire sa vieillesse.  
Les Tourangeaux, Bretons, Menceaux et Angevins,  
Et tout ce qui estoit dans les fors poictevins,  
Le sont venus trouver, armez de riches armes  
Mesmement de pavois pour le bras des gens d'armes.

Ainsi donc, resolu, tout affamé d'honneur,  
Commande promptement à son maistre mineur  
D'aller mettre le feu aux poudreuses traînées  
Pour voir bouleverser les murailles minées.  
Mais l'éternel Sauveur rua le fondement  
De ce mur enlevé dessus un regiment  
Arrivé de nouveau et rengé en bataille  
Pour livrer promptement l'assault à la muraille;  
De ce les attendans pour deffendre le lieu  
S'assurèrent d'avoir l'assistance de Dieu.

[rage,

Mais ce grand Dieu pourtant ne changea son cou-  
Ains en son cueur hayneux l'augmenta d'avantage,  
Car un desir pressant si fort le lime et mord  
Qu'il proteste en jurant de mettre tout à mort.  
Comme le ciel obscur nettoyer il advise  
Par l'haleine du vent soufflée par la bise,  
Ainsi s'assure-t-il le Poictou nettoyer  
Des huguenotz pouvans un jour le guerroyer.

Ne voulant espargner à son artillerie



Les poudres et barilz traitez de Picardie ,  
 Le jour que du premier pour entrer au second  
 Logis capricornin Phœbus tiroit son rond ,  
 Il fit ce mesme jour à neuf gorges béantes  
 Vomir tout à la fois neuf ballotes tonnantes  
 Qu'il avoit fait bracquer pour battre sans delais  
 Le plus foible cartier, que gardoit Saint Gellais.  
 Là, si fort canonna les murailles espesses  
 Que les douze cent coups que tirèrent ses pièces  
 Esbranlèrent un pan, et, d'un chocquer plus dur  
 Qu'un tonnerre tombant, esbrechèrent le mur  
 D'autant d'espace en long que l'on voit l'ouverture  
 D'un tiers arpent de bois, que la coignée dure  
 A essolé en bas, separant des sicotz  
 Le branchage arrenge pour porter <sup>1</sup> en fagotz.  
 De trois autres canons, tonnans mesme furie,  
 Ouvrit le ravelin faict à la Vacherie ;  
 De sept autres perça le vieux chasteau royal  
 A l'endroit que hastoit jadis feu l'admiral <sup>2</sup> ;  
 Tellement que les coups de l'horrible tonnerre  
 Ruèrent quasiment tout un grand pan à terre.

Cependant, au dedans, les deux chefs principaux,  
 Soubz la hotte suant, endurent les travaux  
 En ramparant bien hault le rempar difficile ,  
 L'un dedans le chasteau et l'autre dans la ville.  
 A leur exemple on voit tous les bons citoiens  
 Suer et prodiguer ce qu'ils ont de moiens ;  
 Les uns y font rouller, pour boucher la planade ,

1. Imp. : rorter.

2. C'est-à-dire l'amiral de Coligny, quand il avoit assiégé le château de Lusignan et l'avoit forcé de capituler.

Le ruisseau desempli, la pipe, et barricade;  
Les uns y font porter, pour y mettre dessus,  
Les sacz rapetissez expressement cousus;  
Chacun fuit le repos : l'un bêche la terrée,  
L'autre charge le creux de la hotte parée;  
L'un couche les rameaux, l'autre met le fumier;  
Brief, c'est à qui sera au travail le premier.  
Le lendemain, au jour du mois vingt et quatriesme  
Il fit recommencer à battre tout de mesme.

Ce fut le propre jour que le Retail nerveux  
Accota de son bras tout un mur ruineux,  
Comme on voit accoter à l'acotte puissante  
D'une vieille maison la muraille pendente;  
Tenant sa targe au bras, ce fais fut supportant,  
Encontre roidissant sa force jusqu'à tant  
Que son œil apperçeut que les courans piedz vistes  
Eurent ostez de là tous les Sainct-Geleistes;  
Puis, en s'esvertuant d'une forte façon,  
De sa force il usa ainsi que fit Sançon :  
Car, en la renversant sur la troupe ennemie,  
Il en escrapoutist une bende demie.

Voiant finablement les demolitions,  
De trois mil quatre cens coups d'amonitions,  
Le duc, tant desireux de gagner la muraille,  
Commande à tout son camp de se mettre en bataille.

C'estoit l'heure du jour que nous oyons sonner  
Appellant par la ville un chacun à disner,  
Quand tous les tabourins, les fifres et trompettes  
Les gendarmes sommoient de se rendre aux 'cor-  
[nettes,

Les soldatz aux drapeaux , les drapeaux prompte-  
Au drapeau colonel du chef du regiment. [ment  
Le duc assemble aussi toute l'infanterie  
Dessous les regimens de sa gendarmerie ,  
Armée bravement , qui met le pied à bas  
Pour les premiers en rances commencer les combats.  
De ces forces joyeux , luy mesme il les visite ,  
Allant de çà , de là , puis ainsi les incite :  
« Soldats , c'est aujourd'huy , vigille de Noël ,  
Que vous acquerez tous un los perpetuel ,  
Un honneur à jamais d'avoir de hardiesse  
Prins par voz durs assaultz ceste grand forteresse ;  
Car le trenchant mortel de vostre dur cousteau  
Fera la ville nostre et nostre le chasteau.  
La gloire , ô bons soldats , ne vous sera ostée  
D'avoir de là dedans la noblesse dontée ,  
Que desjà vous auriez , si je l'eusse permis ,  
Forcée horriblement. Là sont les ennemis  
De la foy catholique et moteurs de la terre  
Pour la messe chasser de nostre heureuse terre.  
Pourtant , si vous avez ores devotion  
Veoir seulle en ce païs nostre religion ,  
Courez , allez , marchez , qu'un chascun de vous cher-  
Un glorieux honneur à gagner cette brèche. [che  
Ces Huguenots transis n'auseroient là dedans  
Attendre telz soldats que vous les regardans.  
Auriez-vous bien le cueur si poltron de courage  
Que vous ne gaignissiez un si large passage? »  
Ce grand duc exortant , incitant par ces ditz  
Le cueur des moins vaillans , mesme des plus hardis ,  
Ses bandes à ces mots conspirèrent la perte  
De ceulx de Lusignan par la grand brèche ouverte.

Adonques, Sainct Gellays, à qui le blond cotton  
En se frisant menu sort encor du menton,  
Prevoiant le dessein du duc leur adversaire,  
S'asseurant qu'à sa brèche auroit premier affaire,  
Pource il y fait soudain sa cornette apporter,  
La lance de laquelle au milieu fait planter,  
Et planter il y fait aussi de la Garenne,  
Qui gardoit ce quartier, le baston port'enseigne.  
Puis, d'un prudent advis, comme un chef advisé,  
Il faict veoir aux cartiers si nul n'est amusé;  
Il mande à Terre-Fort qu'à sa Motte il regarde;  
Il faict dire à Brunceau qu'il face bonne garde,  
Et à Bonnet aussi, surtout à Dubien  
Commande qu'en tirant sa brèche il flanque bien;  
Il prie ensemblement que chacun là luy die  
Quel deffaut il connoist, pour qu'il y remédie.

Ce temps pendant il faict qu'un morion profond  
Luy devale, cresté, sur la voulte du frond;  
Puis, tombant du collet, une noire cuirasse  
Faict que son noir habit et son corps ell'embrasse;  
Semblablement les siens s'attachent au coulet,  
Sans differer longtemps, le vestu corsellet,  
Auxquelz il a parlé d'une telle manière,  
Combien qu'il conneust bien leur assurance fière :  
« Nous voions, compaignons, s'ordonner devant nous  
Forces encuirassez, pour nous charger de coups,  
Et voions à leur dos force harquebuserie  
Pour nous donner ici beaucoup de facherie;  
Mais pensez, je vous prie, que ce n'est pas en vain  
Qu'ici nous combatons. C'est pour le Souverain,  
Notre seul créateur, et pour sa sainte Eglise,

Dont ne debvons douter qu'il ne nous favorise  
De son secours divin, si en avons besoin.  
Pour tant je vous suppli que chascun aye soin  
De s'arenger soudain en ordre dans sa place,  
Faisant connoistre au duc qu'en vain il nous menace,  
Opposant droiet sa picque au devant du guerrier  
Qui viendra sur la brèche au combat le premier,  
Le faisant devant luy mort tomber en arrière. »

Après qu'il eut fini la parole dernière,  
Voiant que ce grand duc par son sergent major <sup>1</sup>  
Faisoit filler bien loin les enseignes encor,  
Au ministre Lessart, eslevant aux deux polles  
Ses yeux, fit prier Dieu des suivantes paroles :  
« O Dieu fort et puissant, puisque noz ennemis,  
Qui sont aussi les tiens, ensemble se sont mis  
Pour nous faire un effort, fais que ta main puissante  
Leur arrache le cueur et la force nuisante,  
Leur ostant le pouvoir de monter jusqu'à nous,  
Car ils font leur estat de nous envahir tous,  
Si mieux ne veux de nous te servir à cette heure  
Pour leur faire sentir les coups de ta main dure.  
Assistes nous, Seigneur, car sans ton seul moyen  
Et ta forte vertu ici ne pouvons rien.

1. « N'est-ce pas une belle chause du *sergent-major*, qui enboya son chebal en boyage parcequ'il perdoit les yeux? Son chebal fut gueri et lui debint abeugle. » (*Le baron de Fæneste*, liv. 2, ch. 5, éd. Mérimée, p. 76.) — « J'ai porté la pique à quatre cornes dans la compagnie du capitaine Bordeaux, vostre sergent-major. » (*Ibidem*, liv. 3, ch. 1, p. 629.) Au premier abord on n'auroit pas cru le mot si ancien.

Sois nostre conducteur et noz bras fortifies;  
Lors nous repoulerons de vaillances hardies  
L'idolâtrie infidelle, et, l'ayant mestrisé,  
D'un tel bien tu seras par ton peuple prisé.  
O Dieu, renforce donc d'une force nouvelle  
L'esprit avec le corps de ton peuple fidelle,  
Tellement que le cueur pour faire son debvoir  
Se sente renforcer doublement de pouvoir.  
Si durant ces assauts il te prenoit envie  
De retirer quelqu'un dehors de cette vie,  
Vueilles alors, selon qu'as promis par tes dits,  
Le recueillir là hault en ton saint paradis;  
Et d'autant que, pecheurs, nostre damnable vice  
Peut reculler là bas cette faveur propice,  
Nous te supplions tous qu'à ton passable esprit<sup>1</sup>  
Tu vueilles pardonner au nom de Jesus-Christ. »

Ainsi l'on invoqua, pour faire resistance,  
De grande affection, du Seigneur l'assistance  
Pour avoir sa faveur. Puis sur la brèche sault  
L'Achille Saint-Gellays pour soutenir l'assault,  
Et, pour ce qu'en deux jours sa brèche estoit partie,  
Il donna à garder la moins large partie  
A Tifardièrre, et, près la separation,  
Sur le dextre costé de sa grand' portion  
Il mit des corceletz avec le bon Availle;  
Où sans cesse on battoit de deux tours la muraille,  
Et, ce pendant qu'ainsi prudent il ordonnoit,  
Garnissant son rempart comme il appartenoit.  
Ceux qui estoient eslus pour y faire la pointe  
Marchoient de grand ardeur, et de ranc suyvoit jointe

1. Nous disons encore *passer*, dans le sens de *mourir*.

La force de la troupe; ainsi que les scillons  
Se suivent dans <sup>1</sup> la mer, enflés de tourbillons,  
Et de telle fureur qu'ilz battent le rivage,  
El' vase presenter à l'horrible carnage.

Comme on voit un lyon de bœufz environné,  
Au cueur d'un vert pastis, n'estre en rien estonné,  
Mais d'un seul tremblement de sa hure espouvente  
Des animaux cornus la tourbe mugissante,  
Tellement que nul d'eux n'ose, pour l'ataquer  
De son gros front armé, devant luy se parquer,  
Ainsi, là, Sainet-Gellays, hardi et magnanime,  
Cette troupe assaillante aussi peu il estime.  
Il fait là renverser le chef qui veult monter,  
Et le soldat tomber qui le veult imiter.  
Mais des esclas vollans leur grosse artillerie  
Luy faict dessus ses gens une grand' blesserie :  
Car, tempestueusement tonnant pour leur secours  
Et sans cesse frappant, murs à bas boutte ou tours,  
Esgalant les haults murs au ras plan de la terre  
Par l'imitation du celeste tonnerre.  
De tous ces coups pourtant seul'ment fut dechiré  
Le cadet, faict aîné, de La Cour de Chiré <sup>2</sup>,

1. Nous remarquerons que *dans*, ici et ailleurs, est toujours imprimé *d'ans*, ce qui rappelle son étymologie *de ens*, *de in*. C'est une affectation pédantesque du poète.

2. A l'assaut du 23 octobre, le *Discours* rapporte que parmi ceux qui furent tués « fut La Court de Chiré, qui combattit aultant vaillamment sur la brèche qu'il est possible, et mesmes, estant souvent porté par terre, soudain on le voyoit se lever. » (P. 55.) — Dans le récit de l'assaut dont s'occupe notre poème on trouve : « Cependant le canon tiroit incessamment aux brèches et fort du Bien, au

Et y furent blessez de playes honorables,  
Avec quelques soldats, les personnes notables,  
D'Aubanie et Seignan, d'Availle. Chastillon,  
Et du Retail, auquel on tira maint ballon;  
Mais, pour le guarentir de ces boules meurtrières,  
Sa seur tournoit les coups par devotes prières.

Cependant, à la Motte, on vult à Terre-fort  
Dessus le petit parc faire aussi un effort :  
Car quatre cens soldats, avec l'argoletage <sup>1</sup>,  
Par le chef general avoient expresse charge  
D'attaquer de ce lieu les braves gardiens,  
Sarriou attaquant les Saint-Gelatiens ;  
De faict pour leur debvoir presentent l'escalade,  
Dont le bon Terre-Fort, par mainte harquebusade,  
Deffend à tous son bord, refusant tout à plat  
L'appuy des eschallons au plus hardy soldat ;  
Là, jusques sur le soir, une gresle plombée,  
En peti-petoüant, drument se vit tombée.

D'autres forts regimens encor au ravelin  
De cette vacherie, assez près du moulin,  
Où desjà ils avoient fait jouer leurs deux mines  
Et longtemps par avant de toutes leurs machines  
Affronté le Chaillou et le hardi Foucault <sup>2</sup>,

moyen de quoy le sieur de Chiré, frère de celuy duquel a  
esté parlé cy-dessus, jeune enfant de quatorze à quinze  
ans, tirant sur l'ennemi force harquebusades, fut tué. »  
(P. 57.)

1. On trouve dans le Dictionnaire de l'Académie qu'*argoulet* s'est dit autrefois pour *carabin*, c'est-à-dire soldat  
ayant pour arme une carabine.

2. Allusion à l'attaque du 23 octobre. Cf. le *Discours*,  
p. 51-56.



S'en vont, le chef blessé, livrer un dur assault  
Pour emporter Ceré, qui là estoit en garde  
Avec maintz corceletz, au cueur desquelz il tarde  
Qu'ilz ne sont assaillis comme faict à Luché,  
A Bougonnière aussi, la picque aiant couché  
Pour prestement ferir une enseigne approchée  
Dessus le bord refaict de leur foible tranchée,  
Qui à peine couvroit tous leurs harquebusiers;  
Mais Ceré faict bien tost repousser les premiers,  
Et, comme un grand sanglier eschauffé de courage,  
Ne craint l'aboi des chiens ny leur denteux courage,  
Des veneurs ne daignant les espieux éviter;  
Ainsi il ne craint pas son corps de presenter  
A la pluye tombant des balles homicides  
Dont on avoit chargé les harquebuses vuides,  
Et de tant plus il sent les rudes combatans  
Charger et assaillir luy et ses resistans,  
De tant plus sa fureur encontre ceste armée  
Va attisant l'ardeur de son ire enflammée;  
De mesme sont les siens d'un courage si chault  
Que rien que l'ennemi surmonter ne leur chault,  
Ainsi leur rage chaude on ne counoist estaindre,  
Et ne counoist le duc de les pouvoir contraindre  
De chercher le chasteau, tant sont pleins de bonté  
Si ce n'est pas l'advis d'un expérimenté  
De ceux qui commandoient entre ses capitaines,  
Et qui fort emploioit pour tels chats ses mitaines,  
Qui advise soudain d'envoyer quelques rancs  
Passer hastivement pour donner sur les flancs,  
Et par mesme moyen tacher à s'entremettre  
Entre eux et le chasteau. Mais, prenant à la dextre,  
Ceré fait retirer incontinent ses gens

Qui, pour estre trop tard, ne sont tant diligens  
Qu'ils ne soient fort pressés par la troupe ennemie.  
Alors des retireurs se voit la prudhommie ;  
Car, comme on voit un loup d'une fain enragé  
Rencontrant de brebis un troupeau desgrangé,  
Avec la gueulle ouverte et inclinant la teste,  
Abatre autant de corps qu'il rencontre de beste,  
Non autrement faisoient les Ceriens meslez,  
De leurs glaives rouant les tranchans affilez  
Pour renverser de coups ceste grande cohorte,  
Qui fut finablement malgré eux la plus forte.  
Céré, estant navré, y est faict prisonnier  
Avec Lisle et La Fa, et Beauvois-Monfernier,  
Mais Vireil, Puy-Jourdain, à Saint Gellays le frère,  
Montrant, ô l'aution, leur vaillance dernière,  
Hellas! finablement, trop faible de genoux,  
On les vit trebucher le visage dessous.  
O quel heur ce leur est d'avoir perdu la vie  
Pour l'église de Dieu au cueur de leur patrie!  
Des blessez se sauva Luché le bien aprins,  
Qui tout couvert de sang faillit à estre prins ;  
Encor blessé marchoit après luy Bougonnière,  
Lequel en se sauvant combattoit de colère.

Le sieur de Frontenay, descendu de Rohan,  
Estant chef commendant sur ceux de Lusignan,  
Entend tout aussi tost la force qu'on a faicte  
Au premier ravelin, et de ses gens la perte.

Combien que sagement son esprit soit vestu,  
Dès qu'il estoit enfant, d'une rare vertu  
Ornée excellemment d'une ferme prudence,  
Une fureur pourtant surprint sa patience,

Car, comme un tigre aiant perdu tous ses petis,  
 Montre tout regrissé par l'aigre craquetis  
 De ses meurtrières dens et par sa grand furie,  
 Allant deçà, delà, combien il a envie  
 De se vouloir venger de ce raptEUR facheux,  
 Ne craignant de mourir à la poursuite d'eux,  
 Mettant en cent lopins la personne empoignée  
 Du larron, le privant de sa jeune lignée,  
 Pour ce venger ainsi, ce bon prince breton,  
 Enflammé de courroux, secouant son menton,  
 Estant armé de fer et son corps de cuirasse,  
 Grommelant du gosier la guerrière menace,  
 Montrant le grand desir que son courage avoit  
 D'esperdre son courroux, si alors il pouvoit  
 De ses mains front à front les principaux combatre,  
 Pour leur vendre bien cher cet advenu desastre,  
 Par lequel il conneut que la faveur de Mars  
 N'est pas incessamment riante aux bons soldats <sup>1</sup>.  
 Comme jamais Cæsar on ne voioit esperdre,  
 Fust ou pour aller mal ou l'ost prest à se perdre,  
 Sachant qu'aux jeux de Mars pour un chef esperdu  
 Tout un camp est soudain entièrement perdu,  
 Ainsi ce chef n'eut pas l'âme si perturbée  
 Qu'il ne conneust soudain qu'à sa bouche adoubée

<sup>1</sup> Comme on rimoit surtout pour l'oreille, il suffisoit que la prononciation pût donner la rime. *Soldats* et *soudars* étoient la même chose; d'où l'emploi des deux mots l'un pour l'autre. C'est ce qui a permis à d'Aubigné d'imprimer aussi :

Les Xaintongeois heureux et les Gascons soldats  
 Des bords à leur milieu branslent de toutes parts.  
 (*Les Tragiques*, édit. Lalanne, p. 219.)

L'ennemy luy vouloit faire pareillement  
D'un assault envoyé un aspre enfoncement,  
Et pour ce il se hasta d'aguiser le courage  
De ses gens ordonnez, usant de ce langage :  
« O compagnons guerriers, si je n'eusse estimé  
Voz corps tant vertueux, jamais n'eusse enfermé  
Un seul soldat icy; mais la grand confiance  
Que j'ay heu de tousjours en l'experte vaillance  
De voz cueurs asseurez m'a faict avecques vous  
Prendre en garde ce lieu, et à force de coups  
Opiniastrement contre tous le deffendre  
Venans comme ennemis l'attaquer pour le prendre,  
Comme ce duc qui vient tous nos biens ruiner,  
Et jusque aux plus petis noz corps exterminer,  
Non pour avoir commis quelque criminel vice,  
Ains faire à nostre Dieu fidellement service.  
C'est pour lui, mes amis, qu'on nous vient assaillir;  
On nous vient assaillir pour sa gloire abolir;  
Mais il sera celui qui pour la resistance  
Nous don'ra contre iceux la force et la puissance.  
La crainte donc ne doibt ores nous estonner,  
Sachant pareillement qu'ilz n'ont pour ordonner  
Un seul chef suffisant et qui soit cappitaine.  
La valleur de leur force encor vous est certaine;  
Vous l'avez mainte fois et en divers cartiers  
Brayement faict fuir par six harquebusiers  
Non plus favorisez qu'en la rase compaignie.  
Pensez donc aujourd'hui si leur cœur vous dedaigne,  
Voiant que telz soldats deffendent ce chasteau,  
Et s'ilz n'en craignent pas encor plus fort leur peau?  
Finablement, amis, je vous suppli de croire  
Que nous en acquerons une eternelle gloire;

Car, faillant aujourd'hui à nous prendre d'assault,  
Dès demain vous verrez qu'ils en prendront le hault. »

Aiant finis ces mots, toute la noble troupe  
Avec tous les soldats qui marchaient là sous Chouppe  
Crièrent d'une voix que pour le secourir  
Sur la bresche campez ilz vouloient tous mourir.  
Il commanda soudain de faire la prière,  
Sollicitant de Dieu la faveur journalière.  
Chacun des deux genoux bas la terre est pressant  
Et ses deux jointes mains vers le ciel est dressant,  
Tandis que le pasteur, d'une affection grande,  
Faict au Dieu des combas la très humble demande  
De sauver et garder d'opresse et de meschef  
La ville et le chasteau, les soldats et le chef.

Disant : *Ainsi soit-il*, on voit toute ondoiante  
La troupe Hunaudoise en armes flamboiante  
Et Luché, resolu d'affronter celle part  
Pour envahir tous ceux qui gardoient le rampart,  
Ell' vient, grosse de cueur et grosse de courage,  
S'esbransler dessus eux, ainsi qu'un gros orage  
Dont premier on voit là par le fer des longs bois  
Les corps bouleverser bouclez dans les harnois;  
On voit rompre les fustz des picques de Biscaye  
A grans petas d'esclas en desfaisant la haye.  
Les fermes Rouhanois soutiennent cet effort  
Si veillamment qu'à mains donnent la palle mort;  
Les plus fendans huppez de l'assaillante armée  
Sont morts atterracez à cette âpre arrivée,  
Et tout ce qui s'oppose, espoinçonné d'entrer,  
L'un sur l'autre tombant, la mort vient rencontrer.

Mais les chefs Hunaudois, pleins d'une grande  
espreuve,

Dans les cueurs vigoureux poussent la force neuve,  
Dont, deux fois rechauffez, s'esmeuvent tellement  
Que deux fois à la brèche ils font esbranlement,  
Et deux fois les tenans aussi l'ont deffendue.

Nonobstant ceux du duc, d'une adresse entendue,  
La vergoigne craignant, sur icelle ont montez,  
Où cap à cap se sont et main à main boutez,  
Et, comme deux taureaux, ou comme deux licornes,

Aiant front contre front et cornes contre cornes,  
Se donnent plusieurs coups des corps entrelassez,  
S'entrepersant la peau de leurs colz offencez,

Faisant rougir le sang partout sur leurs espaulles,  
Ces bendes outrageoient de mesme leurs peaux  
A coups de coutelas, en petipetassant, [molles.

L'un s'efforce d'entrer; l'autre l'est repoussant;

Les Hunaudois<sup>1</sup> y font et d'estoc et de taille,

Les eschelles plantans au pied de la muraille;

Ceux de l'autre costé, d'un vigilant devoir,

Font dru ainsi que gresle une eau chaude pluvioir;

De leurs bras diligens les courageuses femmes

Ne profitent pas moins que les coups des gensdar-

Car l'une jettel'eau, l'autre la poix, la chaulx; [mes,

Une autre faict flammer<sup>2</sup> l'ardant cercle d'anhaults,

Et l'autre faict couller l'huile toute bouillante;

D'autre part les goujats jettent la braise ardente

Et les pierreux quartiers, les testes escervelans,

1. Les gens commandés par La Hunandaye.

2. Imp. : flammes.

Le tout pour opprimer les hardis assaillans,  
Et, pour encourager les Rouhanois fidèles,  
Le pain, le vin, la chair sont par les damoiselles  
A chacun départi, et n'est lors espargné  
Ce que pour le besoin leur ordre a designé,  
Car un bon ordre mis fauveusement profite,  
Quand il est bien gardé, à la force petite;  
Par telle prevoiance on voit les colonnelz  
Succeder, bien heureux, aux actes eternalz.

Mais les bons canonniers de sept pièces pareilles  
Faisoient incessamment de bien tirer merveilles.  
Saint-Gelays, entendant leur bon chef meslié  
Aux pieds des ennemis, y envoya Chalié,  
Qui prinst quelques soldats d'une bonne trantène  
Des fraîchement venus de ceux de La Garenne,  
Que Saint-Gelays avoit mandé à son besoin,  
Qui de la vieille breche avoient heu toujours soin  
Soubz le commandement de l'enseigne Moussière.  
Quand le chef vit Chalié et sa troupe derrière,  
De rechef il incite affectueusement  
Ses gens à tenir bon, qui faisoient vaillamment.

[blable

Comme on voit de grands vans d'une force sem-  
Entr'eux combatre en l'air d'une alaine durable,  
Les ungs ne voulans pas, pour n'estre inferieurs,  
Que les contre-ventans leur soient supérieurs,  
Les nues tiennent bon et bon la mer venteuse;  
L'issue du conflict long temps en est douteuse,  
Quant aux vents obstinez d'un souffler envieux  
L'un sur l'autre pretend d'estre victorieux :  
Telle obstination estoit en ces contraires,

Tous pretendans enfin vaincre ses adversaires.  
Aucun des deux costez branlant mal ne bastoit,  
Car chascun combatant en ardeur s'augmentoït;  
Maintenant ceux du lieu reprennent le courage;  
Maintenant ceux du duc augmentent le carnage;  
Ce que voyant Chalié, dessus les plus espès,  
Gaillard, se va ruer, mettant ses gens après,  
Comme lache un pasteur ses dogues par la plaine  
Après le loup prenant la brebis porte-laine,  
Affin de l'esloigner et le rendre contrainct  
De se sauver des dens des bons dogues qu'il crainct.  
Ce renfort de nouveau aux assaillans a peinte  
Quelque commencement d'une fuiarde crainte,  
Sentant des soutenans la magnanimité,  
Jetter de plus en plus le pis sur leur costé.  
Là, si du bon Chalié une jambe blessée  
Par l'esclateur malheur ne fust si tost cassée,  
Et Baubetière n'eust au bras esté blessé,  
Pièça La Hunaudaye de là fust dechassé.

Mais l'heroic Rohan, l'Hector de la defence,  
Augmenta à ce coup doublement sa vaillance,  
Comme cet aultre Hector sentant que ses Troyens  
Luy estoient mal menez par les Achiliens.  
Dont Mars commença lors soutenir la partie  
Des tenans vertueux, rendant jà amortie  
La furieuse ardeur des braves assaillans,  
A mî adoucissant un peu leur maltalens.  
Et voiant que la nuit monstroït la claire estoile  
Qui première apparoiſt cloué à ce grand voile<sup>1</sup>

1. C'est-à-dire l'étoile de Vénus, qui se lève la première.



Et qu'on voioit desjà la grand voulte des cieux  
Bruller de toutes pars de mille et mille feux ,  
Le duc à grand regret fit sonner la retraite  
Pour retirer ses gens au son de la trompette ,  
Aussi fâché qu'on voit un veneur estre au soir,  
A qui tous les bassetz n'ont oncques sçeu avoir,  
Combatans de leurs dents jusques dans la tanière,  
Le renard deffendant sa creuse renardière.  
Ainsi à Lusignan de ces assauts l'estour  
Cessa comme cessoit la lumière du jour ;  
Puis le pasteur Marri, blessé dessus la face,  
Ainsi au seul Sauveur devant tous rendit grace :  
« Seigneur, nostre bon Dieu et Sauveur tout puissant,  
Ce peuple icy connoist qu'il estoit perissant  
Presentement sans toy, car il n'eust eu la force  
De tenir si longtems contre la troupe grosse  
De si fiers ennemis, obscurcissant ton nom.  
Et quant à toy, Seigneur, il n'a esté sinon  
Qu'un de tes instrumens desquelz tu executes  
Ici bas, quand tu veux, tes saints jugemens justes  
Contre tous ces pervers despitans tes bontés,  
Affin que leurs pareilz, pour les voir mal traictés,  
Convertissent à luy leurs cueurs par cett'exemple  
Tes enfans de là mesme un argument très ample  
Treuvent de te benir, aiant ce jour connus  
Les efforts de ta main qui les a soutenus .  
C'est pourquoy maintenant de cet acte notoire  
Nous t'en donnons l'honneur, nous t'en donnons la  
Te priant humblement de nous continuer [gloire,  
Tes biens et tes faveurs, pour nous esvertuer  
De soutenir tousjours en sainteté heureuse  
De cet asyle saint la muraille pierreuse.

Cependant garde nous d'orgueillir nostre cueur  
De ce repoulement , tu en es seul vainqueur,  
Et nous apre[n]s plustost la sobre modestie ,  
La simple humilité, pour que l'on s'humilie,  
D'autant plus que, voians que de ton amour doux  
Et gratuitement tu nous esleves tous ,  
Affin d'estre eslevez encore davantage ,  
Comme tu nous prometz par un exprès langage  
Jusques à ce qu'ayant par ton filz nostre amy  
Vaincu la dure mort , le dernier ennemi ,  
Nous parvenions là hault en ta gloire céleste. »

Grâces rendu qu'il eut , chascun couvre sa teste ,  
S'enquerant quel amy l'on luy avoit blessé  
Affin de luy aider à estre tost pencé ,  
Ou bien quels compaignons, par les coups homicides,  
N'avoient plus que les corps de sang pallement vides,  
Estant l'âme fidelle avec les crestiens  
Envolée ce jour aux Champs Elisiens ,  
Affin que nul des corps sans fosse ne demeure ,  
Dont trente et six trouvés y eurent sepulture.  
La Roche-Massardier y fust si fort blessé  
Que les chirurgiens le pensoient trespasé ;  
Là entre les tuez fut mis au cimetière  
A part en un tombeau le corps de Moniatière.

Cependant Monpensier, aussi soigneux des morts,  
Commende aux pionniers d'enterrer tous les corps.  
L'on ouit toute nuit crier les voix haultaines  
Pour quatre vingt perdus, commendans , capitaines;  
L'on n'aperceut du duc l'extrême dueil cessé ,  
De tout le jour venu, pour la mort de Lucé.  
Brief, au camp l'on n'ouit que la guerre mausdire

Pour six cens bons soldats qu'ils trouvèrent à dire  
Que Melusine fist, par un cruel trepas,  
Devaller chez Pluton pour s'enroller là bas.

O ! plust à nostre Dieu que les huguenotistes  
Qui vivent aujourd'huy soubz l'ombre des papistes ,  
Fussent ores munis de la fidélité  
Que les Merlusiens ont à la déité ,  
Prodiguant librement leur vie corporelle  
Pour deffendre l'Eglise et sa sainte querelle ,  
Et d'un cueur magnanime estimans moins que riens  
L'abbatis des maisons et la perte des biens !  
Ce duc ne crouppiroit avec si grande audace  
Pour ruiner les murs de la petite place  
Du bon vieux Lusignen. Il seroit tost deffaict  
Si chascun vouloit faire ainsi qu'iceulx ont faict.

Mais propre n'est le temps , nyn'est l'heure oppor-  
Disent cesrefroidis ; Dieu gard la pleine lune [tune,  
De ceslours tant'goullus qui, guardans leurs maisons,  
Y sont prins et contraints de garder les prisons  
Et tirer par escus leurs personnes captifves  
Pour la cause de Dieu trop froidement restives.  
Sans eux le seul Sauveur deslivrera Rohan  
Pour son aguilenneuf<sup>1</sup>, et ceux de Lusignen  
Seront dessassiegez , ou bien , si la famine ,  
Debilitant leurs nerfs trop feubles, les domine<sup>2</sup>,

1. L'habitude de crier, le 1<sup>er</sup> janvier : Au gui de l'an neuf, est une des dernières des cérémonies druidiques.

2. Ils en avoient beaucoup souffert , et , sur ce point , la relation en prose contient un détail d'un intérêt tout actuel :  
« La pâtisserie de chair de chevaux estoit pour delices.

En seurté sortiront sans reprehension ,  
Aventageant si bien leur composition  
Qu'un honneur à jamais auront pour leurs estreines,  
Dont tous les gens de bien auront les bouches pleines  
De remerciement qu'ils feront au Sauveur  
D'avoir sauvé le tout par sa grande faveur.

P. G. S. D. L. C.

---

*Epitaphe de tous les mors de Lusignen ,  
Melusine parlant.*

Passant , sache et entens qu'ici dedans ma ville  
Gisans sont enterrez de Dieu les zelateurs ,  
Et dedans ces champs là , hors de mon domicile ,  
Sont enfouis de Dieu les grands blasphémateurs.

D. R. D. M. M.

---

Ceux qui avoyent des chevaux estoyent en grande peine de les pouvoir garder , et mesmement la nuit , et surtout quand ilz estoyent jeunes , pour ce que la chair d'iceulx là en estoit plus tendre. Et ceux qui en mangeoyent ne trouvoyent pas grande difference entre cette chair à celle du bœuf. » Dans le moment où la question de l'hippophagie est à l'ordre du jour , voilà un fait que M. Geoffroy Saint-Hilaire pourra joindre aux témoignages historiques qu'il a déjà réunis dans le beau travail qu'il a fait sur ce sujet.

*Aux Muses , en faveur de la noblesse qui estoit  
au siège de Lusignan.*



uses, prenés le soin de conserver la gloire  
De ces nobles François au temple de Me-  
moire ;

Apendés à l'autel de sa haute grandeur  
De leurs faits belliqueus la force et la valeur ;  
Dites à nos neveux la guerrière vaillance,  
Et qu'ilz ont repoussé par le fer de leur lance  
Des plus fiers ennemis les efforts violents  
Et arresté le cours des massacres sanglants ;  
Racontés comme ilz ont, par un brave courage,  
Meprisé des canons la tempeste et l'orage,  
Qui, pour avoir sur eux foudroiemment tonnés,  
Ne se sont pour cela nullement estonnés,  
Encores qu'ils aient vu leur violente foudre,  
Ronflant de tout costé, reduire tout en poudre  
L'œuvre de Melusine et son brave chateau ;  
Tu n'en soustiens, ma France, un plus fort ne plus  
Mais de tous les canons l'effroyable ruine [beau ;  
N'a point glacé leur cœur au fond de leur poitrine,  
Et qu'ils n'aient, courageus, empesché les excès  
Et les meurtres sanglants d'un autre Rabsacès  
Qui d'un félon despit brûloit en son courage  
De trouver resistance aux efforts de sa rage  
Et voir par leur vaillance empesché le dessein  
Et le cruel complot de son cœur inhumain,  
Renverser le projet de l'armée mutine  
Qui pour nous ruiner nostre France ruine.

D'un René de Rohan sur tous autres chantés ;

Sa vaillance et douceur par la terre contés ;  
Dites sa piété, comme plein d'un saint zelle,  
Il soustient, courageux, de son Dieu la querelle  
Et au besoin fait voir qu'un magnanime cœur  
Accompagne souvent une noble grandeur  
Lorque dans Lusignen aux pervers il fait teste  
Et borne, en despit d'eux, le cours de leur conquête.  
N'oubliés en vos chants d'un brave Saint-Gelays  
Le magnanime cœur, la vaillance et les fais,  
Qui fait voir à la France en sa crespé jeunesse  
De son sang genereux la vaillante prouesse.  
Chantés haut son renom ; chantés d'un dé Ceré  
Qui n'est point moins que Mars au combat assuré,  
Céré, qui manifeste aux effets de Bellonne  
Combien peut le grand cueur d'une noble personne.  
Chantés de rang après Chastillon et Chailiers<sup>1</sup>,  
L'un et l'autre vaillant entre nos chevaliers ;  
D'un Durtail, d'un Foucaud, ces deux foudres de  
guerre,  
Et d'un Luché portés la valeur par la terre.  
Bruiés le beau renom d'un Chaillou valureus,  
Chaillou propre au combat et d'un esprit heureux  
A reconnoistre un lieu, quand sa gentille adresse  
Eschangeoit le plus faible en une forteresse,  
Et, bien que sur la bresche un foudroiant effort  
D'un canon le blessant lui ait causé la mort,  
Ne laissés pour cela de rendre à tous notoire  
Comme il a, bien faisant, merité grande gloire.  
Et de tous ceux encor qui ont fait bravement  
Le renom soit par vous célébré hautement ;

1. C'est le nom de Chalié, changé à cause de la rime.

Faites ouïr le bruit de leur sortie brave  
Jusqu'au sablon doré que Pactole relave ;  
Dites leur brave cœur, et leur courage haut  
A repousser, hardis, la fureur d'un assaut ,  
Foudroiant l'ennemi d'une guerrière audace ,  
Et jonchant de corps mors et la bresche et la place ,  
Lorsque des plus vaillans ilz dontent la fureur ,  
Leur faisant essaier leur guerrière valeur.  
Je connois et sçai bien le poids de leur mérite ;  
Mais pour bien le chanter ma force est trop petite  
Et trop foible ma vois ; voilà pourquoi je veux ,  
Nymphes, qu'aiés le soin de leurs fais valeureux ;  
Chiches ne soies point d'annoncer les louanges  
De ces nobles guerriers , ô troupe qui te ranges  
En Parnasse, et souvent aux pegasins ruisseaux  
Des hommes plus vaillans contés les actes beaux.  
Belles, ne les fraudés du merité salaire  
Que requiert la vertu , qui seule sçait bien faire ,  
Qui anime au combat les cœurs , et qui fait voir  
Aux hasars les plus grans combien peut son pouvoir ,  
Comme nous l'avons veu , quand eux, l'ayant pour  
Ont mesprisé l'effort de l'armée homicide , [guide,  
Nous relevant d'opprobre et du mortel danger  
Que procuroit sur nous un conseil estranger.

*Ignoti nulla cupido.*

---

*Au seigneur de Chouppes.*

houppes, si tu n'avois qui chante tes  
louanges,  
De les lancer bien loin aux nations es-  
[tranges  
Je voudrois avoir soin ; mais tu as près de toy  
Qui faire le pourra plus dextrement que moy.  
Je ne puis me garder pourtant qu'en quelque sorte  
Je ne chante de toy pour l'honneur que je porte  
A ta rare vertu , à ta brave valeur,  
Qui fait paroistre en toy les effets d'un grand cœur,  
Quand , hardi , tu combats , soustenant la querelle  
Du puissant Éternel contre la gent cruelle,  
Courageux et vaillant , bravement t'opposant  
A l'ennemi mutin qui tant nous est nuisant.  
Quand je diray de toy qu'une ferme constance  
Se voit en tout conjointe à ta brave vaillance ,  
Qu'esbranler ne t'ont peu les honneurs ne les biens,  
Ni de nos ennemis les plus riches moiens ,  
Que ferme es demeuré , tousjours invariable ,  
Tousjours d'un mesme cœur à toy mesme semblable,  
Ami de la vertu , ami de la piété ,  
Suivant de l'immortel la simple vérité ,  
Je dirai ce qui est , et , le disant , peut estre  
Feraï je à nos François ta grand vertu connoistre ,  
Affin que connoissant combien as merité  
De pris , d'honneur , de gloire , à jamais recité  
Soit le los de ton nom , los , unique salaire  
Que l'homme vertueux de ses beaux fais espère ;  
Car la vertu n'atant , Chouppes , un plus grand heur



Que le gain qui la suit, qui est le seul honneur,  
 L'honneur seul qui accroist aux hommes l'assurance  
 Pour supporter jouyeus la penible souffrance  
 Des peines, des travaux de Bellonne et de Mars,  
 A bien faire eschauffant les plus lasches soldats<sup>1</sup>,  
 Qui venge de l'oubli la memoire immortelle  
 De ceux qu'à un tel bien saintement elle appelle,  
 Comme de tes beaux fais après toi l'on verra  
 L'honneur qui derechef revivre te fera,  
 Qui deu à ta vertu portera ton merite  
 A nos neveux, orné de gloire non petite.  
 Et c'est pourquoi je veus, sur les accords divers  
 De ma lire, chanter ton honneur en mes vers.  
 Que si ma foible voix si hautement ne tonne  
 Comme merite bien ta vaillante personne,  
 J'en suis marry; mais quoy? bien souvent le pouvoir  
 Ne suit et n'accompagne en tout le bon vouloir,  
 Mais possible quelc'un, plus docte et plus habille  
 Au mestier des neuf Seurs, fasché d'estre inutile,  
 Emeu sera par moy, sonnant plus hautement,  
 Selon ta grand valeur à chanter bravement.  
 Cependant, courageus Chouppes, tu dois poursuivre  
 Ce qu'as bien commencé, afin de faire vivre  
 Ton renom à jamais, laissant à tes neveux  
 L'exemple d'imiter les actes vertueus  
 Et aux hommes de quoy pouvoir chanter ta gloire  
 En eslevant ton nom au temple de Memoire  
 Par leurs doctes escriis. Puissai-je à l'avenir  
 Faire les survivans de ton nom souvenir!

*Ignoti nulla cupido.*

1. Même observation que plus haut, p. 323.

*A Monsieur de Frontenay*<sup>1</sup>

**E**ntre les grands Rohan ta grandeur te fait  
place,  
Ta vertu entre ceus qui sont dignes  
d'honneur,  
Entre les plus guerriers ta guerrière valeur  
Fait reverer le nom de ton antique race ;

La sainte piété, qui tes actes compasse ,  
Et l'honneur de ton Dieu se logeant en ton cœur,  
Te met au rang de ceus qui sentent sa faveur,  
Enrichi des trésors de sa divine grace.

Ta grandeur, ta vertu, ton cœur, ta piété,  
Porteront ton beau nom à la posterité ,  
Toy jouissant à plein d'une immortelle vie,

Pour avoir de ton Dieu soustenu au besoin  
Le parti honorable, empeschant le dessein,  
Par tes valeureus faits, de la troupe ennemie.

*A Monsieur de La Nouue.*

L'heur, dit-on, ne rit pas tousjours à la personne ;  
Tousjours n'a la vertu ce qu'elle a merité ;

1. Le volume des *Efforts et assauts* se termine ici. Ce sonnet et les cinq qui suivent sont à la suite du *Discours des choses les plus mémorables*, où ils occupent les pages 132-36 ; nous avons cru devoir les en extraire et les ajouter aux vers qui précèdent.

Un grand chef a souvent bravement projeté  
Sans rencontrer pourtant favorable Bellonne.

Le guerrier genereux nullement ne s'estonne  
Se sentant du malheur quelquefois agité;  
Mais contre le malheur sa magnanimité  
Attend résolument quelque occasion bonne.

Si ta grande vertu, si ta brave valeur  
N'ont encor rencontré ce mérite bonheur,  
Suivant de ton grand cœur la louable entreprise,

Ne te lasses, La Nouue, ains poursuis bravement.  
Qui veut un bon dessein poursuivre saintement  
Voit qu'enfin le bon heur ses beaux fais favorise.

*A Monsieur de Saint-Gelays.*

Bravement s'opposer à l'audace mortelle  
Qui, suivant le projet d'un conseil estranger,  
Par ses armes nous veut vaincus faire ranger  
A supporter le joug d'une fierté cruelle,

A tous n'est pas donné; la hardiesse telle  
Un chacun n'a en soy; tel aime mieux changer  
De coustume et de loy, se laissant outrager,  
Que de France au besoin espouser la querelle.

Mais toy, t'y opposant, valeureux Saint-Gelays,  
De ton courage haut-montrant les braves fais;  
En la fleur de ton age, au sousien de la France,  
[cœur  
Nous fais voir n'estre aisé de ploier un grand

A qui commande plus le devoir et l'honneur  
Que de tous les tirans l'effroiable puissance.

*A Monsieur de Céré.*

Céré, c'est peu de cas que d'estre grand seigneur,  
Empruntant des majeurs le titre de noblesse,  
Si on ne peut de soy, par sa propre prouesse,  
Conservant sa noblesse, accroistre son honneur.

Chacun est estimé par sa propre valeur,  
Et qui du titre vain veut couvrir sa paresse  
Et son lasche courage, en delaissant l'adresse  
Des efforts belliqueux, s'acquiert un deshonneur.

Or toi, qui es venu d'une noblesse antique,  
Suivant de tes majeurs la vertu magnifique,  
Par ta propre vertu bravement te maintiens,

Et, noble, tu acrois la gloire de ta race,  
Quand, brave, tu l'oppose à la mortelle audace  
Des meschans, et l'honneur de ton Dieu tu soustiens.

*Ignoti nulla cupido.*

---

*A Monsieur de Chouppes.*

E. D. L.

Jadis on a prisé les martiaus Grégeois,  
Les Perses, les Romains, le grand de Macédone<sup>1</sup>,

1. Alexandre le Grand.

En les faisant enfans de Mars et de Bellone  
Pour avoir surmonté l'ennemi plusieurs fois ;

Et toy, Chouppes, qui as tant de foyz pour tes rois  
Dompté le bras armé, la cruauté felonnie  
Qui taschoit de ravir leur septre et leur couronne,  
Alors que l'Espagnol faisoit guerre aux François,

Tu merite beaucoup ; mais, pour combler ta gloire  
Et pour la consacrer au temple de memoire,  
Les actes belliqueux que tu fais en tout lieu ,

Surmontant l'ennemi en ceste guerre sainte ,  
Te font <sup>1</sup> gagner ce lox d'estre enfant du vray Dieu  
Dont la gloire à jamais point ne sera esteincte.

---

*Epitaphe des fidentes gentilshommes et soldats  
qui sont morts en la ville et chasteau de  
Lusignan pendant le siège.*

Vous qui estes ravis jetans les yeux en terre,  
Contemplans ces monceaux eslevez freschement,  
Espars en plusieurs lieux sans aucun ornement,  
L'un couvert d'un gazon et l'autre d'une pierre ,

Sachez que chascun d'eux dedans son cueur enserre  
Le corps d'un gentilhomme, ou bien certainement  
D'un fort brave soldat, qui ont tous vaillamment  
Combatu l'ennemi, menans du Christ la guerre.

Vaillans ilz ont estés, et sont mortz toutesfois

1. Imp. : faict.

Pour la religion, pour la France et ses lois. [lame,  
Or, combien que leurs corps soyent mis dessous la

En terre retournans d'où ilz furent tirés,  
Croiez que chacun d'eux reprendra sa sainte ame,  
Pour estre au dernier jour dans les cieux bienheurez.

E. D. L.

---

Quelle aveugle fureur nous force et nous maîtrise!

Quand la teste et le bras, et les piedz et les yeulx,  
Ont pensé, mis et faict, et employé contre eux  
Le conseil, la vertu, la force et l'entreprise,

Le justicier, le noble, et le peuple, et l'église,  
Corrompuz, eschauffez, mutinez, vicieux,  
Ont mesprisez les loix, le roy, le droict, les dieux,  
Pour l'or, le fer, le sang et l'avare prestrise.

L'un nous vent la raison; l'autre destruit les siens;  
Le tiers pille le quart, envieux de ses biens.  
O siècle malheureux, affamé de justice!

O noblesse sanglante! ô peuple mutiné!  
O prestrise ignorante! et le tout adonné  
A l'or, à la fureur, à la rage et au vice<sup>1</sup>.

1. Ce dernier sonnet se trouve aussi dans le *Discours des choses les plus remarquables*, mais au verso du titre.

---

Je n'ai pas annoté cette pièce au moyen de la relation, parcequ'il n'y auroit pas eu de raison pour que celle-ci n'y passât pas tout entière ; mais, pour que l'on puisse facilement retrouver dans le *Discours des choses mémorables* les noms cités dans le poème du sieur de La Coste, nous avons relevé cette table de tous les noms propres du discours. Le poème est loin d'avoir tous les noms cités dans la Relation en prose ; nous donnons cependant la table complète, qui pourra ne pas être inutile aux travailleurs. Nous prévenons seulement que nous avons imprimé en italiques les noms cités dans le poème, et que, pour la plus grande commodité de ceux qui pourront consulter cette table, nous avons désigné par un astérisque tous les noms d'hommes appartenant à l'armée catholique ; par suite, tous ceux dépourvus d'astérisque appartiennent à des hommes du parti protestant.

*Aubanie* (d').

*Availle* (d').

\* Baillac (baron de), 120.

\* Baudéau, 11, 15.

\* Beaulieu (cap.), 82, 117, 128

Beauregard (cap.), 60.

*Beauvoir — Monfarnier*, 100, 123.

*Begauld*, 83.

Bois-Aulbin, le plus jeune de Boissec, 54.

Boissec, 32, 101.

*Bonnet* (cap.), 29, 46, 69, 91, 130.

*Bougonnière* (cap.), 30, 43, 45, 58, 91, 100, 109, 130.

*Bruneau* (cap.), 29, 58, 68,

87, 91, 130.

Bussi d'Amboise (sieur de),

54.

Caban (cap.). 34.

Calende, 46.

*Céré* (sieur de), 18, 19, 29,

30, 42, 45, 58, 78, 83,

89, 91, 92, 95, 100, 107,

111, 130.

*Chaillon*, 24, 48, 54, 55.

*Chalié*, 61, 97.

Chasteauneuf, 54.

*Chastillon*.

\* Chavigny, 123.

Cherbonnières, 114.

- Chouppes* (sieur de), 10, 11,  
18, 19, 28, 29, 32, 35,  
42, 58, 71, 72, 73, 90,  
91, 95, 97, 103, 106, 107,  
116, 130.
- Claireville (de), ministre,  
19, 113.
- \* Cluseau, 33.
- Condé (prince de), 63.
- \* Cossart (cap.), 60.
- Courtin, 84.
- Danville, 63.
- Des Prez, 89.
- Des Teilles, 29, 120, 123.
- Du Bien* (cap.), 29, 30, 58,  
66, 67, 74, 86, 90, 91,  
92, 93, 96.
- Du Bois de Bonnevaux*, 55.
- \* *Du Fraisne* (Mlle), 111.
- Du Fresne* (sieur), 40.
- \* *Du Moulin* (le cap.), 17.
- Du Petit-Boys*, dit *Pidoux*,  
56.
- Du Retail*, 39, 58, 110, 111,  
116, 120, 123, 124.
- \* *Faverolles* (le cap.), 16.
- Foucault*, 18, 71.
- Fraisines* (Loys), 110.
- Gaillardière*, 98.
- Guespin* (le), 87.
- La Baronière*, 28, 42, 72,  
96.
- La Bobetiere* (S<sup>r</sup> de), 77, 97.
- La Brousse*, 34, 100.
- La Carlière*, 32, 56.
- La Combe* (sieur de), 46, 88.
- La Coste* (sieur de), 24, 55,  
58, 90, 101, 102, 104,  
106, 116.
- La Cour de Chiré* (les deux),  
55, 60, 97.
- La Fa*, 100.
- La Folie*, 42.
- La Garenne* (cap.), 30, 37,  
51, 58, 61, 96.
- \* *Lago* (cap.), 60.
- \* *La Gort*, 47-9.
- La Mardelle*, 57.
- \* *La Hunaudaye*, 64, 65, 117,  
120, 123, 128, 129.
- La Massardière*, 100, 107.
- La Monstrée*, 69.
- La Musse* (cap.), 74.
- Lancière* (cap.), 130.
- Lanoue*, 49, 62, 63, 66, 74,  
88, 124, 127, 128.
- La Petite Roche*, 45.
- La Planche*, 61.
- La Roche Massardier*, 40.
- La Sie* (cap.), 100, 109, 130.
- La Touche*, 26, 103.
- Le Brueil*, 100.
- Le Ga*, 78.
- Lessart*, ministre, 38.
- Lessart*, médecin, 114.
- Les Halles*, 76.
- Lisle* (les deux), 100, 109.
- \* *Lucé*, 98.
- Luché* (cap.), 11-9, 27, 29,  
30, 37, 39, 43, 58, 83,  
 89, 91, 100, 107, 111,  
130.



Maison-Blanche, 35, 42, 59,  
103, 107.

Mariette, 60.

*Marri*, pasteur, 77, 103,  
107.

\* *Martin* (le cap.), 17.

Massardière, 107.

Mauprier, 34.

\* *Milly* (sieur de), 117, 120,  
123, 124, 128, 129.

*Moniatière*, 107.

Montgomery (le comte de),  
88, 127, 128.

\* *Mondon*, 12.

\* *Montbron* (de), 123.

Montorchon (sieur de), 40.

\* *Montpensier* (le duc de),  
*passim*.

\* *Mortemart*, 98, 123.

*Moussière*.

Mouvant, 107.

Myourray, 43.

Nemours (M<sup>me</sup> de), 64.

\* *Peixbonnieu* (le cap.) 57,  
59.

\* *Port* (le cap.), 12, 19, 117.

Puybenard, 35, 36, 58, 103,  
107.

\* *Puygaillard*, 13, 14, 19,  
98, 111, 115-8, 123-9.

*Puy-Jourdain*.

*Puyvidal*, 35, 75, 114, 130.

Queray (de), 55.

Ribonard (sieur de), 88.

*Rohan* (René de), *passim*.

Romefort, 87.

Rouhan (Estienne), 110.

Rouhet (sieur de), 71-73.

*Saint-Gelays*, 58, 90, 95,  
96, 97, 100, 101, 111,  
113, 125.

Saint-Jasmes, 55.

\* *Sarriou* (le baron), 32, 115-  
8, 123-9.

*Seignan*, 97.

Senelle, 46.

\* *Sevrin* (sieur de), 19, 20.

Simon, de Villeneuve, 114.

\* *Strozzi*, 14, 16.

*Terrefort* (cap.), 26, 29, 33,  
35, 57, 58, 60, 75, 78,  
81, 82, 87, 91, 95, 101,  
110, 111, 114, 130.

Thoulouse, 68.

*Tifardière*, 72, 90, 95, 96.

*Vaulion*, 100.

\* *Verdusant* (cap.), 60.

Vieux-Vire, 100.

Villemuseau, 55.

*Virail*.



*Addition à la Note sur Prégent de Bidoux.*

Page 97.

Il est question d'un capitaine Prégent dans l'une des chansons normandes publiées par M. Louis du Bois à la suite de son édition de Basselin, 1821, in-8, p. 172.

Le roy engloys se faisoit appeler  
 Le roy de France par s'appellation ;  
 [Il] a voulu hors du pays mener  
 Les bons François hors de leur nation ;  
 Or est-il mort à Saint-Fiacre-en-Brye ;  
 Du pays de France ils sont tous reboutez !  
 Mauldicte en soit trestoute la lignie.

Ils ont chargé l'artillerie sur mer,  
 Force bisquit et chascun ung bydon  
 Et par la mer jusqu'en Bisquaye aller  
 Pour couronner leur petit roy godon <sup>1</sup>.  
 Mais leur effort n'est rien que mocquerye ;  
 Cappitaine Pregent les a si byen frottez  
 Qu'ils ont esté ès terre et en mer enfondrez.

Mais ce n'est pas notre Prégent. C'est Henri V

1. Cf. ce recueil, t. 2, p. 79.)

dont on parle comme mort à Saint-Fiacre-de-Brie, ce qui est dit par raillerie, et non en sens propre : saint Fiacre étoit renommé pour guérir les maladies du fondement (cf. *Variétés littéraires*, t. 7, p. 231-36), et Henri V, qui mourut à Vincennes, y mourut de la dysenterie, le 31 août 1422, et le *Religieux de Saint-Denis* (t. 6, p. 480) rapporte qu'il avoit voulu enlever de Meaux et transporter ailleurs les reliques dont il espéroit sa guérison. Le Présent de la chanson, c'est un Présent de Coëtivy (cf. Moréri, t. 3, p. 790-1). En même temps un mot de cette chanson me permet de revenir sur une mauvaise interprétation que j'avais donnée du mot *coué*. C'est dans le Courroux de la Mort contre les Anglois (t. 2, p. 80).

Incontinent vous gagnerez la guerre  
Contre le roy coué, vostre adversaire.

J'avois, bien qu'avec doute, proposé *couard*. M. Dubois croyoit que cela se rapportoit à la coiffure et l'explique par « portant des queues, ce que nos Normands à cheveux ronds trouvoient fort ridicule ». Le sens est bien ayant des queues, de *caudatus*, mais d'une tout autre façon. Voici un passage de Nicole Gille, qui écrivoit à peu près dans le même temps : « En l'an cinq cens IIII. xx. XIX, saint Augustin fut par saint Grégoire, lors pape de Romme, envoyé en Angleterre pour prescher et publier la foy de Jésus-christ, et à sa prédication se firent baptizer

Eldret, roy d'Angleterre, et sa gent. Et advint que ledit saint Augustin alla pour prescher en ung territoire qu'on appelle Dorocestre, auquel lieu les gens d'icelluy territoire, par mocquerie et derision, luy attachèrent à ses habillemens des reynes ou grenouilles. Et depuis ce temps, par pugnition divine, ceulx qui naissoient audit territoire ont des queues par derrière comme bestes brutes, et les appelle-on Anglois couez. (*Les très élégantes et copieuses annales... des Gaules*; éd. de Galiot Dupré, 1531, in-fol. goth., f. xxvii recto.) Nicot (éd. de 1606, p. 154) invoque historien sur historien pour prouver le succès tranquille de la mission papale, et par là le manque de fondement de cette opinion. Comme il n'y a pas besoin de preuves contre l'absurde, nous trouvons plus curieux de montrer que le mot et l'opinion existoient encore au dix-septième siècle. Non seulement Saint-Amant (t. 1, p. 227) a dit d'un garnement :

Quoué d'un estoc au vieux lou ,

mais dans l'Albion il parle de l'Anglois qu'il a vu  
fuir

Et laisser, avec sa queue,  
Son orgueil tout desferré.





## TABLE DES PIÈCES

### CONTENUES DANS CE VOLUME.

130. La grand et vraye Pronostication generale pour tous climatz et nations, nouvellement translatée d'arabien en langue françoise, et jadis subtilement calculée sur le temps passé, present et advenir, par le grand Haly Habenragel. On les vend à Callicuth, cheux le seignour de Senegua, à l'enseigne dalz Canibales. Cum privilegio. . . . . 5
131. Cleri Turonensis hymni duo ad Henricum IIII, Galliarum et Navarræ regem, unus ante pugnam, alter post victoriam Ibriacam. Addita est vernacula versio. Augustæ Turonum, MDLXXX. . . . . 47
132. Deux Hymnes du clergé de Tours, l'une auparavant la bataille et l'autre après la victoire de Saint-André d'Ivry, au roy Henry IIII, roy de France et de Navarre, tournez du latin. . . . . 67
133. S'ensuyt le traicté de la paix faicte et jurée et promise à tout jamais entre le très crestien roy de France Loys, douziesme de ce nom, et la illustrissime seigneurie de Venise, cryée et publiée à Paris, le vendredy troisieme jour de juing mil cinq cens et treze, avec une belle ballade, et le Regret que faict ung Angloys de millort Hawart. . . . . 90

- Note sur le combat du capitaine Prégent de Bidoux avec l'amiral anglois Edouard Howard. . . 97 et 346
134. Le Testament de Monseigneur des Barres, capitaine des Bretons, et la prise de Fougères en Bretagne (1488). . . . . 102
135. L'arrest du roy des Romains donné au grant conseil de France (par Maximien. 1508). . . . . 120
136. Epitaphes en vers du chancelier Guy de Rochefort et de sa femme (1508). . . . . 157
137. La vengeance des femmes contre leurs maris, à cause de l'abolition des tavernes. A Paris, par Estienne Denise (1557). . . . . 171
138. Le plaisant quaquet et resjuyssance des femmes, pour ce que leurs maris n'yvrongnent plus en la taverne. (Rouen, 1556.). . . . . 179
139. Le debat de l'Hiver et de l'Esté, avecques l'estat present de l'homme, et plusieurs autres joyeuseitez. Item pour congnoistre ung bon cheval, avec les conditions qu'il doit avoir devant qu'il soit bon, et sont en nombre XV. . . . . 190
140. Sermon joyeux d'un depucelleur de nourrices. 199
141. La deffaicte des Bourguignons et Allemands, faicte par les François, et les deffenses, tant du camp du roy que de l'empereur, de courir de nouveau l'ung sur l'autre, tant qu'ils ayent parlementé ensemble pour traicter la paix, par quoy le roy par tout son royaume a commandé faire processions generales [avec une chanson nouvelle sur la guerre. 1543.] 209
142. Adieu fait à la ville de Bloys par un seigneur catholique y estant detenu prisonnier. A Paris, chez Claude Rozière, au Mont-Saint-Hilaire, à la Belle Image, 1589, avec permission. . . . . 218

CONTENUES DANS CE VOLUME. 351

143. Les Blasons domestiques , contenant la decoration d'une maison honneste , et du menage estant en icelle. Invention joyeuse et moderne (par Gilles Corrozet). Avec privilége. 1539. On les vend en la grant salle du Palais, près la chappelle de Messieurs, en la boutique de Gilles Corrozet, libraire. . . 223
144. Le cry de joye des François pour la delivrance du pape Clement septiesme du nom (par Gilles Corrozet 1527). . . . . 286
145. Les efforts et assauts faicts et donnez à Lusignan , la vigile de Noël , par M. le duc de Montpensier, prince et pair de France, lieutenant general aux pais de Guienne, et-soubtenus par M. de Frontenay, prince de Bretagne (par le sieur de La Coste). Imprimé nouvellement. 1575. . . . . 292











